Tome premier N° 3. 1927

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(*PARTIE MÉDICALE*)

La Névrose obsessionnelle

Sa distinction analytique et nosographique de la phobie et de l'hystérie

(*A propos de l'analyse comparée d'une obsédée et d'une hystéro-phobique*)

par Ch. ODIER

(Rapport présenté à la IIe Conférence des Psychanalystes de langue française, le 24 juillet 1927.)

Sommaire

Note sur la traduction des mots Ich Uberich et Es

La commission linguistique pour l'Unification du vocabulaire psychanalytique français avait décidé dans sa séance du 29 *mai* 1927 *de désigner respectivement les termes allemands de* Ich, Uberich *et* Es *par moi, surmoi et ça.*

Depuis lors, les deux premiers semblent avoir fait bonne figure dans les textes français et s'être ainsi acquis droit de

cité dans la littérature psychanalytique. Il n'en va malheureusement pas de même avec le troisième.

La traduction du pronom neutre es *a dès le début soulevé les plus grandes difficultés, attendu qu'il est, en réalité, intraduisible. Elle fut ainsi l'objet de vives discussions au sein de la commission linguistique, laquelle, en raison des motifs énoncés dans le compte rendu de la susdite séance (voir le numéro 2 de cette Revue) se rallia finalement, à l'unanimité moins la voix de M. Hesnard, au terme de* ça. *Elle ne prit d'ailleurs pas cette décision sans une certaine appréhension; appréhension que l'emploi de ce vocable dans les travaux ou les traductions psychanalytiques ne devait, hélas, pas tarder à justifier.*

A l'usage en effet, ce terme a révélé deux défauts principaux: 1° il est par trop « dysphonique » en même temps qu'il a un je ne sais quoi de commun. Sa répétition dans les textes prête parfois à un certain ridicule ou inspire ailleurs un vague sentiment de comique; 2° au point de vue grammatical, il possède un sens « démonstratif », sens tout à fait étranger au mot es. *Telles sont les raisons suffisantes qui nous déterminent aujourd'hui, après cet essai malheureux, à renoncer au mot* ça.

Par quel autre dès lors le remplacer? La solution de ce problème linguistique, presque insoluble au fond, revient donc à choisir le terme français le moins mauvais.

Les vocables latins ou grecs (tels que ego, superego, id; *ou encore* prothyme, *etc...) s'exposent à des objections de même ordre que le mot* ça, *et semblent peu défendables au point de vue euphonique et stylistique. Idem pour* je *ou* sur-je !

Reste alors le terme, déjà très débattu, de soi. *Les raisons pour lesquelles la commission l'avait, en fin de compte, rejeté, étaient d'ordre essentiellement grammatical.*

Ces objections persistent et peuvent se résumer ainsi: 1° Soi *implique un* sens réfléchi, *sens, par ex., dont* ça *est dépourvu. Mais* ça *comporte, par contre, un sens démonstratif. Chacun est donc, grammaticalement parlant, imparfait,* es *n'étant ni réfléchi, ni démonstratif.* 2° Soi *a un sens très* personnel. *Il est souvent employé dans la littérature pour désigner ce qu'il y a de plus profond, et parfois aussi de plus*

intimement conscient, dans la personnalité. Es *au contraire, en tant que pronom neutre, est parfaitement impersonnel.*

C'est pourquoi Freud, inspiré par Groddeck, le choisit précisément pour définir l'inconscient pulsionnel primitif, inconnu et inconnaissable au moi, et auquel, par surcroît, se mêlent, comme on sait, tant d'éléments héréditaires et phylogéniques.

En revanche, les avantages de soi *nous semblent être les suivants:* 1° *il est beaucoup plus euphonique et plus élégant, et partant, bien plus maniable que* ça. 2° *Il pourra à l'usage, finir par s'opposer de façon satisfaisante au mot* moi. *Il forme en outre une heureuse* assonance *avec moi et surmoi, et, s'adjoignant à eux, donnera lieu ainsi à un trio verbal de bonne venue.* 3° *Il n'a encore aucun sens, en français, comme substantif, et, comme tel n'a, pour ainsi dire, pas été employé. Cette virginité est à son actif.*

Tels sont, très résumés, les avantages et les inconvénients respectifs des vocables en présence. Toute solution du problème, on le voit aisément, ne sera toujours que relative à un certain point de vue. Force nous est donc d'en adopter un. C'est finalement, au point de vue surtout pratique et non pas grammatical, que la commission linguistique se place pour adopter le terme de soi.

C'est, en quelque sorte, par simple opportunisme, ou faute de mieux, que nous nous rallions à ce vocable, sans nous en dissimuler les défauts, mais tout en ne voulant considérer que les grands avantages pratiques qu'il offrira à tous les auteurs ou traducteurs qui auront à se débattre avec la terminologie freudienne française.

Ch. ODIER.

NOTA. — *La commission linguistique n'a pas eu de nouvelle séance depuis celle où elle a adopté le vocable* ça. *Toutefois, les membres de cette commission se sont ralliés individuellement au terme de* soi, *sauf son président, qui tient à élever encore ici ses protestations personnelles contre la traduction de* das Es *par* le soi. *Cette traduction est absolûment ina-*

déquate au terme qu'elle prétend traduire, ce qui devrait suffire à la faire rejeter.

En outre, en matière de vocabulaire philosophique, scientifique ou technique, le plus élémentaire souci de clarté, ainsi que de respect pour les érudits de l'avenir, veut que l'on ne reprenne pas, dans un sens différent, des termes déjà employés par un auteur ayant écrit antérieurement. Or un auteur français, et non des moindres, M. Léon Daudet, désigne par cette appellation « le soi » *la partie la plus personnelle de l'être psychique* (1). *Indépendamment de tout jugement favorable ou défavorable sur les théories de M. Daudet, au moins faut-il reconnaître qu'il fait du terme* le soi *un emploi beaucoup plus légitime, parce que plus conforme au génie de notre langue, que celui de mes collègues de la Commission Linguistique prétendent en faire.*

Pour ces motifs, que je ferai désespérément valoir le jour où la question reviendra officiellement devant la Commission Linguistique, je refuse catégoriquement mon adhésion personnelle à la traduction de das Es *par* le soi.

Edouard PICHON.

---

(1) « Que celui, par exemple, qui a peur, examine le fourmillement minu-« tieux de la peur, qui va du cœur aux doigts de pied et à la pointe des « cheveux, et il sentira et il percevra la solidarité de ce réseau physico-« moral, que seul maintient et réfrène un *soi* solide, un commandement « venu de la raison et de l'équilibre par la sagesse, joint au vigoureux « tonus du vouloir. » (Léon Daudet, *Le monde des images*, ch. I, p. 11). « Les individus doués d'un *soi* insuffisant se laissent dominer ou affoler « par la pluralité des images, et deviennent soit des génies incomplets, soit « des maniaques intermittents. » (*Ibid.*, p. 200.)

CHAPITRE PREMIER

Aperçu Historique

Dans l'histoire de l'Obsession, il convient de distinguer deux périodes:

1° Une période psychiatrique ; 2° une période psychopathologique.

§ 1. Période psychiatrique

L'obsession porta des noms bien différents suivant les auteurs. Falret l'appela : « manie sans délire », ou « folie avec conscience »; Esquirol: « monomanie »; Trélat la dénomma: « folie lucide », et Morselli: « paranoïa rudimentaire ».

L'année 1866 marque une date importante, car c'est alors que Morel, dans un mémoire fameux intitulé: *Du délire émotif, névrose du système nerveux ganglionnaire,* propose deux points de vue nouveaux: 1° de détacher ces états de la folie et d'en faire une névrose; 2° de les grouper tous dans une seule entité clinique et de les considérer comme des symptômes communs à une maladie spéciale de l'émotivité.

Quatre ans plus tard, en 1870, Kraft, à Vienne, devait reprendre les idées fondamentales de Morel. Il insiste à son tour sur les troubles de la représentation, qu'il dénomme : « Zwangsvorstellungen ».

Ces *représentations impulsives ou forcées* seraient à la base des troubles de la volonté et de l'affectivité.

§ 2. Période psychopathologique

C'est donc à partir des travaux de Kraft, inspirés par ceux de Morel, que s'ouvre l'ère psychopathologique des obsessions.

En 1877, Westphal reprend la notion des « Zwangsvorstellungen », ou idées obsédantes, et insiste sur l'intégrité parallèle de l'intelligence. Pour lui, l'obsession est avant tout un trouble intellectuel, l'élément idéatif en étant le symptôme principal. Pour Morel, au contraire, il s'agissait d'un trouble essentiellement affectif. Ces deux conceptions différentes ont inspiré un grand nombre de travaux en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc., etc.

Tout d'abord, c'est l'opinion de Westphal qui prévaut. Puis, vers 1890, celle de Morel triomphe définitivement.

Je ne citerai que pour mémoire les travaux de Magnan (1895), dans lesquels il dénie toute individualité à chacune des nombreuses formes cliniques de l'obsession et, opérant une vaste synthèse, les réunit toutes en un « *syndrome de Dégénérescence mentale* ». Il employa le premier ce terme de syndrome que, trente-deux ans plus tard, devait reprendre notre éminent ami Hesnard.

En 1892, Raymond, en collaboration avec Arnaud, tente un regroupement des formes cliniques et en propose une classification originale qui, peut-on dire, est restée la base de tous les travaux modernes. Il les réduit à deux grands groupes : 1° la folie du doute, comprenant les obsessions interrogatives; 2° le délire du toucher, comprenant les obsessions en général et les phobies. Cette conception est restée classique depuis lors.

§ 3. Apparition des théories de Freud

Citons, maintenant, les quatre premiers articles de M. Freud: 1° Le premier, écrit à Vienne en décembre 1892, parut en 1893, dans la *Wiener Medizinische Wochenschrift*. Il portait, il convient de le relever, un titre français, un seul nom, et ce nom était « Charcot ».

Dans ce travail, qui constitue, en somme, un hommage d'admiration, M. Freud proclame nettement que ses conceptions dérivent de celles du grand maître. Rappelons, en

effet, qu'il en avait été l'élève pendant deux ans, en 1885 et 1886.

2° Son second article parut l'année suivante (1893), en français, dans les *Archives de Neurologie,* sous le titre de : « Quelques considérations sur les paralysies motrices organiques et hystériques ».

Il est facile de voir que ces deux articles renferment déjà, à l'état naissant, presque toute la théorie psychanalytique future. Citons seulement la conclusion du premier:

« Il est aisé de comprendre maintenant pourquoi et com-
« ment agit la méthode psychothérapeutique que nous propo-
« sons. Elle supprime l'action nocive de la représentation qui
« n'a pas été abréagie, par le fait qu'elle ouvre une voie, au
« moyen de la parole, à l'affect attaché primitivement à ladite
« représentation. Cet affect, en effet, avait été « einge-
« klemmt », c'est-à-dire étranglé, emprisonné. Notre méthode
« provoque ainsi une correction par le rétablissement des
« associations dans la conscience normale. »

Cette méthode, devons-nous ajouter, consistait encore à faire parler le malade et, au besoin, à lui faire de la suggestion, en hypnose légère (*catharsis* de Breuer et Freud).

3° Le troisième article de M. Freud parut quelques mois après, en janvier 1894, dans la *Neurologisches Zentralblatt.* Son titre était : « Die Abwehr-Neuro-Psychosen » ; soit les « Neuro-psychoses de défense », ce qui nous intéresse directement ici.

4° Le quatrième article, de nouveau, fut écrit en français et publié dans le troisième numéro de la *Revue neurologique* de 1895. Son titre était : « Obsessions et phobies. Leur mécanisme psychique et leur étiologie. »

Les opinions que M. Freud défend dans ces deux articles se résument ainsi:

A. Le syndrome: « Obsessions et phobies » doit être séparé de la neurasthénie. C'est une névrose à part, ayant un mécanisme et une étiologie particuliers.

B. Au sein de ce syndrome, il faut distinguer: les obsessions vraies, dans lesquelles l'état émotif, associé à l'idée inconciliable, peut être de n'importe quelle nature (angoisse, doute, colère, remords) des phobies, dont l'état émotif est tou-

jours l'angoisse. Les phobies rentrent donc dans le cadre d'une affection nouvelle, qu'il y a lieu d'isoler et qu'on peut appeler la névrose anxieuse. Elle est d'origine sexuelle. Les symptômes réunis par le professeur Janet dans le vaste groupe de la Psychasthénie n'ont pas tous la même valeur et n'obéissent pas aux mêmes mécanismes.

Dans l'Hystérie, la représentation et l'affect sont, tous deux, refoulés, puis donnent lieu à des symptômes organiques par le mécanisme de la conversion. Pour le professeur Janet, la dissociation de la conscience est primaire (défaut congénital de synthèse, etc.). Pour nous, elle est secondaire, acquise.

Dans l'Obsession, la représentation intolérable est séparée de son affect par un mécanisme de défense (procédé protecteur); et cet affect persiste dans le psychisme, contrairement à ce qui se passe dans l'hystérie. Mais, devenu libre, il va se transférer sur d'autres représentations, non intolérables, lesquelles, du fait de cette fausse association, deviennent obsédantes. C'est le mécanisme de la *substitution*.

Dans d'autres cas, l'idée originelle est aussi remplacée, non par une autre idée, mais par des actes ou impulsions qui ont servi à l'origine comme *soulagements* ou *procédés protecteurs* et qui, maintenant, se trouvent en association grotesque avec un état émotif qui ne leur convient pas, mais qui demeure en lui-même aussi justifié qu'à l'origine.

En 1896 paraissent encore: « Nouvelles remarques sur les Neuropsychoses de Défense », où M. Freud jette les bases précises de la théorie psychanalytique de la « Zwangsneurose ».

Il distingue trois phénomènes:

1° *Les représentations*, ou idées obsédantes, qui correspondent: *a*) au retour de reproches refoulés, liés presque toujours à l'accomplissement, accompagné de jouissance (ou au désir d'accomplissement) d'*agressions*; *b*) à la transformation secondaire de ces reproches (par substitution, déplacement, renversement) en leur contraire; par exemple, un cas d'obsession de spéculation (Grübelzwang) concernant toutes les idées les plus *abstraites* et transcendantes, survenue après le refoulement d'obsessions des plus sensuelles.

2° *Les affects obsédants*. Dans le cas précédent, c'est le

contenu transposé du souvenir refoulé qui fixe l'attention du malade, accompagné seulement d'un malaise vague. Dans le second cas, le véritable affect lié au reproche, force lui aussi la conscience et y prend la forme d'un *état affectif intense* et précis, lui correspondant quantitativement, mais en différant qualitativement. Ce sera surtout le cas des sentiments exagérés de pudeur, de honte, d'angoisse sociale, de scrupules religieux, etc. ; la crainte d'être observé, blâmé ou d'être tenté.

3° A côté de ces compromis, correspondant au *mécanisme primaire de défense,* et qui impliquent un échec de celui-ci, la névrose obsessionnelle engendre une série de symptômes consécutifs d'une origine toute différente. Ce sont les *actions impulsives,* ou, comme les appelleront plus tard Pitres et Régis, les « impulses ».

Les impulses répondent au *mécanisme secondaire de défense.* Ce sont, en général, des mesures de défense ou de protection (*Schutzmassregeln,* mot que Freud avait traduit dans son article français par: soulagements ou procédés protecteurs) qui, à l'origine, ont rendu des services dans la lutte contre les idées obsédantes, en ayant aidé, avec succès, le moi à se prémunir contre leur retour. Automatiquement alors, la compulsion (*Zwang*) sera transférée sur ces mesures secondaires de défense, telles que par exemple: mesures de pénitence, de prévention (superstition, pédanterie, scrupulisme), mesures de protection contre la trahison, la délation, l'accusation (collectionnisme grotesque de documents, papiers, etc., ou misanthropie), recherche de maîtriser toute idée obsédante par un travail logique de la pensée ou la documentation (obsession de penser, obsession métaphysique, obsession de spéculation, de l'examen, obsession du doute, etc.), protection par l'alcool, enfin, conduisant à la dipsomanie, etc.

M. Freud conclut: « *Ces impulses ne sont jamais primaires, ils répondent toujours à une défense, jamais à une agression.* »

Telle est, très brièvement résumée, la thèse que M. Freud a soutenue dès l'origine de ses recherches et que, depuis lors, il a développée et précisée, sans en modifier ni l'essence, ni la base.

§ 4. Freud et Janet

Au cours de ces notes rapides, vous vous êtes sans doute demandé : et Janet ?

Rappelons donc ici quelques dates. Les travaux sus-mentionnés de M. Freud courent de 1892 à 1896. Or, la première édition de l'*Automatisme psychologique,* dont M. Janet est l'auteur, date de 1889. Vous savez qu'il y développe des idées et des notions déjà exposées par lui en 1886. C'est, par exemple, sa fameuse notion des *idées fixes inconscientes,* point de départ, en somme, des théories de M. Freud. La priorité scientifique et bibliographique revient donc, sans aucun doute, à M. Janet.

On peut donc *grosso modo* énoncer:

1° Que c'est à Morel que revient le mérite d'avoir distrait l'obsession du cadre vague des vésanies et d'avoir vu en elle, le premier, une névrose affective.

2° A M. Janet revient le mérite d'avoir inauguré l'étude psychologique de ces états. — Rappelons ici en deux mots sa théorie de l'obsession : « Toute force insuffisante à produire un certain phénomène d'ordre supérieur, du fait du rétrécissement du champ de la conscience et du défaut de synthèse par abaissement de tension, peut ne pas se dépenser tout entière dans la réalisation d'un phénomène d'ordre inférieur ; il se fait alors des *dérivations,* c'est-à-dire qu'elle se dépense en produisant d'autres phénomènes non prévus et inutiles.

3° A M. Freud revient le mérite d'avoir voulu, en suivant la trace de ses maîtres français, débrouiller des problèmes très obscurs encore, de ne s'être pas contenté de formules descriptives, d'avoir attaqué de front l'étude des mécanismes intrapsychiques inconscients, aussi bien au point de vue quantitatif et économique que qualitatif ; d'avoir enfin, pour cela, inauguré une méthode d'observation approfondie de chaque cas concret; en un mot, d'avoir tenté *un grand effort thérapeutique, lequel demeure à nos yeux son principal titre de gloire,* indépendamment de toute question de doctrine ou d'interprétation tendancieuse.

Comparons aussi son plan de travail à celui, par exemple, d'auteurs comme Raymond et Arnaud. Pour ces derniers, le

contenu de l'obsession est *a priori* laissé de côté. Seuls, sa forme et ses caractères importent. Ils les résument ainsi : « L'obsession est consciente, involontaire, irrésistible, étrangère ou perçue comme morbide, tenace et récidivante, accompagnée d'une tendance à l'acte, incompatible avec l'hallucination. »

Cette description saisissante est restée, jusqu'à nos jours, la base de la conception clinique de l'obsession. On la retrouve ornée de développements dans l'article du *Traité international de psycho-pathologie*, tome II (1910), où Raymond ramène tous les syndromes obsessionnels à un vice fondamental qu'il appelle l'*aboulie* ou l'*hésitation psychomotrice*. Cette conception, qui a régné longtemps, suscita l'application de méthodes thérapeutiques basées sur la rééducation de la volonté.

On peut dire à leur sujet que les résultats ne semblent pas justifier et récompenser les grands efforts qu'elles exigent de la part des médecins et du malade.

M. Freud, de son côté, s'attache dès le début, au contraire, *au contenu*, à ce qu'il appellera, quelques années plus tard, dans son ouvrage sur l'*Interprétation des Rêves*, le contenu *manifeste*. Puis, du contenu manifeste, il ira, s'aidant de l'analyse, au contenu réel, en défaisant les substitutions. Il trouvera ainsi que les phobies comportent d'autres mécanismes que les obsessions.

Mais, à cette époque déjà lointaine, ses premiers travaux semblent avoir passé inaperçus dans tous les pays. Et il faut sauter en 1900, soit cinq ou six ans plus tard, pour en trouver une mention et une critique dans l'article de M. Hartenberg, paru en 1900 dans la *Revue des Médecins*, sur la névrose et l'angoisse, et dans l'ouvrage de Pitres et Régis, intitulé: *Les Obsessions et les Impulsions* (1902).

§ 5. La distinction freudienne entre la névrose d'angoisse et la névrose obsessionnelle

Cet ouvrage de Pitres et Régis est une monographie très claire, très documentée, contenant une grande quantité d'observations intéressantes et de rapports médico-légaux.

Les obsessions, les phobies et les impulsions sont réunies dans un seul et même syndrome.

L'obsession est définie ainsi:

L'obsession est un syndrome morbide caractérisé par l'apparition involontaire et anxieuse dans la conscience de sentiments ou de pensées parasites qui tendent à s'imposer au moi, évoluent à côté de lui, malgré ses efforts pour les repousser et créent ainsi une variété de dissociation psychique dont le dernier terme est le dédoublement conscient de la personnalité.

En ce qui concerne la discussion des idées de Freud, il semble que le débat repose sur un malentendu. Pitres et Régis, en effet, paraissent avoir compris que les phobies, les obsessions et les impulsions formaient la caractéristique symptomatologique de cette nouvelle entité clinique décrite et intitulée par M. Freud, en 1890: « La Névrose d'angoisse », ou, selon M. Hesnard, l'Angoisse-névrose.

Citons leurs remarques en propres termes.

« D'après Freud, la névrose anxieuse avec ses symptômes essentiels, les phobies et les obsessions, reconnaîtrait pour cause principale, sinon exclusive, l'accumulation incomplètement satisfaite de l'excitation génésique. Elle aurait presque toujours pour origine des pratiques irrégulières de l'acte vénérien: le coït réservé des ménages désireux de ne pas augmenter leur progéniture, les caresses frustes des fiancés, l'impuissance relative des maris dont les érections insuffisantes ou les éjaculations trop rapides ne permettent pas à la femme d'aboutir au spasme voluptueux, l'abstinence provoquée par le veuvage, etc. La suppression brusque d'habitudes anciennes de masturbation auraient souvent le même effet.

... Comme le Dr Hartenberg, nous ne croyons pas, non plus, à l'origine exclusivement sexuelle des états obsédants. L'analyse de nos observations nous a démontré l'influence de l'hérédité comme cause prédisposante, celle du choc émotif accidentel comme cause occasionnelle. Elle nous a révélé ce fait imprévu que les obsessions débutent dans plus de la moitié des cas, dans l'enfance ou l'adolescence, avant la fin de la quinzième année, à un âge par conséquent où les pratiques visées par la théorie de Freud ne sauraient être incriminées. Nous nous croyons donc autorisés à conclure que la satisfaction

incomplète des excitations sexuelles n'est pas la cause spécifique des névroses anxieuses. »

On le voit clairement par ces citations, et les textes ne laissent aucun doute, la névrose d'angoisse est confondue avec la « Zwangsneurose ». Si je vous cite cette erreur en passant, c'est parce qu'elle semble, dès lors, avoir persisté dans la littérature. Et ce sera à un nouveau-né de rétablir les faits, mais à un nouveau-né fort bien venu et appelé à s'imposer rapidement; je veux parler de l'ouvrage du professeur Hesnard, sorti de presse récemment, sur les « Syndromes névropathiques ».

Que notre ami Hesnard me permette toutefois une réserve. Je lis ceci, page 52 :

« L'angoisse-névrose a été isolée par Freud vers 1895. Nos maîtres de Bordeaux, Pitres et Régis, en ont donné peu après en France une description saisissante, en faisant de ce syndrome la base clinique des Phobies et des Obsessions. »

Or, cette phrase, sans réajustement, serait peut-être susceptible de perpétuer la méprise initiale.

C'est qu'en effet le texte original du mémoire de Freud de 1895 sur la névrose d'angoisse ne laisse, de son côté, subsister aucun doute. Sous cette appellation clinique nouvelle, Freud visait un état morbide particulier, se ditinguant de la névrose obsessionnelle *et* par l'étiologie *et* par la psychogénèse *et* par le traitement. Elle tendrait à se produire dans les cas où, pour une raison quelconque (abstinence sexuelle, coït réservé, fiançailles, veuvage, *ejaculatio praecox*), la somme des excitations libidinales ne s'achèvent ni ne s'élaborent dans le psychisme, mais en sont détournées (*psychische Ablenkung*); si bien que, dans la suite, elles doivent rechercher une utilisation anormale. La tension sexuelle ne peut être, en effet, supprimée que par une action spécifique ou adéquate, d'ailleurs fort compliquée.

Il est certain, d'autre part, que sur le terrain anxieux on constate souvent une floraison de *phobies* anxieuses dont Hesnard donne une magistrale description et qui conduisent souvent à l'état dit *panophobique*. Et c'est, sans doute, de cette complication qu'est venue l'interprétation ambiguë de la classification de Freud. Dans les deux névroses en question, il

s'agit, en effet, d'une transposition de l'affect. Mais, dans les phobies de la névrose d'angoisse, écrivait Freud: 1° l'affect est plus monotone; il est toujours l'angoisse et seulement l'angoisse ; 2° il ne provient pas d'une représentation refoulée ; 3° le mécanisme de la substitution est absent. C'est pourquoi elles se révèlent irréductibles par l'analyse. *En un mot, le mécanisme de la substitution ne s'applique qu'aux phobies typiques, celles-là même qui constituent, dans la monographie freudienne, la base de la fameuse « hystérie d'angoisse », mais ne s'appliquent jamais aux phobies dites atypiques, c'est-à-dire à celles de la névrose d'angoisse.*

L'on voit donc que c'est l'analyse positive ou négative des cas en question, en d'autres termes l'épreuve thérapeutique, qui a déterminé Freud à opérer cette distinction clinique. Il considère ainsi la névrose d'angoisse, d'une part, comme *une névrose actuelle* ; la névrose obsessionnelle, l'hystérie, et l'hystérie d'angoisse, d'autre part, comme *des névroses de transfert* ou régressives.

Cela revient à dire que, dans la première, la psychogénèse est rudimentaire, secondaire et non étiologique, tandis que, dans les secondes, elle est primaire, ancienne, étendue et étiologique.

§ 6. Position actuelle du problème

Nous allons maintenant laisser de côté le point de vue historique pour n'en retenir qu'une ou deux propositions précises.

A. Les phobies, les obsessions et les impulsions sont, dans la classification non analytique, généralement réunies en un seul syndrome.

B. Quatre points de vue différents dominent leur pathogénie, d'où quatre théories principales :

La théorie intellectuelle (Westphal).

La théorie affective (Morel. Ecole de Bordeaux).

La théorie psychasthénique (Janet).

La théorie aboulique (Arnaud, Raymond).

M. Hesnard distingue enfin:

1° La *phobie* et la *crainte obsédante* dérivant de l'anxiété névropathique.

2° La phobie et l'obsession *psychasthéniques* comme élément d'un complexus de sentiments d'incomplétude, de honte ou de scrupules, etc.

3° Les *phobies constitutionnelles* ou *phobies obsédantes* caractérisant la névrose d'obsession et basées sur une psychogénèse spéciale.

Ajoutons que si l'on compulse la littérature non analytique sur l'Obsession, postérieure à l'ouvrage de Pitres et Régis, l'on n'y découvre guère de faits ou d'idées susceptibles de nous intéresser ici.

CHAPITRE II

Observation clinique

§ 1. Résistance

Nous appellerons conventionnellement notre malade *Mme Dupont*. Psychanalysée avril-octobre 1921. Elle avait environ trente ans à l'époque. Elle m'a été envoyée pour état neurasthénique, amaigrissement, insomnie, dyspepsie et gastro-entérite. Dès son arrivée, je vois une femme au teint jaunâtre et d'aspect presque cachectique. Elle donne, avec une grande difficulté, quelques détails sur son passé et son genre de vie. Après une ou deux nouvelles consultations, je lui propose une psychanalyse. Elle accepte finalement, non sans une vive résistance.

Rien de particulier dans les antécédents. Jeune fille, jolie et courtisée, elle s'est toujours méfiée des hommes et a refusé vingt-sept prétendants; elle a fini par fixer son choix sur un homme faible et insignifiant. Famille de nerveux, mais pas de cas de psychose.

Mariée, elle a une première fausse couche; ensuite, vient un enfant (garçon); deux nouvelles fausses couches et un avortement.

Les débuts de l'analyse furent extrêmement ardus pour le médecin comme pour la malade.

Et ce n'est qu'après deux à trois mois de séances presque quotidiennes, le 11 juin exactement, qu'elle se décida à grand'-peine à « sortir », à exprimer pour la première fois, une de ses obsessions. Ce fut à la quarante-cinquième séance environ !

(Ici, une parenthèse s'impose. Les cures psychanalytiques ont révélé ce fait peu connu qu'un assez grand nombre d'obsédés n'avaient jamais dit un mot de leurs obsessions, ou tout au moins des plus graves et des plus profondes d'entre elles, aux médecins qui les avaient traités jusque-là. Notre cas rendra compte de l'un des motifs les plus importants de cette singulière abstention. C'est la crainte ou la certitude superstitieuse que, si l'idée obsédante est exprimée ou relatée à haute voix à un tiers, elle sera vraie, elle deviendra aussi coupable que l'acte, elle pourra se réaliser, etc. D'où angoisse insurmontable. Dans d'autres cas, ce sera la honte, l'humiliation, le sentiment de culpabilité, la « blessure narcissique » consécutive, etc., qui arrêtera les mots sur les lèvres de l'obsédé. Ou bien encore l'habitude automatique de se défendre contre l'obsession. On pourrait expliquer par là pourquoi la névrose obsessionnelle a été si mal ou si peu étudiée, eu regard par exemple à d'autres psychonévroses.)

Donnons maintenant quelques détails sur les circonstances analytiques de ce premier aveu. Nous nous occupions à ce moment du « complexe maternel », à propos duquel la malade avait différé le récit d'un rêve. Ce jour-là, elle finit tout de même par le raconter (11 juin). Voici ce rêve:

« En promenade... manifestation populaire... le bonhomme (son fils) devait venir, mais... mais je ne suis pas sûre qu'il soit là... en ce moment, je me trouve dans une sorte de cabane... et j'ai un acte d'amour avec ma mère. »

Parmi les associations sur ce rêve, retenons les suivantes: Toute enfant, elle est souvent allée dans le lit de son père... le matin. Elle s'est frottée contre lui quand il dormait. Elle ne sait pas s'il s'en est aperçu... « Il me prenait souvent aussi dans son lit et me disait: *Tu es un garçon manqué.* Il me gâtait beaucoup, mais était aussi très sévère...

« Je prends toujours le bonhomme dans mon lit quand mon mari est absent. »

Elle avoue, la séance suivante, qu'elle s'onanise souvent, justement quand elle prend le gosse dans son lit... ou bien pour se refuser à son mari...

Elle finit par associer sur les W. C. de l'hôtel où ils habitent (à propos d'un autre rêve)... puis elle ajoute enfin:

« C'est là que mon bonhomme baignera dans son sang. »

Le premier pas est fait. Rassurée par moi (1), elle ira désormais de l'avant. Mais, avant de dresser la liste des obsessions qui « sortirent » peu à peu dans la suite du traitement, je tiens à insister sur un point important. C'est que, dans le cours de la névrose, elles avaient été précédées par une phase *phobique*. Or, ces phobies, qui avaient eu un caractère très angoissant, disparurent au moment où s'installèrent les obsessions.

Exemples de ces anciennes phobies:

Au début, elles ont surgi chaque fois qu'il lui arrivait quelque chose d'heureux. Immédiatement, crainte qu'il n'arrive un malheur à son enfant. Plus tard, visitant un appartement à louer, elle éprouve subitement sur le balcon la crainte de le jeter en bas (du quatrième étage). Elle renonce à signer le bail, malgré que ce logis leur plût beaucoup. Au cours d'un séjour de vacances au bord du lac avec le gosse, elle revient brusquement en ville, ayant eu sur la grève la peur de le noyer.

Les phobies se transforment peu à peu en *visions*: passant au-dessus d'une chute d'eau, elle voit tout à coup son enfant se débattant dans l'eau bouillonnante. Elle visite un autre appartement à louer où un enfant vient de mourir. En rentrant, elle voit son fils étendu mort sur son lit. « C'est le bon Dieu qui m'avertit », se dit-elle, « pour que je ne loue pas cet appartement. »

Les visions, enfin, se transformèrent en idées obsédantes.

§ 2. Obsessions infanticides

Leur caractère commun est un cynisme très sadique. En voici une première série:

1. Le 4 mai 1919, au cours d'une promenade en bateau avec son mari, cette pensée-ci s'impose à son esprit: « Je jure que, le 19 mai, je tuerai le petit en le jetant dans l'eau. » (Le 19 mai est l'anniversaire de la mort de son père.)

(1) Voir plus loin le principal moyen auquel je recourus pour obtenir l'aveu de ses idées obsédantes.

2. « Dans la salle de bain, je me suis vue poignardant l'enfant et le baignant dans son sang. »

3. « Tuer le petit pour boire son sang. Lui ouvrir le ventre pour boire la limonade qu'il venait de boire » (un jour où elle avait très soif).

4. « Le couper en morceaux, le bouillir et le manger. »

5. « Lui sortir les rognons, les cuire au madère et en faire un bouillon. »

6. « Lui couper les jambes pour en faire des saucissons et les rôtir. »

7. « Lui couper les oreilles pour les mettre en vinaigrette. »

8. « Lui sortir les entrailles pour les cuire. »

9. « Lui couper la tête, lui ouvrir le crâne et sortir la cervelle. »

10. « Lui sortir les yeux pour les cuire au beurre noir. »

Etc., etc.

Ici quelques remarques s'imposent. Tout d'abord, cette association de l'infanticide à l'art culinaire, de fort mauvais goût d'ailleurs, ne sera pas sans surprendre le lecteur. Mais il faut savoir que, dès sa jeunesse, la malade avait présenté une curieuse tendance à la plaisanterie scabreuse, aux mots pénibles et choquants. Très gourmande elle-même, elle avait été entourée, dans sa famille, de gens très gourmands aussi. Sa mère était très experte en cuisine. Mais, en saine psychologie analytique, de tels penchants, même très marqués, ne sauraient prétendre à expliquer le contenu et le caractère particulier de ces obsessions. La gourmandise comme l'obsession sont le double effet d'une cause profonde. Disons d'emblée, en anticipant quelque peu, que cette dernière consistait en la présence et l'action de pulsions (1) dites *sadiques-orales*, pulsions inconscientes, très refoulées, d'origine infantile.

Un autre trait particulier est frappant: c'est le motif revenant sans cesse de *couper*, d'*extraire*, de *sortir* tel ou tel organe. Et ici nous arrivons au nœud de la question.

Il s'agit là d'un symbole classique bien connu des analystes: le *symbole de castration*. Citons ici une autre obsession qui

(1) Ce terme a été choisi par la Commission linguistique de la Conférence des Psychanalystes de langue française pour traduire le terme allemand de « Trieb ».

sortit avec plus de résistance que les autres: « Lui (à l'enfant) couper son petit membre pour en faire du boudin. » Ou bien: « Il y aura des souris dans le nouvel appartement; alors, je prendrai un chat et je le ferai châtrer pour qu'il n'arrive pas de malheur au petit. »

Nous verrons plus loin qu'à la base de toute cette série obsessionnelle se trouvait un désir sadique de castration de l'homme. Ici, on voit comment le déplacement de ce désir sur le chat préserve naturellement le petit de ce malheur.

Une autre forme courante de ce symbolisme est la strangulation ou l'étouffement. Mme Dupont n'y a pas échappé : « Quand j'ai pris le petit dans mes bras, j'ai eu l'idée de l'étouffer. » Ou encore: « Il m'a donné un conseil vis-à-vis de son papa ; car vous savez, c'est un bonhomme qui raisonne comme un homme. Eh bien ! je me suis dit : Si ce conseil tourne mal, je l'étranglerai. »

Sans en dire davantage pour l'instant, passons à une nouvelle phase du traitement. Après que la malade en fût venue à exprimer de plus en plus librement ses idées obsédantes, il se produisit un transfert très positif sur le médecin. Mais, en même temps, c'est là le point intéressant, ses obsessions changèrent peu à peu de forme et d'objet. L'infanticide passa au second plan, puis disparut, tandis que la pulsion sadique-orale de castration fut déplacée *sur le mari.* Ce déplacement me prouva que l'enfant avait été élu par substitution. Celle-ci commençait à se défaire alors que la pulsion se rapprochait sensiblement de sa forme primitive et vraie, et allait retrouver son objet réel. Voici une ou deux idées qui se firent jour à ce moment-là: « Lui (au mari) mordre l'organe... le lui mordre et le couper avec les dents, et l'avaler... le faire cuire, puis le manger à la mayonnaise (avec la vinaigrette, c'est le mets préféré de la malade), etc. » J'ajouterai que ces nouvelles idées n'avaient jamais été conscientes. Les unes comme les autres, en outre, ne furent jamais impulsives, seulement obsessionnelles.

Bien que cela puisse paraître étrange aux médecins non rompus à la méthode, il faut tout de même admettre que ce transfert de l'idée sadique sur le mari d'une part, sa localisation sur le pénis d'autre part, constituaient un progrès ana-

lytique important. En effet, c'était une première étape vers le défoulement complet. A l'étape suivante, il s'avéra que l'objet primitif et réel de la pulsion, dissimulé un instant sous l'image du mari, n'était autre que le *père*.

§ 3. Le complexe paternel

Il y a lieu maintenant de revenir au rêve homosexuel cité plus haut. Dans le courant des associations qu'il suscita, trois motifs particuliers sont à retenir: les souvenirs concernant les *visites dans le lit du père,* l'*onanisme* et l'*obsession infanticide.* Nous pouvions *a priori* supposer qu'il devait donc exister un lien entre ces trois éléments émergeant simultanément.

Quelques mois après, en effet, nous pûmes mettre au jour un traumatisme important. Nous savons que c'est dans le lit de son père qu'elle se rappela avoir éprouvé pour la première fois une jouissance génitale, le père étant plus ou moins endormi. Mais un certain matin, sans qu'on puisse dire au juste s'il s'est agi d'un fait réel ou d'une fantaisie de l'enfant (ce qui, d'ailleurs, revient au même au point de vue des conséquences du refoulement), il semble que le père en soit venu à solliciter de la part de sa petite fille (de quatre à cinq ans), ou à favoriser, certaines caresses manuelles, puis certains attouchements *buccaux* sur son pénis. Cette scène de séduction fut violemment refoulée et associée dans la suite à un autre traumatisme ou une série d'autres traumatismes qui durent se passer vers cette époque. Ils consistèrent en de sévères et brutales corrections, rehaussées probablement de gifles et de tapes que la fillette se vit infliger par son père en colère, à propos de cette habitude qu'elle avait prise de se frotter contre lui; à propos probablement aussi d'un onanisme solitaire fréquent. Quoi qu'il en ait été, ces chocs et ces fantaisies exercèrent une influence funeste sur son développement instinctif.

Mon intention n'est pas ici de donner un exposé complet de tous les complexes infantiles de cette malade, ni de relater en détail leur rôle pathogène respectif (1). Cette description sera donc incomplète; mais elle n'en sera peut-être que plus claire, car je me bornerai à la psychogénèse de l'obsession infanti-

(1) Je laisserai de côté par exemple les complexes érotiques anaux.

cide, en ne mentionnant que son mécanisme primitif essentiel; mais il suffira, croyons-nous, à la faire comprendre.

On peut brièvement poser le problème ainsi: Pourquoi et comment les pulsions sadiques originelles acquirent-elles et conservèrent-elles une telle intensité? Pourquoi se fixèrent-elles intégralement sur le père? Pourquoi prirent-elles cette forme de castration?

Répondons d'abord à la première question.

§ 4. Résumé des données de l'analyse

L'analyse révéla, en somme, une forte pulsion agressive contre le père en même temps qu'un complexe homosexuel (1). Nous sommes donc en présence des éléments classiques d'un complexe d'Œdipe négatif, ou renversé. En pareille situation la seule possibilité d'atténuation et d'annihilation des pulsions agressives eût été le développement d'un complexe œdipien positif, ou normal. J'entends par là que, seule, la fixation d'un courant libidinal ou « amoureux » sur le père eût été à même de neutraliser les tendances sadiques et d'assurer leur refoulement. Au contraire, le complexe œdipien normal échoua complètement et, comme nous allons le voir, les traumatismes sus-mentionnés ne furent pas étrangers à cet échec; ils durent même y contribuer considérablement.

Il se produisit alors une régression à un stade précédent, le stade sadique, régression déterminée par la nécessité de faire cesser ou de compenser, par une satisfaction ou un gain de jouissance, la forte tension ou la souffrance déclenchée par l'insatisfaction des tendances œdipiennes. L'enfant revint automatiquement à une situation ou une organisation qui l'avait provisoirement satisfaite, quand bien même elle avait dû y renoncer dans la suite. *La meilleure garantie du succès du refoulement d'un stade prégénital réside toujours dans la réussite de l'établissement du stade génital.*

Maintenant que nous avons cherché à faire comprendre comment la libido ne suivit pas son courant normal, il nous reste à montrer dans quel courant elle s'engagea ou demeura fixée, quel fut son réel emploi. Eh bien! il faut distinguer ici deux ordres de mécanismes. Le premier fut une forte fixation mas-

(1) Il s'agissait d'une attitude psychique et non d'une perversion réalisée.

culine à la mère tendre et faible, ceci dans une attitude franchement masculine et dominatrice, résultant d'une identification au père sévère et dur. L'analyse, en effet, ne retrouva aucune trace de cette identification à la mère qui est la condition indispensable à la formation d'un complexe d'Œdipe normal. Le second fut le développement d'un fort narcissisme dont nous décrirons les éléments au chapitre IV.

La conséquence finale la plus importante de cette régression fut que les deux groupes de tendances primitives, les tendances agressives (destructives), d'une part, et les tendances érotiques, d'autre part, restèrent dissociées. Elles ne parviendront plus à se fondre, à s'intriquer les unes aux autres pour se fixer ensuite sur un objet. Elles demeureront irrévocablement séparées, se satisfaisant et se réalisant désormais les unes *à côté* ou en dehors des autres. Telle est l'origine de l'état dit « ambivalent » qui forme la base même de la névrose obsessionnelle. Nous reviendrons, d'ailleurs, au chapitre suivant sur ce phénomène de dissociation que M. Freud a décrit sous le terme de « désintrication des pulsions » (1).

En ce qui concerne maintenant les deux dernières questions que nous nous sommes posées, on peut pour y répondre faire valoir les faits suivants:

Fillette, Mme Dupont a succombé à un conflit affectif. Fortement attirée d'abord par le père, les traumatismes psychiques lui inspirèrent ensuite contre lui de la répulsion et de la haine. Ils contribuèrent, d'une part, à donner aux pulsions agressives leurs formes orales; d'autre part, à les fixer sur le pénis paternel, cause concrète de sa révolte. Et je dis: contribuèrent et non déterminèrent, parce qu'il existe un grand nombre de cas de névroses féminines où l'on découvre pareil désir de castration en l'absence de tout traumatisme psychique analogue.

Quoi qu'il en soit, un fait demeure certain, c'est que deux forts désirs prirent concurremment naissance: d'un côté, le désir *d'avoir un pénis*, de l'autre le désir de supprimer celui de l'homme-père, ces deux désirs formant les deux faces du *complexe de masculinité*.

(1) Triebentmischung.

Enfant, notre malade a ressenti l'état de fille comme une honte douloureuse. Ses frères n'allaient jamais dans le lit du père; ils ne furent donc jamais grondés pour « cela »; ils jouissaient de quantité de privilèges, tout ceci évidemment parce qu'ils étaient des garçons, qu'ils avaient donc cet organe. Une autre fantaisie fut que si l'onanisme était pour elle à ce point coupable et défendu, c'est parce qu'elle était une fille et qu'elle n'avait pas cet organe (1). « Les garçons, eux, ont le droit de le pratiquer, puisqu'on ne leur dit rien. »

Plus tard, devenue femme, elle prendra un caractère antiféminin, autrement dit phallique. Elle révélera une forte résistance contre toute hétérosexualité; elle sera complètement *frigide*. Elle aura beaucoup de peine à mettre des enfants au monde. Devenue malade, elle retombera dans l'onanisme. Elle le rationalisera en prétendant qu'elle s'y laisse aller pour pouvoir se passer des caresses du mari et des rapports conjugaux. Mais, en réalité, ce sera pour satisfaire une fantaisie inconsciente: la fantaisie qu'*elle est un homme*. Et cette satisfaction permettra précisément l'acte réprouvé par sa conscience en diminuant suffisamment ou en supprimant même le sentiment de culpabilité: « Mes frères avaient la permission de le faire; je les ai vus, et ils n'ont pas été grondés. » Curieux exemple d'une fantaisie perverse concourant à lever une inhibition morale !

Nous avons maintenant les éléments nécessaires à l'explication de cette impulsion vraiment singulière qui la portait à prendre son enfant dans son lit, et à le serrer contre elle, pour s'onaniser. C'est là qu'intervient si clairement la valeur symbolique de l'enfant : *il symbolise tout simplement le pénis masculin*, pénis qu'elle s'adjuge ainsi pour suppléer à celui qu'elle n'a pas. Chez la femme, en effet, il n'est pas rare que son enfant représente, inconsciemment et de façon narcissique, un organe personnel qui, après avoir « poussé » au moment de l'accouchement, vous a été ensuite enlevé.

Ce cas parlerait en faveur de l'idée de Freud que la persistance postpubérale de l'onanisme chez la femme serait l'indice de tendances masculines ou de la répression des féminines,

(1) Une autre malade présenta cette fantaisie que l'onanisme était la cause de l'absence du pénis, « qu'il avait dû l'empêcher de pousser ».

toute la libido demeurant concentrée sur le clitoris (équivalent phallique) au lieu de s'étendre aux parois vaginales et aux zones voisines (*Onanisme phallique*).

*
* *

Un autre mécanisme déjà mentionné fut encore l'identification au père (d'où le désir d'être homme) ayant supplanté l'identification normale à la mère. Cette *identification renversée* concourut à la formation d'un surmoi pathologique, lequel se révélera, comme on le verra aux paragraphes suivants, particulièrement sévère et cruel. Elle eut, en outre, pour conséquence importante d'amoindrir ou même de supprimer le sentiment de culpabilité, celui qui aurait contribué par exemple au refoulement des tendances sadiques qui s'exprimaient dans l'obsession. « Puisque le père a été lui-même si brutal et agressif, je peux bien faire comme lui. » En règle générale, l'identification aux parents très sévères, surtout à celui du sexe opposé, favorise doublement la névrose.

En ce qui concerne enfin les pulsions érotiques, nous avons dit qu'elles étaient revenues occuper régressivement leurs positions narcissiques. Au fur et à mesure du développement de la névrose, la libido de la malade se concentrera toujours davantage sur sa propre personne. Une autre partie plus faible persistera sous sa forme homosexuelle primitive, la fixation sur la mère tendre et faible n'ayant jamais été abandonnée, et se reflètera dans une autre série de symptômes que je n'ai pas la place de décrire ici : *les obsessions de jalousie*. Cette jalousie obsédante concernant les relations des bonnes et du mari aurait paru paradoxale sans analyse. Mais c'est en vertu de sa fantaisie inconsciente d'être homme que Mme Dupont voulait s'asservir complètement ses domestiques, tout en leur défendant d'avoir aucune relation quelconque avec le mari. Car, dans son inconscient, elle prenait le rôle du mari (père) et voulait être elle-même aimée de la bonne (mère). Mais je ne compte pas m'étendre davantage sur ce côté clinique particulier du cas qui ne trouve pas sa place dans le cadre de ce rapport.

Voici donc une malade obsédée par l'idée de détruire et de manger son enfant unique, qu'elle adore pourtant.

Or, l'analyse démontre que l'enfant est un substitut. *Il symbolise l'organe masculin, l'organe de l'homme-père.* Nous sommes donc en présence d'un double fait : une pulsion sadique-orale d'un côté, son contenu de l'autre.

Tentons d'abord de résumer la psychogénèse de ce dernier. Il est plausible d'admettre que la fillette opérant une sorte de transfert économique, destiné à diminuer le sentiment de faute, crut se souvenir que son père l'avait punie non pas pour s'être livrée à des manœuvres onanistiques de friction contre lui, mais bien pour avoir cédé à ses sollicitations d'attouchements manuels et oraux sur son pénis. Dès lors, la punition devient éminemment *injuste, et le sentiment de culpabilité tombe.* La fillette se vengera. Le « corps du délit » sera élu objet de la vengeance. Et la réalisation de celle-ci sera grandement facilitée par l'attitude brutale du père, auquel la fillette n'éprouvera désormais aucun sentiment coupable à s'identifier, du fait de la loi primitive du talion: « Je le traiterai comme il m'a traitée. »

Elle se vengera en mordant, en mangeant cet organe à cause duquel elle a été injustement punie, pulsion qui, dans la suite, sera transférée sur le mari, et à laquelle au fond le père lui-même l'avait entraînée à l'origine.

Pendant la ou les scènes qui ont traumatisé le psychisme de l'enfant, le père lui a serré le cou (crispation orgastique?). « Pourquoi m'a-t-il serrée ainsi? c'est pour m'étouffer, me stranguler. Eh bien ! je l'étoufferai, je le strangulerai aussi », etc. (désir transféré dans la suite sur l'enfant).

Ainsi donc, l'agression punitive du père déclencha chez cette malade, non pas, comme chez d'autres plus normales, un complexe masochiste féminin, mais bien, du fait de la régression. une révolte, un complexe de contre-attaque.

Parallèlement à cette première série de réactions traumatiques, s'en déroula une seconde, la série libidinale. Les traumas psychiques firent naître le désir d'*éprouver les mêmes jouissances que le père*, c'est-à-dire au moyen du même organe, donc de posséder cet organe. D'où les fantaisies phalliques pendant l'onanisme. En même temps, l'état de fille fut considéré

comme une castration, et même, plus précisément, comme nous allons le voir, comme une opération sanglante. D'où le grand rôle que, plus tard, jouera le sang dans l'idée obsédante (tuer le petit et le baigner dans son sang). On peut donc, en fin de compte, condenser toute cette situation analytique en deux propositions :

1° *Non-acceptation de la castration et, par conséquent, de la féminité conçue comme une castration.* (« Tu es un garçon manqué ! »)

2° *Ignorance, puis scotomisation absolue du vagin* (refus absolu de le prendre en considération). Seul, le clitoris a été accepté en tant que substrat d'une attitude phallique, c'est-à-dire en tant qu'organe qu'on peut caresser comme jadis celui du père.

§ 5. Un Rêve.

Pour terminer ce chapitre, je citerai un rêve à titre d'argument complémentaire.

La veille, Mme Dupont assiste, au sein d'un comité de dames féministes, à diverses intrigues et discussions mettant en relief « tous les côtés mesquins de la femme ».

Rêve : « Dans un jardin zoologique, des grilles entourent un parc à cerfs. Je vois un cerf, ou plutôt une biche, qui s'est battue avec une autre et qui est couverte de sang. Il s'écoule d'une grosse plaie. Alors, *elle a mis son petit sur cette plaie pour arrêter le sang...* et, par-dessus, des bandes enroulées faites avec de la peau couverte de poils. »

Associations : Le jardin zoologique fait penser au père qui avait sa maison de commerce à côté... Très impressionnée jadis par les « bois » du cerf mâle, puis par ceux d'un élan vu dans un musée, qui étaient immenses. Impression de force et de grandeur. La biche qui n'a rien lui paraît faible et déshéritée, etc. Puis elle dérive sur son accouchement, sur ses fausses couches, sur ses règles.

Elle fut réglée tard, irrégulièrement, eut de l'aménorrhée après ses accidents obstétricaux. Elle était toujours très dépri-

mée au moment des règles. Plus tard, les obsessions seront particulièrement vives avant et pendant les règles. Pendant ces jours-là, elle devient taboue. Son mari et, en général personne, ne doit la toucher. Le sang menstruel est aussi tabou. Elle se livre alors à des ablutions obsédantes de purification. Si son mari lui touche seulement le bout du doigt, l'idée surgit: « Je tuerai le gosse pour le baigner dans son sang. »

Ce rêve fut produit au quatrième mois de l'analyse. La fantaisie qu'il exprime est si transparente qu'elle se passerait de commentaires: supprimer l'écoulement du sang en appliquant l'enfant comme tampon, c'est *supprimer l'état humiliant de femme* (mesquinerie, la biche) caractérisé par les règles, l'accouchement, les fausses couches et tant d'autres inconvénients, *au moyen de l'adjonction du pénis*. Le tabouisme en période cataméniale est une mesure de protection contre le complexe de castration, c'est-à-dire une mesure destinée à la protéger contre l'agression ou l'opération sanglante qui, dans sa fantaisie, l'a privée de l'organe masculin (organe féminin = blessure). Cette fantaisie repose également sur une conception sadique du coït (la bataille des cerfs) ou sur l'idée connexe que celui-ci est le moyen dont use l'homme pour châtrer la femme. Ce très fort complexe négatif de castration fut compensé par les obsessions sadiques positives dont le sang était l'élément principal. Si son mari veut tout de même la toucher pendant ses règles, ce contact réveille immédiatement la terreur du coït sadique et sanglant, d'où contre-agression immédiate exprimée par l'obsession. Le sens de celle-ci peut alors s'exprimer ainsi: le contact, symbolisant le coït, réveille aussitôt le souvenir que c'est son mari qui l'a déflorée. Ce souvenir s'associe et réveille à son tour l'idée inconsciente que c'est donc lui qui l'a châtrée, qui lui a imposé son état de femme. Immédiatement alors, elle se révolte et se venge en le châtrant, lui (détruire l'enfant = détruire l'organe du mari et faire couler son sang), en faisant de lui une femme. Une autre idée obsédante rentrant dans le même ordre fut la suivante: « Le gosse se battra en duel (coït) et sera blessé en cet endroit. » Cet endroit était celui où elle venait de se faire une tache de fraises, en haut de la cuisse, sur sa robe blanche.

*
* *

Il est possible qu'en lisant ce bref résumé clinique, le lecteur se soit demandé: « Mais s'agit-il vraiment d'obsessions; « ne sommes-nous pas plutôt en présence d'idées bizarres tra- « versant l'esprit d'une dégénérée sans y laisser de traces et « dépourvues de tout caractère obsédant vrai ? Bref, d'un « beau syndrome d'automatisme mental ? »

Je me bornerai à répondre qu'après avoir vu et entendu la malade, ce doute n'était plus de mise. La lecture du chapitre suivant suffira, d'ailleurs, à le dissiper.

CHAPITRE III

Les Réactions éthiques du moi

L'une des idées directrices de ce travail est de montrer, à l'appui de faits cliniques, en quoi les mécanismes psychodynamiques étiologiques de la névrose obsessionnelle se distinguent de ceux de la névrose phobique vraie; de démontrer, par conséquent, la nécessité de séparer, dans la nosographie à venir, ces deux syndromes.

Nous avons vu que la névrose de Mme Dupont avait débuté par des phobies. Dans un premier temps: *crainte* qu'il n'arrive un malheur au petit; dans un second : *crainte* de le jeter par la fenêtre ou de le noyer. Or, ces craintes étaient plus ou moins obsédantes, mais n'étaient pas des obsessions. Elles s'accompagnaient d'angoisse, et celle-ci répondait à une réaction morale du moi contre la pulsion sadique du soi de tuer l'enfant. C'est pourquoi cette pulsion, ou son contenu, n'est pas parvenue sous sa vraie forme dans le conscient, mais sous une forme négative ou renversée (crainte).

Dans la phobie, l'inhibition de la pulsion est donc de règle.

Dans l'obsession, par contre, la pulsion agressive, rompant tous les barrages, pénètre dans le conscient sous la forme positive, elle se réalise: « Je jure que, tel jour, je tuerai le gosse. » Or, l'analyse révèle qu'il ne s'agit pas seulement d'un changement de forme, mais que cette transformation résulte de la mise en œuvre d'un ensemble de mécanismes morbides tout différents; mécanismes qui définissent précisément la névrose

obsessionnelle. Parmi eux, les réactions ou contre-réactions du moi à la pulsion qui l'a envahi forment un groupe important.

Nous allons décrire maintenant les principales d'entre elles chez Mme Dupont.

Jusqu'ici, nous ne nous sommes guère occupé que de la réalisation substitutive de pulsions sadiques du soi. C'est au moi maintenant et à ce qui se passait à son niveau que nous allons prêter attention. Je rappellerai les quatre formes principales des obsessions. Elles consistaient en: serments, ultimatums, souhaits et prophéties, selon la terminologie de la malade elle-même. Toutes engageaient donc plutôt l'avenir que le présent. *Caractère fréquent qui différencie*, par exemple, *l'obsession de l'impulsion*. Elles engageaient cependant la responsabilité de la malade. C'est pourquoi cette dernière en vint, pour se dégager, à leur opposer une série de *mesures de défense* qui ne tardèrent pas à devenir obsédantes, elles aussi.

M. Freud a donné à ce phénomène le nom de « défense secondaire », car il s'agit d'une défense contre le symptôme, ce dernier répondant lui-même déjà à un premier système de défense contre les pulsions mal refoulées.

§ 1. ANNULATION

Mme Dupont, quand j'entrepris son traitement, consacrait tout son temps et toutes ses forces à annuler ou à *retirer* ses pensées, serments ou souhaits infanticides. Elle le faisait par la pensée elle-même et ne pouvait se dispenser de cet acte superstitieux, « car, disait-elle, si je ne le fais pas, l'idée sera vraie », c'est-à-dire qu'elle en arriverait à la réaliser au lieu et à l'heure fixée d'avance par l'obsession. Tout ceci se limitait au langage intérieur ou à un chuchotement à peine articulé et rapide que personne n'eût pu comprendre. Pour rien au monde, par contre, elle n'aurait exprimé ou prononcé ses obsessions à haute voix, même en l'absence de tout témoin, et encore moins les aurait-elle communiquées à quelqu'un. « Si je les dis, elles seront vraies », me répliqua-t-elle souvent.

Cette résistance fut très difficile à vaincre au début de l'analyse.

Un second obstacle provint de la « manie d'annulation ». Il

était impossible de la faire associer librement tant elle était absorbée par la crainte de n'avoir point retiré tout ce qu'elle avait pensé ou dit.

C'est là un exemple frappant d'*obsession secondaire*. Elle se forma en trois temps: doute d'avoir annulé 1° tout ce qu'elle a pensé; 2° tout ce qu'elle a pensé, mais qu'elle a pu oublier; 3° tout ce qu'elle *aurait pu* penser ou dire.

Elle en vint ainsi à annuler tout le temps. Et avec quel redoublement d'opiniâtreté, dès l'instant où j'obtins d'elle qu'elle exprimât devant moi ses obsessions à haute voix. Il fallut recourir à un procédé pas très orthodoxe au point de vue psychanalytique, mais qui pourtant me rendit service.

Voici l'expédient: je lui signai le billet suivant auquel elle fit elle-même les adjonctions que je place entre parenthèses.

« *Pour toujours:*

« 1° Vous ne devez ni retirer, ni effacer, ni annuler (*toutes les pensées, quelles qu'elles soient, même de Dieu ou du diable*) les vœux, serments, prophéties ou ultimatums (*enfin tout, tout, tout*), car ils n'ont aucune chance de se réaliser (*jamais, ni nulle part, contre personne, etc., etc.*).

« 2° Malgré cela, ils n'arriveront jamais (*et ne me resteront pas dans l'esprit, aucun risque de me salir, autrement dit, de m'influencer pour mal faire*).

« 3° *Idem*, pour ceux d'autrui.

« 4° Il n'y a aucun risque que cela arrive, ni se réalise, si vous n'annulez pas (*aucun risque d'aucune sorte*).

« 5° Je vous le promets.

« Dr Charles ODIER. »

(*Où qu'il soit, où que je sois, les mauvaises pensées contre le gosse ne risquent pas de s'accomplir, même s'il a fait, fait ou fera quelque chose de mal ou me portant préjudice.*)

« A ne pas égarer. »

Cette « bulle », d'ailleurs, elle se hâta de l'égarer ; une seconde fut déchirée par mégarde. Elle se défendait en disant qu'elle doutait beaucoup de ma « puissance divine ». Au fond, elle tenait simplement à continuer de satisfaire ses pulsions sadiques, pressentant obscurément que celles-ci répondaient à

un échafaudage que l'analyse renverserait. Enfin, le transfert vint; mon autorité fut acceptée et la manie d'annulation céda.

Freud, dans son dernier ouvrage (1), propose le terme générique de « das Ungeschehen machen » (2) pour désigner l'ensemble des mesures de défense qui ressortissent à ce mécanisme. Les obsédés en fournissent un grand nombre d'exemples qui varient dans chaque cas, notamment ces *cérémoniaux* si curieux qui mériteraient de faire l'objet d'une monographie spéciale. Notre commission linguistique s'est arrêtée, pour traduire ce terme allemand, à celui d' « *annulation rétroactive* ».

§ 2. Le tabouisme

Le lecteur aura remarqué que M[me] Dupont, en parlant de son enfant, ne prononçait jamais son nom. Elle n'aurait, en effet, jamais dit: « Paul » ou « *mon* enfant », « *mon* fils », etc. Elle disait toujours: « *la* petite personne », « *le* bonhomme », etc. Voici la copie d'une des innombrables lettres qu'elle m'adressa au début:

« La dame dont je vous ai parlé (3) aimerait savoir quand « les mauvais souhaits ou tous les autres morbides viennent « contre la *petite personne* (4) en l'embrassant, la touchant, « ou viennent en présence de la grande personne (5), lorsque « je suis en contact avec elle (baisers, actes sexuels ou simple- « ment en présence), s'ils risquent de se réaliser ou avoir un « danger quelconque (dans ce monde ou dans l'autre ? Je parle « de tous les deux), les pensées contre n'importe qui, quoi- « qu'elles soient, pendant n'importe quelle action... Elle (6) « est particulièrement tentée de retirer quand elle est dans le « cas cité plus haut (présence de la grande personne); ou aussi « en présence d'une personne qu'on voit rarement, elle se dit: « Retire vite, sans ça, après on ne la verra plus et ce sera trop « tard pour annuler... »

Ce document date d'une époque où je lui avais ordonné de

(1) Freud : « Inhibition. Symptôme. Angoisse ». Vienne 1926.
(2) Exactement : faire qu'une chose ne soit pas arrivée.
(3) Elle-même.
(4) Souligné dans le texte original.
(5) Le mari.
(6) Elle-même.

surmonter ses craintes, de reprendre des relations normales avec son fils et son mari.

Il constitue donc une réaction névropathique à ce conseil si simple.

Il démontre, en outre, que Paul ne doit pas être nommé, que son nom est devenu tabou. Mais le tabouisme envers l'objet de l'obsession est loin de s'être limité à son nom.

Lors d'une certaine phase de la névrose, les réactions extensives suivantes s'étaient produites: 1° Son fils ne doit plus être nommé. 2° Il ne doit plus être touché. 3° Il ne doit plus être regardé. 4° Enfin, sa présence même doit être évitée. Et, comme je lui demandais pourquoi, elle répondait invariablement: « Parce, sans cela, l'idée sera vraie. »

Jusqu'ici on peut, à la rigueur, admettre qu'une telle mesure de défense émane du moi, qu'elle a été instituée par lui et qu'elle s'exécute à son niveau. Le contact, en effet, est la base, la condition, ou le premier temps de toute agression. Et il semble assez logique que, consciemment, la malade l'évite, surtout avec son fils, puisque ce dernier constitue précisément l'objet conscient de ses obsessions meurtrières. Le contact (moral ou physique), symbolisant l'agression, sera donc supprimé. Le tabou du nom entraîne également une détente, car il tend à faire de cet enfant un étranger, ou un être neutre, impersonnel, etc.

Mais allons plus loin et envisageons une situation nouvelle. Paul attrape la rougeole. Celle-ci se complique. Le docteur prescrit des potions, des maillots, des lavages d'yeux. Il faut prendre la température rectale, donner le vase, etc. Sa mère, ou mieux, le moi de sa mère, n'a qu'un désir, celui de soigner elle-même son enfant en danger. Elle voudrait donner elle-même tous ces soins urgents. Elle sent que ce serait son plus grand devoir. Eh bien ! elle ne peut y arriver, cela lui est impossible: son enfant est irrévocablement tabouisé. Et pourtant, elle est rongée par d'affreux remords, et cela d'autant plus que cette pensée l'obsède: « Si je ne le fais pas, il lui arrivera malheur. » Vaincue, elle engage une infirmière, puis place enfin le petit malade dans une clinique.

Devant pareille situation, nous sommes contraints d'abandonner notre conception d'une défense du moi, car, ici, le moi

maternel et moral est entré en conflit avec une force autre, dont les exigences contraires étaient plus fortes que les siennes et jugées inadmissibles par lui.

En outre, leurs causes profondes sont restées inconnues à l'esprit de la malade. Pour toutes ces raisons, nous devons admettre qu'elles ont été soutenues par une instance inconsciente, laquelle n'est autre que le fameux surmoi.

On m'excusera de m'étendre longuement sur des faits relativement simples et connus. Mais cette notion du surmoi semble encore « chiffonner » de trop nombreux confrères. Et, cependant, il paraît évident qu'ici on ne peut pas s'en passer pour expliquer pareil conflit. Maintenant, il reste à savoir pourquoi il s'est comporté ainsi.

Pour répondre à cette question, faisons appel à certaines données psychanalytiques.

Le surmoi répond, au point de vue de Freud, à une organisation particulière, née à la suite de diverses identifications. Si l'obscur problème de sa formation demeure non résolu, son existence n'en est pas moins certaine. Certain également est son caractère psycho-dynamique principal, c'est-à-dire d'être beaucoup plus rapproché du soi que n'est le moi. Autrement dit, de contracter des relations intimes avec le premier, alors que celles qui l'unissent au conscient sont relâchées, lointaines et indirectes.

Appliquons maintenant ces données au cas de Mme Dupont.

Nous déduisons alors que son surmoi l'a empêchée de soigner son fils, parce que quelque chose était connu de ce surmoi, qu'inversement son moi ignorait. Que ce quelque chose résidait dans le soi. Que c'était, en un mot, l'excitation agressive, non plus comme simple pensée, mais bien *avec* tout son caractère affectif, *impulsif,* c'est-à-dire *réel.*

On sait, en effet, que *dans l'obsession,* contrairement à la phobie par exemple, *l'affect est refoulé par le moi, alors que le surmoi continue de se comporter comme s'il n'y avait pas eu de refoulement.*

L'on ne saurait trop insister sur ces faits fondamentaux. Qu'on me permette de reproduire ici le texte de Freud qui concerne cette question, et qu'une coquille typographique a malheureusement rendu inintelligible dans mon précédent

article sur le surmoi: « Le surmoi traite alors le moi en conséquence, et ce dernier, quoique innocent, doit supporter une responsabilité et un sentiment de culpabilité, de même que subir une punition, pour des excitations pulsionnelles qu'il ignore. »

Or, ce que le moi de la malade ignorait, c'était précisément que son soi *voulait* détruire le pénis de son père. C'est pourquoi l'enfant, qui symbolise ce pénis, ne sera pas soigné, car le soigner, c'est inévitablement le toucher, et le toucher, c'est en quelque sorte, amorcer l'agression. Les soins à donner comportaient, d'ailleurs, un certain sens agressif à côté de leur sens utile et thérapeutique: ils étaient souvent douloureux (lavage des yeux), pénibles à l'enfant. Introduire une cuiller dans la bouche, ou un thermomètre dans le rectum, autant d'interventions représentant l'introduction d'objets pointus dans le corps de l'objet, c'est-à-dire rappelant le poignard! Autant d'actes symboliques que, par conséquent, le surmoi ne pouvait permettre.

Cependant, tout symptôme névrotique est généralement ambigu, et, malgré la censure, le désir refoulé ou la pulsion du soi exige ou confère une certaine forme dans laquelle il puisse trouver une satisfaction directe ou indirecte. L'absence de soins, par exemple, était aussi un moyen déguisé d'exposer l'enfant à succomber aux complications de sa rougeole, de satisfaire donc le désir de le faire mourir (détruire le pénis). Telle serait une démonstration de plus du fameux *pacte secret*, qui ferait du surmoi l'allié du soi.

A ce propos, je fis à Mme Dupont la remarque suivante: « On « comprendrait que vous n'eussiez pu toucher votre enfant « s'il s'était agi de le punir ou de lui administrer une correc- « tion corporelle (agression); mais, dès l'instant où il était « question de le soigner, cela ne s'expliquait plus. » — « C'est « vrai, fit-elle, et j'y ai moi-même pensé. Mais c'était plus « fort que moi. » Ce qui donc était plus fort que son moi, ce n'était pas autre chose que son surmoi.

Mais allons plus loin. Le lecteur aura remarqué, en lisant la copie de la lettre de Mme Dupont, qu'elle recourait également à une périphrase pour désigner son mari (la grande personne). Voici donc que le mari, lui aussi, est institué tabou.

Elle ne doit plus le nommer. Les termes: « Mon mari », « mon époux », « M. Dupont », « Robert », les termes « rapport sexuel », « amour conjugal » (la chose !), « organe masculin », etc., etc., sont supprimés les uns après les autres.

La progression tabouisante fut, en outre, la même qu'avec l'enfant: ne plus le toucher, ne plus le regarder, ne plus rester en sa présence. Lui-même ne doit plus la toucher, d'abord au moment des règles, puis continuellement.

Ici, le principe d'une défense du moi devient moins clair et moins satisfaisant encore. Il ne s'explique plus. Car le mari n'était objet d'aucune pensée agressive *consciente* ni préconsciente quelconque. Mais il était bien, par contre, l'objet d'une pulsion sadique du soi (castration orale) comme l'analyse ne tarda pas à le révéler. Force nous est donc d'admettre: 1° qu'il existait quelque part une instance inhibitrice de nature morale, inconnue de la malade; 2° que cette instance était inconsciente; 3° qu'elle connaissait l'affect impulsif du soi, étant donné qu'elle mit en œuvre de si sévères et excessifs moyens de défense. Cette instance n'était autre que le surmoi.

Je demande à la malade, ou si voulez à son moi: « Mais pourquoi donc ne pouvez-vous nommer, ni toucher votre mari ? » Réponse unique et invariable: « Parce que l'idée sera vraie ! » Impossible d'en tirer autre chose. Mais on peut, analytiquement, traduire ainsi cette explication sommaire, qui n'explique d'ailleurs rien: « Parce que le contact serait déjà symbolique- « ment la réalisation de mon désir inconscient de le châtrer. »

C'est là un exemple de plus de ces *rationalisations superstitieuses* si fréquentes chez les obsédés.

Le moi, complètement étranger aux complexes du soi comme aux réactions du surmoi, est forcé de rationaliser. Mais j'ajouterai que ces rationalisations ne sont superstitieuses qu'en apparence. Ce caractère, en effet, ne peut leur être accordé que par un observateur qui n'a embrassé que le conscient du sujet.

Pour l'analyste, par contre, elles sont dûment motivées par des phénomènes naturels et réels, et non surnaturels.

En voici un autre exemple: C'est le soir. Mme Dupont est en retard, très pressée de rentrer pour rapporter des provisions et arranger un dîner. Son mari, en effet, a invité des amis. Elle

attend le tramway. Mais celui qui la reconduirait directement chez elle « vient de gauche ». Il lui est alors impossible de monter dedans. Elle attendra qu'il en arrive un « de droite ». Mais celui-ci la conduira dans une direction opposée. Tant pis. Elle y monte... et y reste jusqu'à la station terminus. (C'est ainsi qu'elle est souvent allée jusqu'à des stations très éloignées de la ville !) Arrivée là, elle ne bouge pas du tramway, même s'il faut attendre longtemps son départ en sens inverse. Et ceci, parce que si elle en descendait et y remontait ensuite, ce ne serait plus le tramway de droite, mais celui de gauche, bien que ce soit la même voiture. Celle-ci, après l'attente prévue à l'horaire, repart donc dans la direction opposée avec Mme Dupont; mais, cette fois-ci, cela lui est indifférent, car c'est toujours le tramway de droite, puisqu'elle n'en a pas bougé. Elle arrive enfin chez elle avec un retard variable, mais parfois si grand que mari et invités avaient filé au restaurant.

Je lui demande alors pourquoi elle peut prendre les tramways de droite et pas ceux de gauche. « Parce que droite, c'est « le *côté de la pensée*; c'est le côté par lequel je peux, par con- « séquent, *retirer* ou *annuler* ce que j'ai pensé ou fait; au con- « traire, gauche, c'est mauvais, c'est le *côté du cœur,* c'est « pour moi un tas de choses troubles et mal définies. »

Ce symbolisme inconscient, si proustien en somme, est très joli: la pensée pure, d'un côté, dépouillée de son affect refoulé; de l'autre, l'affect lui-même, si dangereux en tant que ressort même de l'impulsion. L'affect que le surmoi connaît et au nom duquel il va punir la malade en l'obligeant à de longues promenades coûteuses et inutiles.

Et, cependant, la malade est-elle seule punie ? Certes, non. Le mari l'est bien davantage. En y réfléchissant, d'ailleurs, on découvre sans peine que tous les symptômes de Mme Dupont finissent par faire souffrir aussi ce dernier dans une large mesure et tendent ainsi à lui rendre la vie conjugale impossible.

C'est dans ces effets secondaires des symptômes que ressort précisément et se réalise avec évidence, de façon déguisée, la haine du soi.

Nous savons aussi combien de baux elle contraignit ce pauvre homme à résilier et combien de déménagements elle

lui imposa, sous prétexte de tabouisation de telle ou telle pièce de leur appartement. Et, curieuse coïncidence, c'était régulièrement les logis où il se plaisait le plus qu'il devait ainsi brusquement quitter.

Ces faits viennent illustrer la conception du « retour du refoulé dans le symptôme » décrit par Freud.

En relisant une dernière fois la lettre transcrite plus haut, on constatera que la malade elle-même s'est tabouisée. Elle s'appelle « la dame dont je vous ai parlé », ou ailleurs « votre tante » (transfert), etc. Elle ne peut plus se nommer. Elle proscrit les termes de « Madame Dupont », « je », etc. Elle ne peut s'exprimer alors qu'à la troisième personne.

On voit qu'ainsi elle cherche à se dépersonnaliser pour se libérer de la responsabilité de ses pulsions. En termes vulgaires, nous dirons: « Le moi ne marche plus ! » Il s'isole du drame, en même temps que les tabous tendent à isoler les objets de ces pulsions de toute la pensée et de toute l'activité du moi.

Freud a justement insisté, dans son dernier ouvrage, sur ces mécanismes qui sont si caractéristiques de la névrose obsessionnelle. Et il les définit par le terme général de « Isolierung », que je proposerai de traduire par **isolation**, « isolement » prêtant à confusion. Leur but est la suppression de toutes possibilités de contact. Dans l'esprit lui-même comme dans l'activité, l'objet de tendances agressives est isolé du courant des associations et ne doit plus être reproduit dans le cours de la pensée. Il convient donc de distinguer une isolation motrice (délire du toucher) et une isolation idéative (*élusion*).

Mais si l'annulation rétroactive dont nous avons parlé correspondait à un mécanisme irrationnel de nature superstitieuse ou *magique* vraie, sorte de « magie négative » mettant en œuvre le principe archaïque de la Toute-Puissance de la Pensée, l'isolation, par contre, répond, elle, à un mécanisme rationnel. C'est un moyen, en somme, *logique* de défense.

§ 3. Extensivité du mécanisme d'isolation

Un jour, à table, son mari découpe un poulet. Idée brusque: « Je poignarderai le gosse avec ce couteau à découper. » Le

couteau a dû disparaître de la table, puis du placard, puis, à sa suite, tous les couteaux !

Dans une charcuterie, elle voit des fricandeaux. Idée: « Je lui couperai les jambes pour en faire des fricandeaux. » Aussitôt, la charcuterie est taboue: elle n'y retournera plus. Puis la boucherie, l'épicerie, puis une quantité de magasins où l'on vend des couteaux, des ustensiles de ménage, ciseaux, aiguilles, articles de toilette, etc. Elle n'y pourra retourner à aucun prix.

Elle se lave constamment les mains et les organes génitaux. Au début, ce fut surtout après l'acte d'onanisme. Elle le fait, en outre, toujours *trois fois de suite.* « Trois est un chiffre sympathique. » (Trois était un symbolisme de masculinité, ou plus précisément de génitalité masculine. Les tendances phalliques et la réaction contre la castration réapparaissaient donc dans le symptôme, de même que, plus haut, la haine contre le mari.) L'impulse au lavage, d'autre part, se montrait particulièrement vif pendant les règles. Il se manifestait aussi après chaque idée infanticide. Si celle-ci avait surgi dehors, la malade devait rentrer chez elle pour se laver trois fois les mains et les organes (complexe de Lady Macbeth). De nouveau, nous voyons là un acte irrationnel et magique exprimant le désir que le crime ne soit pas arrivé.

Mais voici qu'une complication survient. Dans cette salle de bains où elle passe ses journées à se laver, l'idée de tuer le gosse, nous l'avons vu, lui vient de plus en plus souvent à l'esprit, si bien que, finalement, ladite salle est instaurée taboue.

Dès lors, un curieux et pénible conflit secondaire est engendré, non plus entre deux tendances cette fois, mais bien *entre deux symptômes,* entre deux mesures de défense, l'une émanant du moi (lavage) et l'autre du surmoi (tabou). En effet, la malade n'a, ou mieux son conscient n'a qu'une envie, celle d'aller se laver, se purifier au cabinet de toilette. Des deux réactions antagonistes, laquelle l'emportera ? Comme bien l'on pense, car c'est dans la règle, ce sera celle du surmoi. Elle se résignera alors à se laver dans sa chambre et ne prendra plus de bains, malgré que ce soit pour elle une très grande privation.

Mais voici que, par surcroît, cette autre idée lui vient *dans*

sa chambre (son mari et elle font dès longtemps chambre séparée) : « Je crèverai les yeux du gosse avec cette épingle à chapeaux », ou bien « avec ces ciseaux ». Ces objets deviennent naturellement tabous, puis tous les objets pointus (1); enfin, la chambre elle-même. Il ne reste alors rien d'autre à faire que de déménager.

De déménagements en déménagements, cette famille, victime d'une névrose, finit par demeurer à l'hôtel. Mais là, au restaurant, l'idée surgit: « Si le maître d'hôtel me place une « fois sous cette pendule (symbole féminin), je m'onaniserai « là et l'idée de tuer le gosse sera vraie. » Or, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, on lui offre un jour justement cette place, objet de toutes ses craintes: le restaurant devient alors tabou. Il faut changer d'hôtel.

D'hôtel en hôtel, elle en vint, finalement. à se retirer dans une chambre neutre et dégarnie, avec salle de bains entièrement personnelle. C'est là qu'elle se fait monter ses repas. Elle mange seule, parce que, pendant les repas, pris en compagnie de son mari et de son fils, les idées sont trop fréquentes et trop fortes. Par mesure de protection également, l'alimentation est de plus en plus réduite. Nouvelle privation considérable pour une gourmande. « C'est la plus forte qu'on pût « m'infliger », me déclara-t-elle.

Elle renonce progressivement à toute coquetterie féminine, à la toilette, portant des vêtements bizarres, de coupe masculine, que je n'oublierai jamais !

Tels sont les principaux exemples de « réactions éthiques » présentés par Mme Dupont. L'on voit dans quelle large mesure elles finirent par désorganiser sa vie et celle des siens, à quel haut degré, d'autre part, elles dominaient le tableau clinique, alors qu'elles sont complètement absentes dans la névrose phobique ou l'hystérie. Elles confèrent, par conséquent, à la névrose obsessionnelle un caractère et un aspect bien distincts, de même qu'une évolution toute différente. Leur importance est donc primordiale dans l'établissement du diagnostic et du pronostic comme dans l'application du traitement.

(1) Thermomètre et cuiller avaient été aussi englobés dans ce symbolisme.

§ 4. Catamnèse de Mme Dupont.

Le mari, M. Dupont, ayant été nommé directeur d'une banque à l'étranger, l'analyse fut interrompue en octobre 1921. Voici quelques renseignements tirés d'une lettre que la malade m'adressa en février 1922.

Les idées de jalousie ne semblent pas avoir diminué. Par contre, l'obsession et les réactions de défense ont disparu. L'état général s'est beaucoup amélioré. La famille est de nouveau réunie dans un appartement, les repas se prennent en commun. Mme Dupont partage la chambre de son mari. Celui-ci, dans l'intervalle, avait malheureusement subi une opération et son chirurgien lui avait recommandé de ne pas avoir plus d'un rapport par semaine. Mais la malade m'annonce qu'elle en obtient trois. Elle ne me donne, par contre, aucun renseignement sur l'onanisme, ni sur la frigidité.

Je pense que la guérison de l'obsession est attribuable au transfert analytique qui libéra la libido. Celle-ci semble, dans la suite, avoir cherché à se retransférer sur le mari, d'où neutralisation de l'agressivité.

Ce transfert secondaire soulève une question: les obsessions de jalousie persistantes ont-elles conservé leur base homosexuelle morbide, ou bien sont-elles devenues des idées de jalousie plus normales? Seule, une nouvelle analyse pourrait éclaircir ce point.

CHAPITRE IV

Aperçu théorique. Les Mécanismes analytiques de la Névrose obsessionnelle

§ 1. La régression

Je m'inspirerai, au cours de ce résumé, des idées exprimées par Freud dans son dernier ouvrage : *Inhibition, Angoisse, Symptôme* (1926).

Il convient de distinguer deux genres de mécanismes de défense:

1° *La défense primaire contre la pulsion* (refoulement, inhibition, etc.), qui donne naissance au symptôme.

2° *La défense secondaire*, qui intervient ensuite *contre le symptôme*, lequel est perçu comme un corps étranger par le moi. Ce dernier, en tant qu'instance organisée, cherche à l'incorporer, à l'insérer dans son organisation, en vertu de son besoin de synthèse. Mais le symptôme résiste à cette réduction, car il provient d'une pulsion, je dirai d'une proto-pulsion refoulée dont l'exigence d'être satisfaite se renouvelle incessamment. Le moi est ainsi contraint de donner le signal d'un nouveau symptôme de défense.

Dans notre cas, par exemple, nous pouvons pratiquement ramener l'évolution psychogénétique à trois temps principaux:

a) Refoulement raté de proto-pulsions sadiques très fortes.

b) Leur retour sous la forme substitutive de phobies anxieuses: craintes de malheur pour l'enfant.

c) A un troisième stade, la régression s'installe, la névrose

progresse, l'angoisse tombe, l'obsession agressive apparaît et déclenche les contre-réactions que vous savez.

Il est classique d'énoncer que la phobie et l'obsession s'associent presque toujours, mais analytiquement, il s'agit moins d'une association que de *phases* et de mécanismes de défense *différents et successifs,* correspondant à des formes et des degrés différents de névrose. Et l'étude de ces mécanismes différents a contribué à éclaircir et préciser les éléments psychogénétiques particuliers par lesquels l'*obsession se distingue de la phobie,* dite hystérique.

En règle générale, par exemple, plus une obsession progresse, plus les phobies vraies tendent à disparaître. Si bien qu'à une période avancée elles peuvent manquer complètement et qu'on ne les découvre plus que par l'analyse rétrospective.

L'histoire analytique de l'obsession peut être divisée en deux périodes; la première: avant l'introduction de la notion de surmoi; la seconde: depuis cette introduction. En effet, son origine et sa nature dépendent étroitement d'un fonctionnement quasi-spécifique du surmoi, lequel se comporte précisément tout différemment dans la phobie ou l'hystérie, bien que dans la première comme dans cette dernière le but final corresponde également au refoulement des éléments libidinaux du complexe d'Œdipe. Ce comportement est fonction d'un phénomène qu'on découvre toujours si l'on pousse l'analyse assez loin. Je veux dire: la présence et l'action d'éléments pathogènes appartenant à une couche plus profonde, dite prégénitale; alors que l'*organisation génitale,* par l'effet combiné en proportions variables de facteurs constitutionnels et de facteurs acquis, s'y révèle faible, peu résistante ou absente. Et quand alors le moi commencera à se défendre, le premier résultat sera que cette organisation se trouvera repoussée au stade sadique-anal, stade antérieur et prégénital.

Le cas de notre malade confirme cette manière de voir. Elle se révèle frigide, incapable d'amour objectal, inapte à toute attitude hétéro-sexuelle positive. Le complexe de castration n'ayant pas été résolu, la féminité a échoué. Elle n'a pu renoncer à l'*envie* du pénis, ne l'a pas compensée comme beaucoup de fillettes par le désir d'un enfant du père qui remplace celui du pénis. Au contraire, elle a régressé à une phase où le pénis

paternel, symbolisé dans sa névrose aujourd'hui par l'enfant, avait été l'objet de pulsions sadiques, et plus spécialement sadiques-orales.

Comme nous l'avons dit, l'enfant est très souvent impliqué dans le complexe de castration du fait que l'accouchement est assimilé par régression narcissique à l'extirpation d'un organe qui vous est propre.

Tous ces faits et d'autres encore tendent à démontrer que notre malade n'est pas parvenue à liquider un complexe d'Œdipe renversé, violent, survenu à une période où les pulsions sadiques retardées sévissaient encore avec intensité. C'est pourquoi le complexe œdipien fut entraîné avec elles dans le refoulement.

Mais est-il correct de parler ici de refoulement ? Dès qu'on s'occupe de névrose obsessionnelle, il faut avoir toujours présent à l'esprit un mode de répression pathologique qui se distingue du refoulement, je veux dire la *régression*.

La comparaison avec un autre cas pourra rendre cette distinction plus claire. Nous l'appellerons Mme Durand.

Mariée; elle aussi frigide, ayant elle aussi un fils unique de quinze ans, ayant éprouvé elle aussi de grandes difficultés obstétricales (cinq accouchements malheureux); ayant épousé, elle aussi, du fait de ses complexes, un homme faible et féminin, qui devint rapidement un objet de haine et de désirs meurtriers inconscients; ayant, elle aussi, un fort complexe de masculinité et de castration; ayant présenté elle aussi, au début de sa névrose, une phobie anxieuse très prononcée: celle qu'il n'arrive un malheur à son fils; ayant elle aussi adoré ce fils et concentré tout son intérêt sur lui, un intérêt excessif et névropathique, alors que le mari avait été totalement scotomisé. Eh bien ! cette dame, à quarante-cinq ans, est très brusquement frappée, au milieu du repas de famille, par deux idées ou sentiments angoissants:

1° Pipo n'est pas mon fils, c'est un étranger, il me paraît comme un pensionnaire (à dix-neuf ans, elle s'était fiancée avec un pensionnaire de ses parents, qui la lâcha ensuite).

2° Je l'aime; c'est monstrueux, mais c'est une véritable passion. D'où impossibilité désormais de le regarder, de vivre avec lui. On voit d'emblée l'opposition qui frappe ces deux

obsessions. Dans la première, l'enfant était détruit de façon sadique; dans celle-ci, il est aimé.

Dès ce moment, cette malade sombra peu à peu dans un état qualifié, par trois ou quatre médecins de suite, de mélancolie anxieuse et qui aboutit, trois ans après, au moment de la ménopause, à une tentative de suicide.

L'analyse n'eut pas de peine à démontrer qu'à la base de ce sentiment obsédant se trouvait un fort complexe d'Œdipe. La névrose éclata, en outre, peu de temps après une opération de hernie que ce fils dut subir. A cette occasion ,la mère dut le baigner et ce fut un réel traumatisme quand, ayant vu ses organes, elle s'aperçut tout à coup avec émotion qu'ils étaient entièrement développés. Le symbolisme de l'opération de la hernie inguino-scrotale, soit un symbolisme de castration, joua un rôle déterminant dans l'éclosion de la névrose. Cette intervention sanglante pratiquée sur le fils *réveilla* par association le désir de castration, et le sentiment d'amour consécutif fut comme une suprême tentative, à l'approche de la ménopause, de libérer et de fixer sur l'objet la libido féminine, jusqu'ici enchaînée ; tentative amoureuse névropathique répondant à une surcompensation du désir haineux de castration contre le même objet. Mais cette tentative étant incestueuse, cette recherche spontanée de guérison devait échouer parce qu'immédiatement frappée d'interdiction par le surmoi.

Ce fils, en effet, avait le même visage, les mêmes cheveux noirs, le même sourire jovial et le même caractère charmant que son grand-père, c'est-à-dire *le père* de la malade. Le mari, inversement, un Allemand blond, continuel « ronchonneur », de très mauvais caractère, était un type complètement différent. On voit donc d'emblée, malgré les similitudes que possèdent ces deux cas, combien cependant ils diffèrent par leur tableau clinique.

Chez Mme Durand, le fils, en tant que symbole œdipien, est instauré objet d'amour. La phobie initiale n'a pas abouti à une impulsion sadique de destruction comme chez Mme Dupont. D'où nous posons, analytiquement parlant, que la libido génitale n'a pas régressé à une organisation antérieure ou inférieure. C'est pourquoi cette malade n'a pas fait une névrose obsessionnelle, mais bien une « hystérie d'angoisse ». Elle

avait bien un complexe de castration associé à une conception sadique du coït, celui-ci constamment assimilé, avec angoisse, à une agression sanglante, une blessure, une opération chirurgicale destinée à extirper un organe, etc. Mais cette angoisse, qui contribua au refoulement de sa féminité et à l'instauration d'une attitude phallique tout au long de son existence, ne réussit pas à supprimer de l'instinct un désir de devenir malgré tout l'objet passif d'une pareille agression de la part du père. La preuve en est qu'elle réalisa une fixation parfaite sur son premier fiancé et que c'est à la suite du brusque lâchage de ce dernier qu'elle régressa au complexe d'Œdipe. Mais la régression que cet abandon détermina ralluma aussi le conflit primitif qui n'avait pas été liquidé.

Tentons maintenant de faire comprendre en quelques mots en quoi la solution apportée audit conflit différa dans ces deux cas.

Chez Mme Dupont, du fait d'une régression plus profonde, nous constations une identification au père en tant qu'objet méchant et haï ; d'où pulsions sadiques du soi d'un côté, formation d'un surmoi très agressif et très sévère de l'autre, produit par l'introjection d'un père méchant et qui retournera plus tard cette méchanceté contre le propre moi, sous la forme par exemple de ces nombreuses autopunitions mentionnées au chapitre précédent.

Chez Mme Durand, au contraire, la régression ne dépassera pas le stade œdipien, ou génital. C'est pourquoi, malgré que l'analyse ait permis de découvrir chez elle une pulsion sadique-orale de castration exactement pareille à celle de Mme Dupont, celle-ci ne donna lieu cependant à aucune obsession, c'est-à-dire qu'elle ne parvint jamais — solidement maintenue qu'elle était par le refoulement — dans le moi, mais s'exprima, au contraire, sous la forme bien différente d'un unique symptôme de conversion hystérique, que je vais décrire.

Mme Durand était affligée depuis des années d'une curieuse manie, se produisant, par exemple, en présence de son mari ou d'autres hommes ou d'enfants en bas âge, ou surtout pendant le coït, ou plus tard pendant sa névrose, chaque fois que le sentiment d'amour pour son fils reparaissait: *Elle se mettait à serrer les dents,* à mordre avec une telle violence qu'elle se

blessait parfois la langue. Cet impulse était généralement accompagné d'un malaise général, d'angoisse et de divers autres symptômes organiques, par exemple: la « boule hystérique » qu'elle sentait monter et descendre, de fortes nausées, des crampes utérines et des sensations génésiques. Or, cette malade ne sut jamais pourquoi « ça la prenait ». Et il fallut cinq mois d'analyse pour arriver à découvrir le motif et le sens de ce symptôme. Celui-ci s'avéra alors comme un désir fortement refoulé de castration orale contre le père, transféré ensuite sur le fils.

Voici le compte rendu sténographié d'une séance qui eut lieu peu de temps après cette découverte:

Arrive à la séance angoissée et soupirante... Elle a passé une mauvaise nuit: « Cette nuit, j'ai beaucoup mordu... tous « les hommes que je connaissais..., même mon mari..., vous « aussi...; alors, à cinq heures, j'ai prié..., j'ai même mordu « le Christ... Oh ! je ne voulais pas le dire (angoisse)... Ah ! « j'ai mordu l'autre jour, sans y penser..., j'ai vu un gosse de « deux ans et j'ai mordu... Et, pourtant, il était très mignon, « alors j'ai pensé: Non. c'est mal, puis ça a passé.

« Et puis, je prends mon père en grippe..., je ne peux plus « y penser..., je le vois avec des yeux méchants... C'est « affreux. Et puis, ce transfert que je ne peux pas attraper..., « dès que je veux l'accrocher, il s'en va. Je ne peux pas com- « prendre ce qu'il y a là qui repousse... » (La veille, je lui ai expliqué son dérobement; elle ne veut pas être guérie par moi.) « ... J'ai beaucoup réfléchi à ma façon négative de prendre le « traitement...; mon inconscient est plus fort que moi..., il « règne en maître... Oh ! quelle lutte affreuse !... Je vois mon « père en colère... Qu'est-ce qu'il y avait eu ?... Je vois tou- « jours Pipo... Oh ! ça tape dans le cou... Je ne sais pas ce que « j'ai au cœur..., ça me coupe la respiration tant c'est fort...; « pourtant, j'accepte bien tout... Oh ! que j'étais mal cette « nuit, j'ai dû m'asseoir sur mon lit, j'avais la bouche pleine « d'eau... et puis, quelle nausée, j'étais écœurée...; je ne pou- « vais le faire filer..., c'était juste au milieu de l'organe (que « je mordais avec les dents)... et puis je serrais..., c'est encore « Pipo qui y a passé le premier... Oh ! quelle horreur, je ne « comprends pas que je n'aie pas rendu... et puis vous !... ma

« *boule !* qui monte et qui descend..., je l'ai eue dès que j'ai « rompu (ses fiançailles). J'ai même pris mal chez les S. (1). « L'après-midi, Madame S. m'a conduite chez le Dr C... Il lui « a dit: « Il faut la marier... » J'ai dit: *Oh ! non, quelle hor-* « *reur ! Je sors d'en prendre.* Mon Dieu, qu'il est bête ! Et « toujours j'ai pensé, en voyant des hommes ou en les écou- « tant parler: *Mon Dieu, qu'ils sont bêtes; ce que c'est bête* « *ce qu'ils disent !* La boule est revenue il y a sept ans, très « forte. » (Début de la névrose.) « J'en ai parlé à Mme M..., « qui m'a dit: « Moi aussi »... C'était comme un morceau de « pain qui n'a pas passé... tellement qu'il semble quelquefois « que ça force les parois..., que j'ai avalé trop gros... et hier, « à midi, j'ai encore failli m'étrangler avec une feuille d'en- « dive... Et, de suite, j'ai eu peur, comme pour la banane...., « ce doit être comme ça... »

Quelle différence avec les réactions de Mme Dupont ! Nous voici donc placé devant un syndrome hystérique de conversion. Je limiterai mon argumentation au symptôme de « la boule ». Il comporte un double sens:

1° *La boule descend:* satisfaction d'un double désir: *a*) désir sadique de castration, c'est-à-dire de mordre et d'avaler le pénis (boule, objet qui grossit, représenté aussi par la banane, d'où phobie de la banane, etc.; *b*) désir de se l'approprier, de se l'incorporer, désir de masculinité. Le premier était donc un désir sadique, associé dans un même symptôme, ainsi surdéterminé, au désir du pénis.

Nous sommes donc ici dans la série anti-féminine.

2° *La boule remonte,* accompagnée d'une forte nausée, puis de vomissements: le pénis veut être rejeté. C'est donc là une réaction éthique contre la pulsion, expression symbolique d'une lutte contre elle. Mais ce trajet ascendant du spasme s'accompagne aussi de sensations génésiques, et nous touchons là à la deuxième signification du symptôme qui démontre que la phase génitale, soit féminine, a été atteinte et s'est maintenue. La malade, en effet, cherche ici à renoncer, soit à son sadisme prégénital, soit à sa masculinité. Les sensations vaginales prouvent que l'absorption orale du pénis symbolise aussi

(1) Après cette rupture, à vingt ans.

son absorption vaginale. Pendant son voyage de noces, de pénibles essais de rapports sexuels durent être abandonnés à la suite de crampes vaginales (symbole: mordre, couper, garder l'organe, soit de castration). Plus tard, la frigidité prouvera également que l'organe n'a pas été accepté, contrairement à celui du père, etc.

Tout ce complexe revient, en somme, à une défense contre une fixation incestueuse positive persistante. C'est pourquoi chez elle toute féminité engendrera plus tard tant d'angoisses, c'est-à-dire de sentiments de culpabilité.

Cependant, cet amour violent pour un fils associé par-dessous à l'image du père de la malade implique que la pulsion incestueuse est parvenue dans le conscient. Mais, dans la règle, pareil frayage ne se produit jamais chez l'hystérique. On pourrait l'expliquer ici par l'état accusé de dépression qui durait depuis trois ans. Trois ans auparavant, en effet, la névrose avait débuté par l'idée certaine que Pipo, qui avait décidé de plonger le lendemain à six mètres de profondeur, pour rechercher un objet tombé dans le lac, allait se noyer. Depuis lors, phobie constante de sa mort. C'était là une mesure de défense classique contre l'amour défendu qui n'était pas encore devenu conscient. S'il l'est devenu dans la suite, on peut, pour expliquer ce fait inhabituel, invoquer précisément la dépression anxieuse et cet état pseudo-mélancolique, en rapport également peut-être avec une ménopause qui s'annonçait, et quantité d'autres symptômes, en les considérant comme de fortes autopunitions qui auraient suffisamment diminué le sentiment de culpabilité ou la censure pour que le désir défendu puisse passer.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que la phase génitale a été atteinte. Et nous devons considérer le désir de castration, non plus comme un désir haineux, une pulsion sadique propre, mais plutôt comme une réaction, une défense contre l'amour défendu et, plus tard, contre toute féminité normale, mais considérée toujours comme coupable parce que considérée inconsciemment comme incestueuse. Dans ses rêves, en effet, le désir de castration surgissait toujours à la suite des rapports conjugaux, ou de fantaisies dans lesquelles elle était l'objet ou la victime d'une agression masculine de la part d'un per-

sonnage symbolisant le père. Il faut faire également, dans le déterminisme de cette réaction, une part à un traumatisme psychique primitif créé par la vue d'un acte sexuel, probablement assez pervers, chez une voisine prostituée. D'où la conception traumatique que le coït a pour effet ou pour but de châtrer l'homme. Et ceci nous ramène aux sensations génésiques accompagnant le symbole de la boule. C'est ainsi que, dans le même symptôme de conversion, la satisfaction défendue et la punition s'expriment simultanément.

Chez Mme Dupont, par contre, elles s'expriment successivement, en deux temps et par de tout autres mécanismes. C'est-à-dire par la pensée ou l'activité consciente.

1° La pulsion force le barrage du surmoi et parvient dans le moi. L'idée obsédante se constitue: je tuerai le gosse; puis : je châtrerai mon mari. Seule, la substitution est inconsciente. Aucune pensée analogue, par contre, n'a jamais traversé l'esprit de Mme Durand.

2° Réactions éthiques: annulation, isolation, tabou, etc.

En résumé: *Mme Durand serre les dents et vomit sans savoir pourquoi. Mme Dupont a l'idée de manger son enfant, puis annule cette idée par une autre ou par des procédés conscients.*

La difficulté consiste maintenant à savoir pourquoi la pulsion sadique reste inconsciente dans l'un des cas et devient consciente dans l'autre.

Il me semble qu'Alexander donne la réponse la plus satisfaisante et la plus scientifique, en réduisant tout le problème à un mécanisme économique d'équilibration et de suppression automatique des tensions en présence.

Dans le syndrome obsessionnel, le surmoi a sévi si sévèrement par les mécanismes de défense et d'autopunition qu'il est, en quelque sorte, apaisé par cette orgie expiatoire si bien que le moi, qui a expié et au delà, est délivré du sentiment de culpabilité. La censure, de ce fait, est relâchée. Le signal d'alarme par l'angoisse faisant défaut, et la pulsion n'ayant plus devant elle qu'un obstacle amoindri, peut passer du soi dans le moi, sous forme substitutive et idéative. Cette manière de voir aurait l'avantage de ne faire appel à aucune notion doctrinale. Et cette conception analytique d'un automatisme psychodynamique nous paraît, en ce qui concerne la névrose, plus

intéressante et plus féconde que celle d'un automatisme lésionnel et « apsychique », hypothétique d'ailleurs.

Etablissons un autre parallèle. Mme Durand souffre de nombreuses phobies, celle en particulier de marcher sur le trottoir. « Car, dit-elle, j'ai peur qu'un homme sorte d'une allée ou d'une cachette pour me sauter dessus et m'attaquer. »

Analyse: Ancienne fantaisie d'*être une prostituée.* Elle a passé toute son enfance et sa jeunesse dans le quartier des bordels, quartier très fréquenté, en outre, par les professionnelles du trottoir. A la suite de différents traumatismes, a eu cette idée: « Si j'étais comme elles, je plairais à Papa, et il m'aimerait. » L'agresseur possible est donc le père, et il s'agit d'un désir d'agression sexuelle incestueuse. Mais le désir, une fois refoulé, ne reparaîtra plus jamais dans le moi conscient, même sous forme substitutive. Il sera toujours inhibé, arrêté au passage par le surmoi. *Le moi y renoncera,* cédant au signal d'alarme donné par l'angoisse. La malade ne marchera plus sur le trottoir. Car le surmoi interdit de façon absolue, parce qu'il le connaît, le désir incestueux primitif. Elle évitera donc la situation dangereuse, c'est-à-dire coupable. Il s'agit donc plus d'une *fuite* que d'une punition.

Chez Mme Dupont, le même mécanisme intervient, tant qu'elle restera dans la phase phobique. Dans la phase obsessionnelle, le tabou peut, dans une certaine mesure, être considéré également comme une fuite ou un évitement de la situation dangereuse. Mais la grande différence consiste en ce qu'un tabouisme donné ne supprime pas l'idée obsédante. Celle-ci reparaîtra à la prochaine occasion, se renouvellera dans de nouvelles situations, d'où la production de nouveaux tabous, et ainsi de suite. Et la différence s'accuse encore dès que se constituent les cérémoniaux, l'annulation, les manies, les superstitions, etc.

En résumé: le phobique évite la situation dangereuse par la fuite (réaction négative), *renonce donc à la pulsion,* et il est tranquille.

L'obsédé évite la situation par des réactions de défense toute différentes, et positives, mais *ne renonce pas à la pulsion*; malgré les réactions ou à cause d'elles, il n'est pas tranquille: il demeure poursuivi par l'obsession.

Dans le premier cas, la défense est efficace; dans le second, elle est illusoire. Et cette différence provient du surmoi, lequel se révèle uniquement *moral* dans le premier cas, mais se montre en outre sadique dans le second, le sadisme l'emportant sur la moralité (notion du *sursoi*).

C'est finalement au moyen de cette argumentation analytique que je serais tenté d'expliquer pourquoi Mme Durand est restée une hystérique et une phobique. Les pulsions sadiques chez elle ne sont qu'une réaction, parmi d'autres, contre un complexe œdipien normal et violent. Elles ont, sans doute, une racine prégénitale, mais celle-ci a été en tout cas incorporée et, pour ainsi dire, *génitalisée* par une organisation génitale nettement affirmée. *La défense se limite au refoulement sans entraîner de régression.* Le désir d'un enfant du père est particulièrement vif. Le transfert thérapeutique est d'emblée positif, la malade guérit complètement.

Chez Mme Dupont, par contre, les pulsions sadiques dénotent la survivance d'un stade prégénital causée par l'échec du complexe œdipien normal, la phase génitale ne s'étant pas constituée. Absence totale du désir d'un enfant du père. *La défense s'opère non par le refoulement seulement, mais surtout par la régression.* « Le refoulement, dit Freud, est un processus qui est en rapport avec l'organisation génitale de la libido, tandis que le moi recourt à d'autres moyens quand il a à se défendre contre une libido fixée à des phases différentes » (1). C'est le cas de l'obsédé. Dans l'analyse de ce dernier, le transfert est surtout négatif et agressif. La guérison complète est moins certaine.

§ 2. LA DÉSINTRICATION DES PULSIONS

L'introduction, par Freud, de la notion d'une *Triebentmischung*, c'est-à-dire d'un *démélange* des pulsions, me semble avoir réalisé un progrès dans la compréhension de certains faits psychologiques en général et de la névrose d'obsession en particulier. Ce point de vue a été exposé pour la première fois dans *Das Ich und das Es*, au chapitre IV intitulé: « Die beiden Triebarten », soit: « Les deux sortes de pulsions. »

Vous savez tous que, par là, Freud entend : les pulsions

(1) *Op. cit.* p. 65.

sexuelles ou érotiques (1) d'un côté, les pulsions de mort ou de destruction (2) de l'autre. Reprenant cette conception dualiste dans son dernier ouvrage, il l'applique à la névrose d'obsession.

Voulons-nous un exemple classique de mélange des deux pulsions: c'est le sadisme; un exemple classique de leur démélange: c'est la névrose d'obsession. Freud admet le principe général suivant: *Chaque fois que les pulsions érotiques ou amoureuses viennent s'additionner ou s'unir aux pulsions destructives, elles tendent à les* AMOINDRIR *et à les absorber,* d'où leur neutralisation; inversement, *chaque fois qu'elles se séparent, les pulsions destructives tendent à augmenter,* et l'agressivité, la haine, la destruction, une fois devenues libres, se consomment pour elles-mêmes et dans toute leur intensité première, soit contre le monde extérieur, soit contre le propre moi, par l'entremise du surmoi (masochisme moral, autopunition). Si, par contre, dans ce retournement sur le moi, Eros vient s'associer à l'agression, nous avons le masochisme érogène ou vrai. Le retournement des pulsions érotiques sur le moi donne ainsi le narcissisme.

Une caractéristique de la névrose d'obsession, nous l'avons vu, est l'*hypersévérité* du surmoi, laquelle se manifeste cliniquement par les « Reaktionsbildungen » (*réactions éthiques*). Ces réactions sont des réactions de nature morale et même hypermorale. Citons les plus connues: la surpropreté, la surponctualité, les cérémoniaux de toutes sortes, la scrupulosité, la méticulosité, la pruderie, l'ascétisme, etc. On voit qu'elles remplacent l'esprit par la lettre, d'où ce caractère formel qui les fait ressembler à une caricature de la morale.

En un mot, l'obsédé peut exagérer n'importe quel trait de caractère moral.

Ce double jeu était particulièrement net chez notre malade. On peut dire que son esprit tout entier était accaparé par ce besoin incoercible de rétracter ses serments et ses souhaits ou d'annuler ses prophéties infanticides.

Ses complexes, en outre, l'obligeaient à changer constamment de domiciles, d'hôtels, même de villes ; à limiter de plus

(1) Sexualtriebe, Erostriebe.
(2) Todestriebe, Destruktionstriebe.

en plus son activité, son alimentation, à supprimer d'une part tout plaisir, toute vie sociale; d'autre part toute activité psychique adaptée, entièrement asservie qu'elle était à ce travail surhumain d'ôter toute efficience à ses obsessions.

Elle en vint finalement à tomber dans une sorte d'ascétisme secondaire, qui la conduisit à un état voisin de la misère physiologique. Elle fuyait alors tout le monde, sa famille, son mari et son fils, s'imposant une réclusion rigoureuse dans de véritables cellules (1). Cet état était l'expression clinique même de son fort masochisme moral.

Cette réclusion, on le voit, est une attitude pareille à celle que prennent finalement les agoraphobes. Mais on voit aussi combien le mécanisme en est différent. L'angoisse, en outre, n'y joue qu'un rôle très secondaire.

Dans un pareil état, on se rend compte que toute la libido est retirée du monde extérieur et entièrement concentrée sur l'individu, sur le jeu de sa pensée agressive d'une part, de l'autre sur celui de ses mesures de défense. Comme l'a dit Freud, les actes extérieurs sont remplacés par les actes intérieurs. Cet état traduit une *régression narcissique secondaire*.

Tâchons d'en faire saisir les éléments.

En présence de la malade, on gagnait peu à peu l'impression qu'au fond une certaine jouissance s'attachait à ses obsessions d'un côté, à ses autopunitions de l'autre. C'est pourquoi elle y tenait tant. L'analyse ne devait pas tarder à confirmer cette hypothèse.

Sa névrose avait donc conféré à ses relations avec le monde extérieur un caractère uniquement agressif. Mais quel sort, d'autre part, avait-elle réservé à la libido?

1er *élément:* Comme nous l'avons vu au chapitre II, elle s'était fixée à l'origine sur sa mère. Cette fixation homosexuelle subit le sort suivant: une faible partie de l'énergie fut dirigée sur certains objets féminins, les bonnes en particulier, et aussi une sœur. Une forte partie, par contre, fut retournée sur le moi, considéré à son tour comme objet féminin. Cet amour de soi transparaissait à travers un égoïsme éminent.

(1) Une de ses idées fixes étaient à cette époque de se faire interner. Il est probable que, sans analyse, elle y serait parvenue.

Pendant l'onanisme, en outre, elle s'imaginait que « quelqu'un » lui imposait cet acte, qu'elle se laissait faire par lui comme une « coquette », passivement. Ce quelqu'un n'était autre que son surmoi masculin, c'est-à-dire, par suite d'identification, son père.

2ᵉ *élément:* Il faut aussi admettre qu'un élément libidinal se joignait à l'obsession (en quoi elle mérite la qualification de sadique), comme à l'origine, à la pulsion de castration. Mais c'est là un emploi subjectif pur et non objectal. La libido imprègne une pensée du moi et non un acte concernant un objet. Ce serait la raison pourquoi le symptôme est resté une obsession et n'est pas devenu une impulsion criminelle.

3ᵉ *élément:* Une dernière portion, enfin, s'est attachée aux réactions morales et les a transformées ainsi en manifestations masochistes. Le moi est devenu l'objet du sadisme du surmoi.

Tels sont les divers mécanismes de retournement libidinal qui ont créé le narcissisme. Celui-ci, au même titre que l'agressivité, doit être considéré comme une régression. Tout se passe donc comme si, au fur et à mesure du développement de la névrose, le surmoi était de plus en plus sexualisé et devenait finalement avec le moi l'unique objet des pulsions érotiques du soi.

Dès lors, comment concilier cette régression avec ce caractère hypersévère du surmoi ?

M. Freud, à ce propos, ne recourt pas, comme M. Alexander, à une explication purement économique. Il se borne à remarquer que le *surmoi,* dans ces cas, est lui-même régressif, c'est-à-dire qu'il *n'a pu échapper à la désintrication des pulsions.* Du fait du narcissisme, le sadisme du surmoi, qui est dirigé à l'intérieur sous forme d'autopunition, est dans une certaine mesure amoindri et neutralisé. L'individu, alors, trouve trop de jouissance à se punir ou s'aime assez pour ne pas se détruire complètement. C'est pourquoi l'obsédé pur en arrive si rarement au suicide.

De même, notre malade, symboliquement parlant, n'en est jamais venue à l'idée de s'étrangler, de s'ouvrir le ventre ou de se poignarder elle-même, comme l'aurait voulu la loi inconsciente du talion. Par contre, son agressivité dirigée à l'exté-

rieur et qui n'est plus liée ou ligotée, elle, par aucune adjonction érotique, réalise l'infanticide par la pensée.

Les pulsions destructives dirigées sur les objets extérieurs sévissent, par conséquent, sans entrave dans toute leur expansivité primitive, et concentrées dans leur forme première du désir de castration.

Le sujet, persécuté par un surmoi cruel, ne peut que haïr le monde, tandis que la libido objectale ou expansive s'appauvrira de plus en plus, au fur et à mesure qu'elle sera plus absorbée par le conflit sado-masochiste intérieur.

Notre malade, il est vrai, prétendait bien adorer son enfant, ne vivre que pour lui. Mais, en réalité, elle le persécutait, l'entravait nuit et jour au nom de ses obsessions, faisant invariablement passer ses mécanismes de défense avant le bien élémentaire de son enfant. N'est-elle pas allée jusqu'à l'empêcher de boire et le condamner ainsi à la soif ? Et cela après avoir eu la pensée de lui ouvrir le ventre en le voyant boire.

En résumé, la personnalité entière a déplacé son centre de gravité du côté du soi. Le surmoi lui-même s'est allié à lui et tend à le satisfaire sous prétexte de punition. Les pulsions sadiques du soi sont satisfaites par les symptômes et les pulsions masochistes du surmoi par les réactions morales.

Le résultat final n'est autre qu'une neutralité complète du moi vis-à-vis du monde extérieur.

Une telle situation ne comporte qu'une solution: ce serait un nouveau courant de libido vers l'extérieur qui viendrait lier l'agression (transfert). Mais deux obstacles s'y opposent. Le premier est l'ambivalence primitive, insurmontable. Une de mes malades me disait, après trois mois d'analyse: « Je me « rends compte maintenant de ce démon que j'ai en moi et « qui, dès qu'une personne me devient sympathique ou que « je commence à l'aimer, me pousse à la critiquer, la blesser « ou ne voir que ses mauvais côtés. »

Le second obstacle est que le malade ne dispose que d'une portion trop minime de libido libre ou transférable, car le narcissisme en a exagérément accaparé. Ce serait là, en dernier ressort, pure question *quantitative*, et cette répartition de tendances peut varier à l'infini suivant les cas et, chez le même malade, suivant les moments et les circonstance de sa vie.

Le névrosé est toujours prêt, à l'occasion de la moindre difficulté extérieure, de renoncer à l'objet et de devenir narcissiste, comme il l'a fait originellement en renonçant à l'objet incestueux — chez le garçon par exemple, du fait de l'angoisse de castration; chez la fille probablement, de peur de perdre l'amour de la mère, la *rivale*. C'est à cette situation que l'analyse cherche à remédier en rétablissant ce courant refoulé de libido vers l'extérieur au moyen du transfert. Chez Mme Dupont, la disparition de son obsession infanticide coïncida précisément avec le transfert analytique.

En un mot, l'enfant qui doit devenir plus tard un obsédé échoue dans la résolution de l'ambivalence.

Vient ensuite la « période de latence », c'est-à-dire de six ans à la puberté, période particulièrement importante dans la psychogénèse de la névrose d'obsession. Car c'est alors que le *surmoi* se développe peu à peu et tend à la sévérité. Sa principale tâche se résume à ce moment dans la répression de l'onanisme, lutte qui donne naissance à toutes sortes de procédés de défense, surtout au moment du coucher, et qui sont le germe des *futurs cérémoniaux* automatiques. Il sévira, en outre, surtout contre les *fantaisies* dont s'accompagne l'onanisme, fantaisies surtout sado-masochistes chez le futur obsédé.

On se rappelle l'une des obsessions de notre malade: « Si je « m'onanise là, ou à telle heure, mon idée d'étrangler le gosse « sera vraie »; ou bien: « C'est là que le gosse étranglera son « père. » On voit donc, directement associée à l'onanisme, une fantaisie sadique, qui était le renversement d'une ancienne fantaisie masochiste, ayant sévi à la puberté et qui était la suivante:

« Si je m'onanise, Dieu me fera mourir par des supplices. » Et elle imaginait qu'on lui ouvrait le ventre par le vagin et qu'on lui tirait dehors, lentement, tous les organes et le cœur (*castration*).

Cette formation tardive pourrait expliquer un fait clinique bien connu, à savoir: l'apparition tardive, post-pubérale dans la règle, de la névrose obsessionnelle, alors que la phobie constitue chez les enfants même en bas âge la forme précoce

typique de la névrose, le surmoi dualiste n'étant pas encore formé, ou ne fonctionnant pas encore.

Survient la puberté avec sa poussée sexuelle. Les pulsions agressives réenflammées sont alors refoulées et combattues par les mécanismes que nous avons décrits, en suivant les voies, tracées d'avance, de la régression. Et le surmoi se révèle d'autant plus cruel que la sexualité a précisément pris des formes plus régressives et plus repoussantes.

Freud résume cette situation ainsi: « Le trait de la névrose d'obsession est donc que le refoulement est plus intolérant, en même temps que le refoulé est plus intolérable. » Et une lutte sans merci va se poursuivre sous le pavillon de la moralité.

Disons deux mots, en terminant, des théories d'Alexander. On peut, *grosso modo*, les ramener à deux ou trois thèses:

1° L'étiologie de la névrose est un problème quantitatif, problème de répartition économique des énergies en présence.

2° Il ne suffit plus de comprendre l'hypermoralité de l'obsédé comme une mesure de sécurité ou de défense pure contre les tendances agressives. Nous considérons maintenant la scrupulosité, l'ascétisme, les symptômes en général dirigés contre le moi comme un allègement ou une suppression de sentiments de culpabilité. Le résultat est donc une inhibition ou un affaiblissement de la censure, de l'instance morale inconsciente. Cette inhibition favorise donc et rend ainsi possible la satisfaction des pulsions refoulées, étrangères au moi.

En un mot, l'auto-punition devient la condition même de la réalisation des désirs défendus ou pulsions refoulées. On peut donc parler, dans l'obsession, d'un réel dédoublement de la personnalité.

D'un côté, la personnalité morale ou hypermorale, le surmoi, se tournant contre le moi. De l'autre, la personnalité agressive, le soi, étrangère au moi, asociale, tournée vers l'extérieur. Le moi assiste en spectateur, puis en victime, à cette machination ourdie par le surmoi et le soi, secrètement alliés l'un à l'autre.

Dans la règle, les tendances hypermorales prendront la forme d'impulsions, les agressives d'obsessions; ou bien encore les unes de traits de caractères, les autres d'actions symptomatiques.

3° Dans le transfert analytique, l'analyste doit prendre la

place du surmoi. C'est pourquoi la situation dans le transfert sera purement sado-masochiste. Par exemple, le malade provoquera l'analyste par des critiques pour obtenir des ordres et des défenses qu'il ridiculisera ensuite, ou auxquels il désobéira.

On en arrive ainsi à ce principe que l'auto-punition, en satisfaisant le sadisme du surmoi, contribue à le *détendre,* à le rendre plus coulant, à supprimer un instant sa fonction de censeur. Les pulsions, mettant alors immédiatement à profit ce relâchement, pourront produire le symptôme dans lequel elles trouvent une satisfaction substitutive. L'autopunition, en fin de compte, concourt directement à favoriser le crime. Quand notre malade avait pris un tramway opposé à la direction où elle devait aller, elle se disait — et cela d'autant plus qu'elle était pressée — qu'elle s'était punie : « Puisque je « m'éloigne de chez moi, maintenant la pensée ne pourra plus « se réaliser, ne sera plus vraie. » Et elle s'en donnait à cœur joie, si bien que son pauvre gosse était mis, c'est le cas de le dire, à toutes les sauces les plus raffinées et les plus cruelles.

Il résulterait de ces considérations toute une nouvelle conception de la *morale,* de la morale inconsciente en particulier. Si le contenu de la loi morale émane de l'extérieur (éducateur, etc.), la force exigée pour l'appliquer à l'intérieur du psychisme émanerait du soi. Et les inhibitions que peut réaliser la conscience morale seraient de caractère pulsionnel. Rado va jusqu'à parler d'un « Gewissenstrieb », c'est-à-dire d'une pulsion de conscience.

Dans cette conception, le terme de surmoi est alors strictement réservé à l'instance morale inconsciente et ne doit plus être confondu avec l'Idéal-du-Moi, qui est une instance toute différente.

Tout cela est fort intéressant; mais le point faible de ces théories, je le répète, est qu'elles tendent de plus en plus à faire du surmoi une instance purement pulsionnelle, c'est-à-dire le contraire d'une instance morale. Il subsiste donc là une confusion dans les termes contre laquelle, vous vous en souvenez, je me suis élevé à notre dernier Congrès.

Ma critique visait surtout cette conception d'un surmoi masochiste et sadique, c'est-à-dire *libidinal* pur. C'est pour cette

raison que j'ai proposé le terme de sursoi à la place de surmoi pour définir avec plus de précision ces mécanismes inconscients d'autopunition *dès l'instant où ils sont érotisés et procurent donc une jouissance* et non une souffrance. Je les qualifierais donc, non plus d'hypermoraux, mais de *pseudo-moraux,* réservant le terme de surmoi à l'instance morale inconsciente quand celle-ci se révèle plus nettement et plus strictement *morale,* comme chez l'hystérique ou le phobique par exemple, où elle se borne à l'inhibition des pulsions. Mais si les congrès doivent se suivre, ils ne doivent pas se ressembler. C'est pourquoi je m'en tiendrai là.

§ 3. CATAMNÈSE DE Mme DURAND

L'analyse de Mme Durand venant seulement d'être terminée, je me garderais de fournir ici des renseignements catamnestiques, si un point particulier ne me paraissait susceptible d'intéresser les médecins.

Evidemment, les phobies ont disparu et il ne subsiste plus que de brèves velléités de conversions, tout instantanées, et qui se dissipent aussitôt. La malade, en outre, bien loin de le fuir, a repris son fils chez elle, et sa présence lui est une grande joie. Bref, des sentiments maternels normaux se sont rétablis. La dépression, l'attitude mélancolique, les idées noires, les bourdonnements d'oreilles, tout cela a passé également. Mais il faudrait un plus grand recul pour pouvoir faire état de ces résultats.

Cependant, le point intéressant est le suivant: c'est, d'une part, le rétablissement du retour régulier des époques, tous les vingt-six jours; d'autre part, la disparition de la frigidité. Et cela à cinquante-trois ans. La malade, qui se sent heureuse pour la première fois de sa vie, a fait avec son mari un voyage qu'elle qualifie de « notre voyage de noces ».

Conclusions

Si l'on se place à un point de vue psychanalytique, le large syndrome classique: « phobies, obsessions, impulsions » (voir aperçu historique), mérite d'être démembré. Ces états, en effet, diffèrent essentiellement par leur *mécanisation psycho-dynamique*. Rappelons ces divergences. Les traits essentiels de la névrose obsessionnelle sont:

a) *Mécanismes inconscients*

Ils ne sont appréciables qu'au moyen de la psychanalyse.

1° *La régression* (sadique et narcissique).

2° *L'ambivalence* (désintrication des pulsions agressives et érotiques).

3° *L'hypersévérité du surmoi* (sadisme).

b) *Mécanismes apparents ou conscients*

Appréciables par tout psychothérapeute.

1° *Les réactions éthiques du moi.*

2° *L'isolation* (l'impression est dépouillée de son affect et les relations associatives sont coupées; exemple: tabou du toucher, etc.).

3° *L'annulation rétroactive.* La représentation, ou le besoin de rendre un événement comme « non arrivé » (magie négative). Tendances ou superstitions populaires comme: toucher du bois, jeter du sel renversé par-dessus l'épaule gauche, etc., qui trouvent leurs imitations dans les symptômes obsessionnels *à deux temps,* où le second annihile le premier comme si

rien ne s'était passé, quoiqu'en réalité les deux choses soient arrivées.

4° L'entrée en jeu du principe de la « *Toute-Puissance de la Pensée* ».

Or, ces divers mécanismes importants font défaut, ou n'interviennent qu'à titre épisodique, dans la phobie ou l'hystérie, alors qu'ils forment la base de la névrose obsessionnelle. Leur intervention, constante dans cette dernière, modifie, par conséquent, le tableau clinique.

L'obsession, par exemple, loin de présenter, comme parfois l'hystérie, une tendance spontanée à la rémission, ou sous une influence thérapeutique quelconque à la guérison, tend plutôt à progresser et à s'aggraver. Le malade se fixe peu à peu dans la régression, laquelle le condamne à devenir de plus en plus improductif, inadapté et asocial ; au point de vue analytique, de plus en plus narcissiste. Toute sa libido finit par être absorbée par l'intériorisation du conflit sado-masochiste et par devenir neutre envers les objets et le monde extérieur. En outre, le transfert thérapeutique, s'il est encore possible, sera plus difficile, plus long à s'établir; il sera de nature sado-masochiste, surtout négatif, contrairement, par exemple, à ce qui se passe dans la phobie ou dans l'hystérie.

D'autre part, la différence des tableaux cliniques, en général, semble être déterminée principalement par la manière différente dont fonctionne le surmoi dans chacun des groupes envisagés.

Dans l'*hystérie,* le moi s'en sépare, et *s'en remet à l'inconscient pour tout résoudre*; le symptôme de *conversion* est, simultanément et en un seul temps, une punition et une satisfaction pulsionnelle. Dans la phobie, l'angoisse intervient au premier plan et *le moi fuit devant les menaces du surmoi* ; toute satisfaction substitutive est évitée, abandonnée; le moi y renonce entièrement (agoraphobie féminine dans les cas typiques de fantaisies de prostitution, etc.). Mais ces deux syndromes ont un trait ou un *primum movens commun:* c'est une restriction trop forte des pulsions érotiques génitales (dans la majorité des cas, œdipiennes).

Dans l'obsession, par contre, le tableau est bien différent. Du fait de la régression, les pulsions génitales s'effacent de-

vant les prégénitales, qui viennent au premier plan. En outre, leur satisfaction est réalisée grâce au *symptôme à deux temps* dans lequel intervient un mécanisme économique qui était absent dans les symptômes hystériques ou phobiques. Dans le premier temps, la satisfaction pulsionnelle est réalisée; dans le second, interviennent diverses techniques, telles qu'auto-punition, annulation, isolation, etc., qui égalisent les énergies, suppriment la tension d'angoisse ou de culpabilité inhérente au premier temps. L'obsédé ne renonce donc pas à ses pulsions, car elles sont régressives. « La souffrance devient « pour lui une monnaie courante avec laquelle n'importe quel « crime peut être payé. La souffrance (punition) amadoue, « apaise, corrompt le surmoi, et non seulement permet, mais « favorise ainsi la satisfaction pulsionnelle. » (Alexander.) Le phobique, lui, ne recourt pas à ce mécanisme (à mon sens pseudo-punitif), parce qu'il n'a pas régressé au stade sado-masochiste. Son surmoi est moins primitif, plus indépendant du soi, plus près du moi. Il avait surmonté la phase sadique-anale et son surmoi était déjà plus évolué, quand il a refoulé le complexe œdipien. Alexander pose que la phobie ne constitue que le premier temps ou l'une des faces seulement de la névrose d'obsession: « Le phobique est un obsédé qui ne sait pas encore jouer de son surmoi » (1). Il faut interpréter cette proposition. Je dirais plus volontiers que *le phobique est un névrosé dont le surmoi est demeuré une instance morale, mais n'est pas devenu, par régression, une instance sado-masochiste.* On sait que cet auteur, comme la plupart des analystes d'ailleurs, unifient punition et masochisme, punition morale et punition *érotisée* (pour moi : *pseudo*-morale).

Quoi qu'il en soit, un fait décisif et incontestable demeure: c'est que, chez l'obsédé, le surmoi est sado-masochiste, alors qu'il ne l'est pas chez le phobique ou l'hystérique. Ceci naturellement pour les cas purs. Mais, malgré le grand nombre de cas mixtes, il me paraît utile de délimiter avec précision les cadres cliniques.

Je laisserai volontairement de côté le problème inquiétant

(1) D'où, ajoute-t-il, la fréquence de la phobie et de l'hystérie chez le jeune enfant, avant la puberté, et inversement, l'absence de l'obsession.

de la *constitution*. Peu importe pratiquement si un obsédé régresse *parce qu'*il est constitutionnel. Si je parle d'obsession constitutionnelle, je m'impose une sorte d'abstention psychothérapeutique; je sais que j'aurai peu de chances de la modifier. Par contre, mes chances seront plus grandes de modifier des « mécanismes obsessionnels » dans ce qu'ils ont tout au moins d'acquis. Et mon intervention gagnera en efficacité, de même que ma description clinique en netteté si la mécanisation particulière du syndrome dont il s'agit est plus clairement définie et classée. C'est pourquoi je pense que la question du *diagnostic mécanistique* mérite un sérieux examen. Sans vouloir l'opposer au diagnostic nosographique, je vois au contraire qu'il pourrait le compléter heureusement.

Ces considérations m'amènent à la question nosographique. M. Freud a lancé, dans l'*Histoire d'une phobie chez un enfant de quatre ans,* le terme d'*hystérie d'angoisse* pour définir la phobie, en raison d'une grande similitude de mécanismes (conversion, amnésie, etc.) avec l'hystérie. Je rappellerai, d'autre part, la définition de l'hystérie adoptée à notre séance de juin, sur la proposition du D[r] Pichon: « Une névrose « caractérisée par la simulation plus ou moins parfaite des « symptômes propres aux affections organiques du système « nerveux. » En adoptant cette formule, nous avons clos un débat, mais nous en avons ouvert un autre. La notion de simulation est impossible à introduire dans la théorie psychanalytique, cette dernière envisageant avant tout des notions mécaniques telles que la conversion, ou psychologiques telles que la satisfaction substitutive ou symbolique, etc. Il est donc évident qu'à la suite de notre vote, le terme d'hystérie ne peut plus être maintenu dans la nosographie psychanalytique française.

On me pardonnera d'avoir peut-être trop insisté dans cet exposé sur la différenciation des mécanismes en jeu. Je l'ai fait pour montrer le grand rôle qu'ils jouent incontestablement en clinique, à quel point ils l'influencent et souvent la dominent.

Et, dès qu'il s'agit de névrose obsessionnelle, ils se révèlent si importants qu'ils légitiment, à mon sens, cliniquement aussi bien qu'analytiquement, une distinction entre cette névrose d'une part, l'hystérie et la phobie de l'autre.

Voici donc la classification que je proposerai comme base de notre discussion:

1er GROUPE. — *Névroses actuelles.*

1° *Neurasthénie:* à prédominance physio-pathologique.

2° *Névrose d'angoisse:* avec psychogénèse rudimentaire méritant dans certains cas le terme de phobie *atypique* quand les réactions phobiques prédominent, terme qui contribuerait à dissiper le malentendu dont cette forme clinique a été l'objet dans les écrits scientifiques.

3° *Névrose traumatique, ou phobie traumatique* (cas de Pascal).

2r GROUPE. — *Névroses de transfert.*

1° *Névrose de conversion* (à la place d' « hystérie »).

2° *Névrose phobique typique:* à psychogénèse analytique ou analysable étendue (à la place d' « hystérie d'angoisse »). On pourrait discuter aussi les termes de: phobie vraie, régressive, de transfert, substitutive, etc., ou phobie anxieuse typique; ou *phobose,* terme pas très heureux peut-être, mais destiné à marquer son caractère extensif, comme panophobie.

3° *Névrose impulso-obsessionnelle* (Zwangsneurose de Freud), comprenant tous les états obsédants (craintes, pensées, actes, etc.). Le terme d'obsession, tout court, ne fait-il pas penser aux *idées* obsédantes seulement? Ou peut-être encore : *obsédose?*

*
**

Il va sans dire que cette terminologie ne s'appliquerait qu'aux travaux ou discussions psychanalytiques, mais ne mériterait-elle pas d'être introduite peu à peu dans la nosographie générale?

Un Cas de Mutisme Psychogène

Par Sophie Morgenstern.

(Travail du Service du Docteur Heuyer).

« Ce que l'enfant n'oserait dire
« ni écrire, il le révèle dans ses
« dessins, parce qu'il ne prévoit
« pas que dans un petit tableau on
« pourra déchiffrer son caractère
« comme dans ses propos ou son
« écriture. Il ose être lui-même.
« Il s'aventure, il s'exprime. »

Florent Fels (*Nouvelles Litt. :* Exposition de dessins des enfants dans le Salon-Musée de l'Age heureux.)

Le mutisme psychogène infantile n'a, jusqu'à présent, été décrit nulle part .Dans le présent travail, je vais tâcher de montrer par quel conflit psychologique un enfant de 9 ans et demi s'est trouvé emprisonné dans un mutisme qui a duré presque deux ans et dont le caractère spécial m'a permis de faire une étude psychanalytique assez étendue. C'est grâce à M. Heuyer que j'ai eu la possibilité de suivre de près et de soigner ce cas si intéressant et, jusqu'à présent, du moins à ma connaissance, unique.

Il y a deux ans, à l'occasion d'un changement de domicile, notre petit malade avait cessé de parler pendant quelques semaines. Quand on nous l'amena à la consultation du Patronage, en octobre 1926, il y avait un an qu'il ne parlait plus à son père et quatre mois qu'il n'avait prononcé une seule parole.

Notre petit malade, Jacques R..., a une hérédité chargée du

côté maternel, des éléments schizoïdes très prononcés. Il est né en novembre 1917, à huit mois. Jacques a passé par toutes les maladies infectieuses infantiles et présente, depuis l'âge de cinq ans, des troubles de la marche à la suite d'une myopathie. A l'âge de sept ans, il eut deux crises comitiales frustes. C'est un enfant arriéré plutôt par manque de scolarité que par manque de capacités ; celles-ci sont chez lui très inégales.

A la première consultation, il ne voulut pas répondre au médecin, lui tourna le dos, se débattit, essaya de griffer et de se sauver quand on tenta de le retenir. Il ne voulut pas laisser sortir sa mère, s'accrocha à elle et s'assit sur ses genoux. Mis sur le lit et déshabillé pour l'examen somatique, il essaya de se sauver. Tenu par deux personnes, il continua à se débattre. On décida de le garder au Patronage en observation. Là il fut isolé et témoigna beaucoup de sympathie à un jeune surveillant qui, le soir, faisait de la musique à côté de lui, et lui permit de dessiner, occupation que le petit Jacques aimait beaucoup.

Jacques fut admis au Patronage le 26 octobre ; je le vis pour la première fois le 4 novembre. Il avait l'air anxieux, recroquevillé sur lui-même, les yeux fixés sur le plancher, ne voulant même pas répondre par des signes aux questions que je lui posais. Tout ce comportement éveilla le soupçon qu'il s'agissait peut-être d'une schizophrénie infantile. Il faut cependant faire la réserve que cette psychose est très rare avant l'âge de la puberté. Le mutisme chez les schizophrènes est une manifestation du négativisme ou plutôt de l'autisme (Bleuler). C'est alors une attitude hostile envers l'ambiance, attitude qui nous démontre la préférence que le malade donne à son monde intérieur, imaginaire, en face de la réalité. Il est souvent associé à un délire hallucinatoire; ce sont souvent les voix qui imposent au malade le mutisme ou les sujets du délire, leur fait subir un sacrifice pareil. Tandis que chez les hystériques, le mutisme représenterait l'expression physique d'un conflit psychologique. Notre malade est un enfant doux, obéissant, très timide; il aime la musique, mais préfère à tout le dessin. Il écoute avec intérêt les histoires qu'on lui raconte; il tâche de se faire comprendre par des gestes et devient coléreux si l'entourage n'arrive pas à les déchiffrer. Tout cela nous

prouve que le mutisme de notre petit malade ne rentre pas dans le cadre de celui des schizophrènes. Son mutisme est basé sur le conflit psychologique entre lui et ses parents, dont nous parlerons dans l'histoire de sa maladie.

C'est dans ma première rencontre avec le malade que je vis les dessins faits par lui à la maison et au Patronage. J'ai été frappée autant par les sujets de ces dessins que par l'expression anxieuse des personnes représentées. Mon attention fut attirée surtout par des dessins faits par Jacques les premiers jours de son séjour au Patronage. Le même sujet se répétait dans les deux dessins : un petit garçon regardait un homme avec méfiance et terreur (voir fig. 1).

Ayant constaté que l'unique moyen d'expression de Jacques était le dessin, je l'ai employé pour le traitement. Dès la première séance je l'ai fait dessiner. Je donnais à ces dessins des interprétations que Jacques approuvait ou désapprouvait par des signes de tête. C'est ainsi que je réussis à l'aider à exprimer ses conflits inconscients. Je lui demandais s'il avait un chagrin, lorsqu'il répondait affirmativement à ma question, je lui disais : « Dessine-le moi ». Pendant deux semaines Jacques dessina des scènes d'horreur : un double assassinat, un homme assassinant un jeune garçon et lui-même assassiné par un soldat (fig. 2) ; des têtes coupées (fig. 3) ; des oiseaux et des animaux à forme fantastique et aux attitudes agressives (fig. 4) ; un homme, avec un bâton excessivement long, sonnant la cloche d'une église ; un homme pris dans les fils d'une araignée ; une femme criant au secours (fig. 5). Un deuxième dessin du même jour est rempli d'animaux monstrueux, d'hommes à trois bras avec un couteau. Sur le dessin du 13 novembre (fig. 6) Jacques représente les têtes coupées de ses parents, et, à côté, le « méchant » qui a commis ce crime. C'est l'interprétation que Jacques nous a donnée quand il a parlé. Sur un dessin du 14 novembre (fig. 7) nous voyons un serpent, des hommes munis de bâtons en forme de pipe et de couteaux, et un homme tuant un serpent. L'un des dessins du 18 novembre (fig. 8) représente des hommes aux allures fantastiques, les uns se promenant dans la lune, les autres pourvu d'ailes, des oiseaux aux dimensions énormes. Jacques nous en a donné plus tard l'explication suivante : les trois « hommes-

loups » tournent autour de la lune et jettent les enfants de la lune sur la terre de haut en bas et les tuent. Les hommes à tête pointue (ou à bonnet pointu) sont des « hommes-loups » méchants qui mangent les enfants. Notre petit malade a trouvé le germe de cette fantaisie dans le conte du Petit Chaperon Rouge. Tous ces dessins sont surchargés, les scènes d'horreur y sont accumulées, l'angoisse s'y exprime sur tous les visages: ceux des victimes, des acteurs et des spectateurs.

Voyant que Jacques se débarrassait, par ces dessins, d'une grande partie des angoisses qui l'avaient tourmenté, j'ai pensé qu'il pourrait aussi, par cette voie, rompre son mutisme. Son attitude envers moi avait également changé. D'abord hostile, elle devint de plus en plus amicale. Mais toutefois, Jacques restait muet. Pour l'encourager, je lui apportai une tablette de chocolat enveloppée dans un papier à image que je lui remis à la condition qu'il parlerait à la fin de la séance. Au cours de cette séance, je lui racontai une petite histoire dans laquelle j'avais fait subir à un petit garçon, que j'appelais Michel, une partie des angoisses que Jacques pouvait avoir éprouvées, mais en donnant une issue heureuse à cette histoire. Cette histoire ne contenait aucun fait sexuel et ne pouvait pas contribuer à éveiller la curiosité des questions sexuelles chez notre malade. A peine avais-je fini mon histoire que Jacques, qui écoutait avec un vif intérêt, voulut absolument avoir un crayon, mais il n'arriva pas à le demander autrement que par gestes. Je le lui refusai, car je voulais à tout prix le faire parler. Alors il s'empara d'une plume et dessina un jeune garçon entre deux animaux fantastiques (fig. 9). A la fin de la séance il me rendit le chocolat en me montrant, par gestes, que les paroles ne voulaient pas sortir. En réponse à ma question : qu'est-ce qui t'empêche de parler ? il dessina un homme avec un couteau à la main (fig. 10).

Toute cette séance avait tellement bouleversé Jacques que, dans la séance suivante, il révéla presque tout son conflit secret. Sur ma prière de dessiner les désagréments qu'il avait eus avec son papa, il dessina toute sa famille en larmes et m'expliqua par gestes que c'était à cause de son mutisme (fig. 11). Alors je le priai de nouveau de me dessiner la cause pour laquelle il ne parlait pas. Il fit le deuxième dessin du 21

novembre 26 (fig. 12) : un homme avec un couteau, un enfant et un objet qu'il interpréta plus tard comme son ventre. A ma question : « Qu'est-ce que cet homme t'a fait ? » il dessina un enfant au lit, l'homme au couteau à côté de lui. J'insistai pour qu'il me racontât par dessins tous les détails, et c'est alors qu'il dessina les scènes qui suivent sur la même feuille : l'enfant debout vers lequel s'approche l'homme au couteau et, finalement, une scène de castration tout à fait évidente (fig. 13). J'ai profité de cette occasion pour lui dire qu'on ne lui couperait aucun membre, qu'il n'avait aucune raison d'avoir peur de cette punition, car on ne punit jamais les enfants de cette façon et qu'il se débarrasserait tout à fait de ses mauvaises habitudes dès qu'il n'y penserait plus. Dans la même séance, il dessina à la fin une scène pleine d'atrocités. Un homme pendu, une tête coupée, des fusillades. Dans l'explication orale que Jacques nous a donnée plus tard de ce dessin, il nous parla d'un triple assassinat : le roi avait tué le petit garçon et moi, et avait lui-même été tué.

Après nous avoir révélé d'une façon si expressive les visions d'horreur qui l'obsédaient, il continuait cependant à ne pas parler. Alors nous essayâmes de rompre son mutisme en lui faisant peur. On l'enferma dans un cachot duquel je le délivrai au bout d'une demi-heure. Le résultat fut le même que celui du chocolat. Jacques ne parla pas, mais s'empressa de dessiner un enfant en larmes, avec un mouchoir trempé de larmes à la main (fig. 14) et un homme en casquette un couteau à la main (fig. 15). Sur le dessin suivant, nous voyons des hommes aux attitudes mystérieuses, munis de fusils et de bâtons, s'approchant d'églises, de maisons et de tours (fig. 16).

Ces deux échecs dans mon traitement m'ont décidée à faire réagir Jacques par l'interruption des séances, cependant qu'il continuait à me voir venir pour le traitement d'autres malades. Dans la première séance après cet intervalle qui a duré une quinzaine de jours, Jacques était pressé de me raconter son chagrin. (Il avait appris que sa mère était gravement malade). Il dessina sa mère au lit, un enfant à côté d'elle avec une expression d'épouvante sur le visage (fig. 17). Je tâchai de lui expliquer qu'il ne pourrait pas aller voir sa mère avant qu'il ne se décidât à parler. Je lui dis qu'il fallait continuer à

nous raconter par dessins tout ce qui le tourmentait, car c'est seulement de cette manière qu'il apprendrait à ne plus avoir peur et pourrait de nouveau parler. Il fit alors un second dessin (fig. 18 et 18 *bis*). On y voit tous ses membres coupés ; une répétition de la scène de castration et son chagrin à cause de la séparation d'avec sa mère. L'explication orale qu'il nous a donnée le 1er février confirma pleinement notre hypothèse, ce qui eut lieu aussi pour la plupart des autres dessins.

Je voudrais attirer votre attention sur un détail de ce dessin dont nous parlerons plus tard : l'homme à la barbe bizarre. On n'est même pas sûr si c'est une barbe ou une langue.

Dans la séance suivante, le 24 décembre 1926, Jacques nous communique une nouvelle obsession, celle d'avoir la langue coupée (fig. 19). Il paraît qu'on l'avait menacé, à la maison, de cette punition, pour son mutisme. Mais ce n'est pas là l'unique cause de cette obsession.

Les dessins suivants expriment une angoisse croissante, une inquiétude profonde, non seulement par leurs sujets pleins d'atrocité, par la répétition de ces sujets, mais aussi par l'accumulation d'objets représentés sur la même feuille. Si dramatiques que soient les scènes représentées sur les dessins 1, 2, 3 du 30 décembre, et sur le troisième du 31 décembre, l'explication orale que Jacques nous en donne plus tard nous frappe encore plus. Le troisième dessin du 30 décembre représente une double opération, mais ce sont seulement les infirmières avec leur coiffe et la table chirurgicale qui constituent le déguisement sous lequel Jacques présente un coït et une castration. Il a accumulé, avec un art véritable, tout ce qui a contribué à l'origine de sa névrose. Je ne crois pas me tromper en disant que la personne allongée sur la table d'opération doit représenter en même temps sa mère et lui-même, et l'homme à côté, son père (fig. 20). L'horreur si bien exprimée sur la figure de l'opérée ne peut symboliser que sa propre peur de la castration à laquelle fait allusion le dessin au ventre troué (fig. 21). C'est Jacques qui nous a donné cette interprétation du ventre troué, en désignant le petit garçon de la figure 21 comme un enfant auquel on a coupé « les affaires ». L'attitude du chirurgien indique plutôt une scène déguisée de coït et aussi l'importance que Jacques attribue au double pénis

dont le chirurgien se trouve pourvu sur ce dessin. L'opération à gauche (fig. 21) est moins claire. L'explication orale que Jacques nous a donnée plus tard a confirmé nos suppositions, mais a ajouté un nouvel élément dans le transfert qu'il a fait sur moi. Il identifie, dans le dessin figure 20, ma personne avec sa mère et avec lui-même. Il nous a dit : « La doctoresse est malade, un médecin arrose son ventre ouvert dans lequel il va mettre un os qui va remplacer le ventre enlevé (fig. 20). Pour nous apprendre qu'il s'agit, dans l'opération du ventre, d'une castration, Jacques nous a dit que, dans la scène à gauche (fig. 21), lui-même avait subi une opération du ventre. Il y représente son ventre isolé avec un trou au milieu. L'explication que Jacques nous donne de ce dessin nous prouve aussi qu'il ne distingue pas d'une façon nette l'acte sexuel de celui d'uriner. Nous avons eu la confirmation que les enfants se représentent sous cette image l'acte sexuel, par les dépositions d'un autre petit malade. C'est un enfant de quatorze ans, très intelligent, qui a l'habitude, dans l'analyse, de décomposer les mots. Il a décomposé le mot « venger » en : ven = ventre, ger = jet d'eau ; soit au total : un jet d'eau dans le ventre, image sous laquelle il se représentait le coït.

Ce dessin est, à tous les points de vue psychanalytiques, très instructif. Il nous donne aussi l'explication tout à fait précise de ce que Jacques veut symboliser par les barbes, les langues, les bâtons, les bras bizarrement allongés. Même après avoir exprimé, dans ces dessins, ses complexes les plus importants, Jacques ne s'est pas encore débarrassé de tous ses conflits. Le jour suivant, il dessine de nouveau une double opération et nous présente la question de la castration, ou plutôt de la punition de l'onanisme, sous un nouvel aspect. Sur un dessin du 21 décembre 1926, à droite, deux personnes coupent les bras à la personne couchée en se servant de couteaux. La personne opérée est couchée sur le lit, mais le décor médical fait défaut (fig. 22). Au contraire, dans la scène à gauche, le décor médical est très nombreux, mais l'opération elle-même n'est pas visible (fig. 23). La scène à droite est basée sur le fait qu'on attachait les mains de Jacques la nuit pour l'empêcher de se toucher. Il me semble que la personne à droite est un homme : son père, et celle de gauche, une femme : sa mère.

L'explication que le malade nous donne plus tard de ce dessin est des plus précieuses : il nous dit qu'on m'y coupe, à moi, malade de la grippe, les bras pour me guérir, car mes mains sont sales, « sont mauvaises parce qu'elles ont fait des saletés ». Dans la seconde opération un médecin me coupe « les affaires ». Sur une table sont posés deux os. La signification des os, dans ces circonstances, n'est pas à méconnaître. Il en est de même pour la tête coupée, qui n'est qu'un autre symbole de la castration.

Il semblait que le moment où Jacques ne pouvait plus tarder à parler était arrivé, mais les faits nous prouvèrent le contraire.

En Janvier, Jacques commença à mouiller très souvent son lit, ce qui ne lui arrivait auparavant que très rarement. Pour m'expliquer la cause de ce fait, Jacques me fit, le 11 janvier, un dessin (fig. 24), sur lequel il se représenta endormi sur le lit, son seau à côté et des objets épars autour de lui. A ma question : « As-tu vu ces objets dans un rêve ? », Jacques fit un signe affirmatif. Il m'a donné plus tard la même explication verbalement. Jacques nous répète sur le dessin du 14 janvier (fig. 25) toutes ses misères à cause des hommes au bâton, au couteau, à la seringue.

Le 20 janvier il fit tous ses besoins dans sa culotte, urina sur l'escalier et salit tout. La séance du 21 janvier fut très dramatique. Jacques raconta par dessins tous les malheurs qui lui étaient arrivés. Il avait l'air à la fois inquiet et malheureux. Il paraissait lutter avec son mutisme, mais n'arriva pas encore à le rompre.

Par la conduite que nous venons d'indiquer, Jacques exprimait quel intérêt avaient pour lui les fonctions d'excrétion. C'est surtout par la série de dessins qu'il a faits chez lui, avant son entrée au Patronage, que nous apprenons l'importance qu'il attachait à ces fonctions. Il y représente deux personnes, l'une à côté de l'autre, sur des vases de nuit et nous explique, plus tard, que ces personnes représentent sa mère et lui (fig. 26). Dans l'intérêt de notre petit malade pour les fonctions d'excrétion, nous ne sommes pas arrivés à discerner une curiosité au sujet de la naissance des enfants. Chez la plupart des enfants, cette question est intimement liée à la fonction

d'excrétion, explication la plus approuvée par l'imagination infantile de la façon dont les enfants viennent au monde.

Il est possible que la curiosité de Jacques n'ait pas été poussée dans cette direction pour la raison qu'il n'a qu'une sœur aînée. Il n'a pas vécu le conflit psychologique éveillé par la naissance d'une sœur ou d'un frère cadet. Il s'est peut-être approché de la question dans son dessin des hommes-loups qui mangent les enfants. Il a été inspiré dans son dessin par le conte du Chaperon Rouge, qui symbolise la naissance. Jacques représente par les hommes-loups le fait de la naissance à rebours, comme cela arrive souvent dans les légendes.

Sur un autre dessin (fig. 28), un homme urine dans un vase, à côté d'un jeune garçon aux affaires coupées. Jacques nous dit qu'il s'agit de son oncle et d'un petit garçon. Nous sommes convaincus qu'il voulait représenter son père et lui. Le comportement de Jacques en janvier ne représentait que le reste des manifestations de ses conflits inconscients, celles de sa préoccupation des fonctions d'excrétion. Après que ce conflit eut passé de la couche inconsciente dans celle du conscient, toute l'angoisse qui obsédait Jacques disparut. Il avait perdu toute la peur qui l'empêchait de parler et, à la première occasion, qui fut la visite de ses parents deux jours plus tard, il commença à répondre à voix basse aux questions de sa sœur.

Dès le 23 janvier, Jacques parle. C'est depuis lors que j'ai repassé avec Jacques tous les dessins, en lui demandant son interprétation. J'ai commencé par les derniers dessins, qui contiennent le plus de renseignements sur l'origine de sa névrose et j'ai fini par les dessins qu'il avait faits chez lui, à la maison. J'ai obtenu de cette façon une confirmation très nette de l'hypothèse que j'avais faite sur l'origine de la névrose et sur la signification de son mutisme. Au début, il ne répondait qu'à voix basse et par des paroles très abruptes. Mais, peu à peu, il arriva à s'exprimer à haute voix. Son attitude envers l'entourage a aussi beaucoup changé. Il se tient droit, regarde sans peur autour de lui et répond aussi aux personnes étrangères. Pendant son séjour à l'Hôpital Pasteur, du 2 au 17 mars, à l'occasion d'une rougeole, sa conduite fut impeccable. Il n'urina pas au lit et répondit aux questions des Sœurs.

Au Patronage, il se tint encore un peu à l'écart les derniers

temps de son séjour, la plupart du temps occupé à dessiner ; mais à la récréation il jouait avec les autres enfants, les taquinant souvent.

Son attitude envers son père a tout à fait changé. Il lui parle très amicalement et montre une grande joie de le voir. Il est allé plusieurs fois en visite chez lui, où tous furent frappés du changement survenu dans son comportement.

Depuis plus de trois mois, il est rentré définitivement à la maison. Il se comporte très bien et parle presque trop.

Toute sa vie se déroule dans un monde imaginaire. Même aujourd'hui il préfère répondre par un dessin que par une parole à une question compliquée. Cela nous est démontré par le dessin du 3 février (fig. 29), qui représente un soldat à cheval et un autre à pied qui tirent des coups de fusil et allument deux chandelles dans le ciel : « Ils veulent tuer Dieu », nous dit Jacques. C'est la première fois qu'il dirige son imagination sur un sujet super-individuel, Dieu représentant son père dans une région plus haute.

Il faut encore indiquer l'intérêt que Jacques a pour les rêves. Il en parle et les dessine. L'homme au couteau que Jacques a représenté dans un dessin du 22 mars, était une vision.

Depuis que Jacques s'est débarrassé de son angoisse le caractère de ses dessins a changé. Selon Freud, le refoulement provoque la sublimation, chez notre malade le refoulement a activé son imagination et a contribué à la richesse du sujet de ses dessins. Il est très intéressant que Jacques s'en soit aperçu lui-même. Quand je lui ai demandé le 28 février (fig. 30) de refaire le dessin du 28 octobre parce que celui-ci s'était égaré, Jacques m'a dit : « Je me le rappelle très bien mais je ne pourrais plus faire tout à fait le même dessin ; je vous ai déjà tout raconté par le dessin ». Il avait raison. La différence entre ces deux dessins sur le même sujet est tout à fait frappante. Tandis que celui du 28 octobre exprimait une angoisse épouvantable, un événement surprenant, qui se passait la nuit, en cachette, le second nous montre deux hommes dans une conversation paisible, devant une maison dans laquelle la lumière est allumée. Jacques dessine souvent à présent des scènes comiques et me montre ces dessins avec un air moqueur. Il dessine les Fratellini sortant d'un « Palais », des

femmes en habits d'hommes. Il connaît déjà sa vocation ; il m'a dit qu'il voulait devenir peintre.

La même libération s'est produite dans son attitude vis-à-vis de son père. Après deux années d'hostilité il lui parle amicalement ; la peur a complètement disparu. A plusieurs reprises Jacques m'a dit qu'il n'avait plus peur ni de son père ni de l'homme qui coupe les jambes, les mains et les autres choses, qu'il n'y pensait plus. Jacques m'a raconté qu'à Arcachon où, en 1925, il a passé six mois avec sa mère et sa sœur, il ne voulait pas voir son père. Il se sauvait quand son père était là, il ne voulait pas que son père vînt à Arcachon, il avait plus peur de lui le soir que dans la journée. Nous savons que le début de la névrose de Jacques remonte à son séjour à Arcachon. C'est là que Jacques avait eu l'occasion d'avoir sa mère tout à fait à lui, plaisir dont la visite de son père le privait, du moins partiellement. Il avait une double raison d'avoir plus peur de son père le soir que la journée : le père le privait de la mère et lui rappelait la défense de se toucher.

L'histoire de la maladie de Jacques ne contient que des faits très banaux, très connus dans la pratique psychanalytique. Ce sont les deux noyaux principaux, le complexe d'Œdipe et celui de la *castration,* qui ont poussé notre petit malade dans le mutisme et dans une attitude hostile vis-à-vis de son père. La plus surprenante illustration de cette hostilité est représentée par l'un des dessins que Jacques avait faits chez lui, avant son admission au Patronage (fig. 31). L'assassin qui coupe la tête à l'homme est d'une ressemblance frappante avec le petit garçon du dessin qui nous a servi comme point de départ du traitement (fig. 1). La tête coupée ressemble à la tête de l'assassin.

On pourrait nous faire l'objection que notre analyse n'est pas complète, puisqu'elle n'a pas abouti chez notre petit malade à la reconstitution du trauma primordial. Nous sommes d'avis que l'inconscient de Jacques a trouvé une solution salutaire du problème qui le tourmentait depuis longtemps, en le réalisant dans des dessins symboliques par lesquels il nous a donné des preuves qu'il se rendait compte du sens caché des rapports de ses parents.

Il fut content d'avoir trouvé dans la personne de la psychanalyste quelqu'un qui comprenait son langage et qui dissipait

ses craintes sans fondement. Ayant obtenu la guérison complète, nous n'avons pas osé aller plus loin dans la recherche des renseignements concernant les questions sexuelles chez cet enfant d'une intelligence moyenne et d'une imagination très vive.

Il me semble d'un intérêt tout particulier que Jacques nous ait donné d'incontestables documents sur ces problèmes dans le psychisme de l'enfant. Dans la psychanalyse de l'adulte, nous avons affaire aux réminiscences du trauma vécu dans l'enfance. Je crois que c'est la première fois que nous voyons le conflit dans son état primordial, pourrait-on dire, *représenté par des dessins* inspirés par l'inconscient de l'enfant.

Les dessins de notre malade contiennent tous les mécanismes psychologiques constatés par Freud : la *condensation* (le coït et la castration dans le même dessin) ; la *transposition* de bas en haut : on coupe au malade, la langue, la tête, les mains, n'étant seulement que symboles de l'organe sexuel ; *l'identification :* Jacques identifie ma personne avec la sienne et celle de sa mère et me fait subir toutes les horreurs dont il croyait sa mère et lui-même menacés ; la *surdétermination* : Jacques nous représente le même sujet plusieurs fois, et sous les formes les plus différentes ; et enfin le *transfert,* qui a joué le rôle principal dans la guérison de notre malade.

Ce qui me semble encore particulièrement intéressant, c'est que Jacques emploie, pour désigner les objets dont il a peur, les mêmes noms que le malade de Freud dans « L'histoire d'une névrose infantile ». Jacques parle des hommes-loups qui mangent les enfants. Le dessin qu'il en a fait ne laisse aucun doute que ces hommes-loups ne soient un symbole de son père. Tantôt ils sont pourvus de langues qui pendent de leur bouche, tantôt ils sont ceux qui mangent les enfants. Chez le malade de Freud, le loup du rêve symbolisait le père, et la scène dans laquelle il l'avait vu dans le rêve, éveille en lui le souvenir du coït de ses parents, observé par le malade avant l'âge de quatre ans.

Je ne crois pas faire fausse route en cherchant le motif du mutisme de Jacques dans la peur qu'on ne lui coupât la langue pour le punir de s'être touché, et dans le besoin d'être puni pour son désir de la mort de son père. Ce mutisme avait donc

une double base : la peur de la punition, et la punition qu'il s'était imposée lui-même.

La guérison que nous avons obtenue après trois mois de traitement nous prouve que l'analyse infantile est d'une durée moins longue que celle des adultes. Anna Freud a raison en disant, dans son livre sur la technique de l'analyse infantile, que le chemin parcouru par l'enfant névrosé n'est pas le même que celui de l'adulte malade. Chez l'enfant, il s'agit d'une névrose actuelle ; nous n'avons pas besoin de briser une vie construite sur de fausses bases et de la reconstruire ensuite ; nous arrivons chez l'enfant, dans un délai beaucoup plus court, aux couches où se trouvent leurs conflits.

Nous avons vu dans notre cas quel rôle avait joué le transfert que Jacques a effectué sur son psychanalyste. Dès que ce transfert se fut produit, Jacques n'eut plus de difficultés à nous révéler ses conflits les plus profonds.



FIG. 1. — DESSIN DU 28 OCTOBRE 1926.

Sur ce dessin, qui a été le point de départ de notre étude, on voit à gauche un petit garçon au regard plein de crainte, qui est sans doute le malade lui-même ; à droite, un homme dont l'enfant a peur ; dans le ciel, la lune (car cette scène terrible a lieu la nuit) et un avion.



FIG. 2. — DESSIN DU 5 NOVEMBRE 1926.

A son chapeau, on reconnaît (troisième personnage à partir de la gauche) le petit garçon qui représente le malade lui-même.

G. DOIN ET Cie, EDITEURS.



FIG. 3. — DESSIN DU 8 NOVEMBRE 1926.
On retrouve ici la même maison que fig. 1, le même homme à casquette, le même petit garçon. L'homme à la casquette a coupé la tête au petit garçon. Remarquer en outre le train, et les oiseaux volant dans le ciel.



FIG. 4. — DESSIN DU 10 NOVEMBRE 1926.
Remarquer l'expression de visage de la lune ; remarquer aussi l'oiseau aux ailes éployées (même type que fig. 3) s'attaquant au petit garçon.

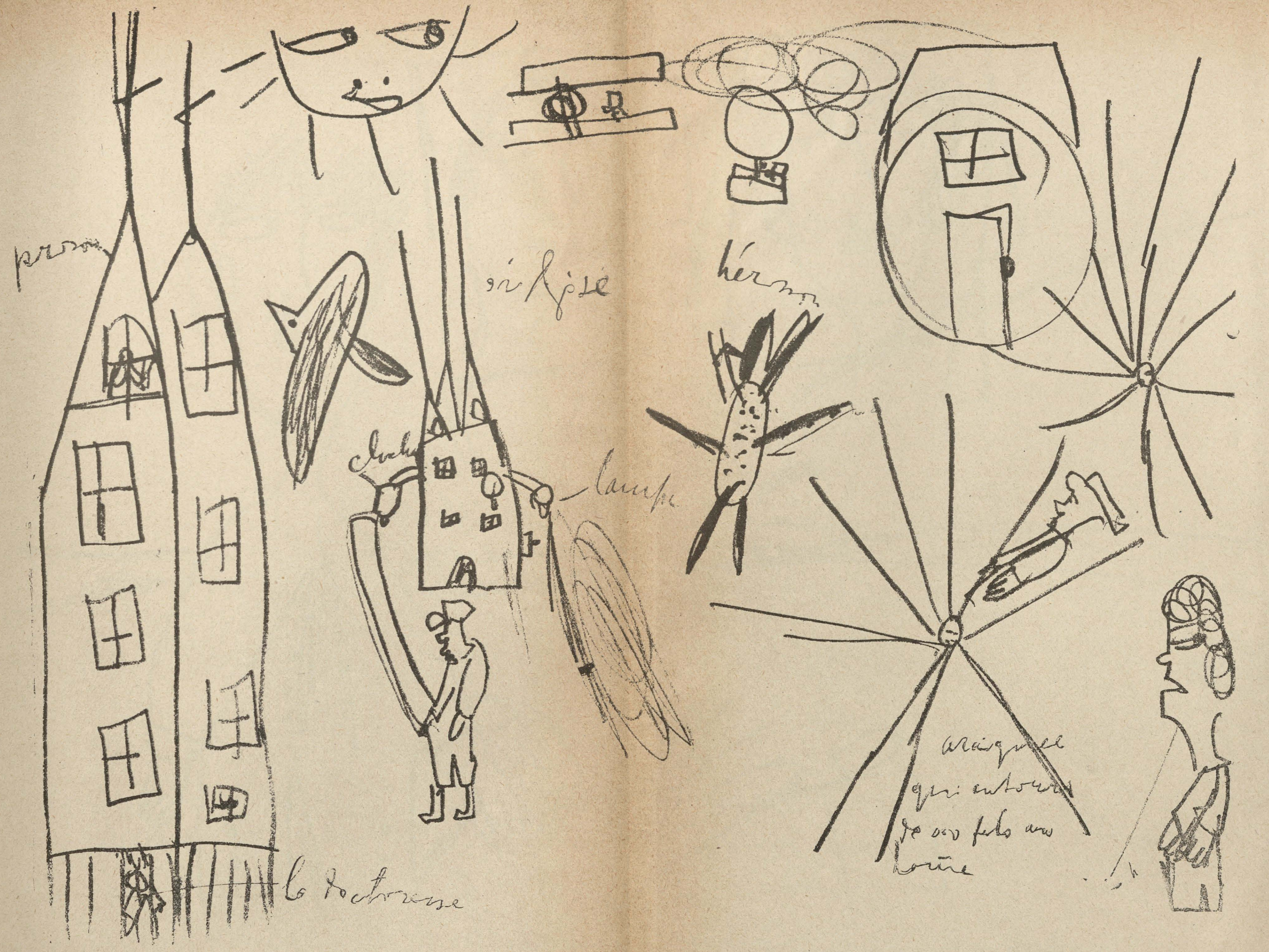


FIG. 5. — DESSIN DU 11 NOVEMBRE 1926.

Un homme à casquette sonne la cloche d'une église au moyen d'un long bâton dont l'implantation au haut de la culotte est à remarquer. Plus à droite, on voit l'homme pris par une araignée. Tout à fait à droite, une femme terrifiée crie au secours. Remarquer en outre l'oiseau, la lune, l'avion, et un ballon sphérique dans les nuages.



FIG. 6. DESSIN DU 13 NOVEMBRE 1926.
On voit ici les portraits, ou plutôt les têtes coupées, des deux parents de Jacques ; et, sur la gauche, le « méchant » qui a commis le crime.



FIG. 7. — DESSIN DU 14 NOVEMBRE 1926.
A gauche, les hommes munis de bâtons-pipes. Vers la droite, un homme tue, avec une sorte d'informe couteau, un serpent replié sur soi-même.



Fig. 8. — Dessin du 18 novembre 1926.

Tout en haut, à gauche, la lune, à droite, un avion. — Plus bas, on voit encore une fois la lune, à la surface de laquelle trois sinistres hommes à casquette (hommes-loups) se promènent, pour chercher de malheureux enfants qu'ils précipiteront sur la terre. Un peu plus bas à droite, un homme-loup du type tête-pointue auprès d'un bébé au maillot, qu'il va peut-être manger ; en bas, au-dessous d'un oiseau du type déjà connu et d'un avion, est représenté, en gros, un homme-loup du type tête-pointue.



FIG. 9. — DESSIN DU 19 NOVEMBRE 1926.

Dessin fait par Jacques après qu'il eut écouté, avec grande attention, l'histoire du petit Michel. Il voulait avoir un crayon, mais ses résistances l'empêchèrent de le demander autrement que par gestes. Il ne l'obtint pas, mais saisit alors une plume et dessina ce qu'on voit ici. Nous eûmes le 1er février l'explication orale de ce dessin par Jacques lui-même : le petit Michel (traduisons : le petit Jacques) entre une écrevisse et un animal dont Jacques ignore le nom.

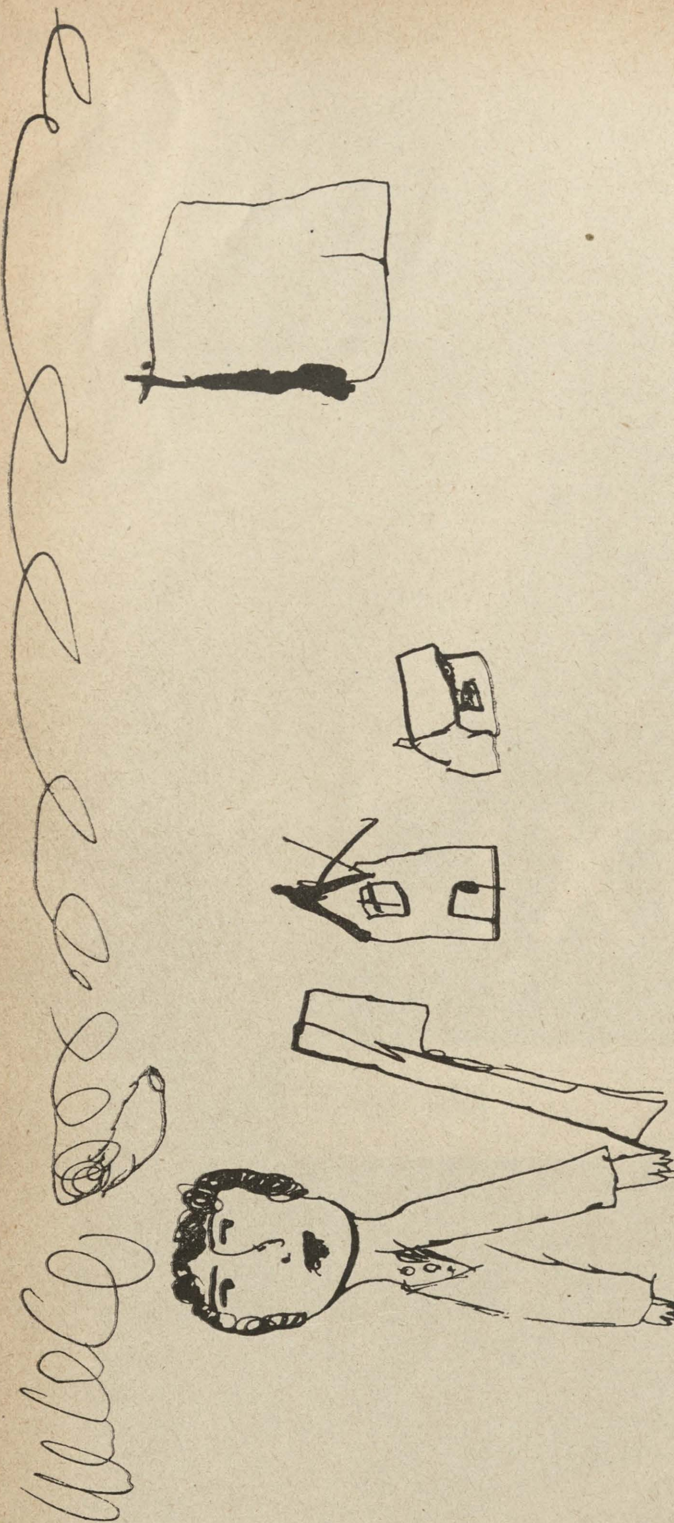


FIG. 10. — DESSIN DU 19 NOVEMBRE 1926.

Jacques, invité à expliquer pourquoi il est muet, dessine ce qu'on voit ici : l'homme au couteau veut démolir le moulin.

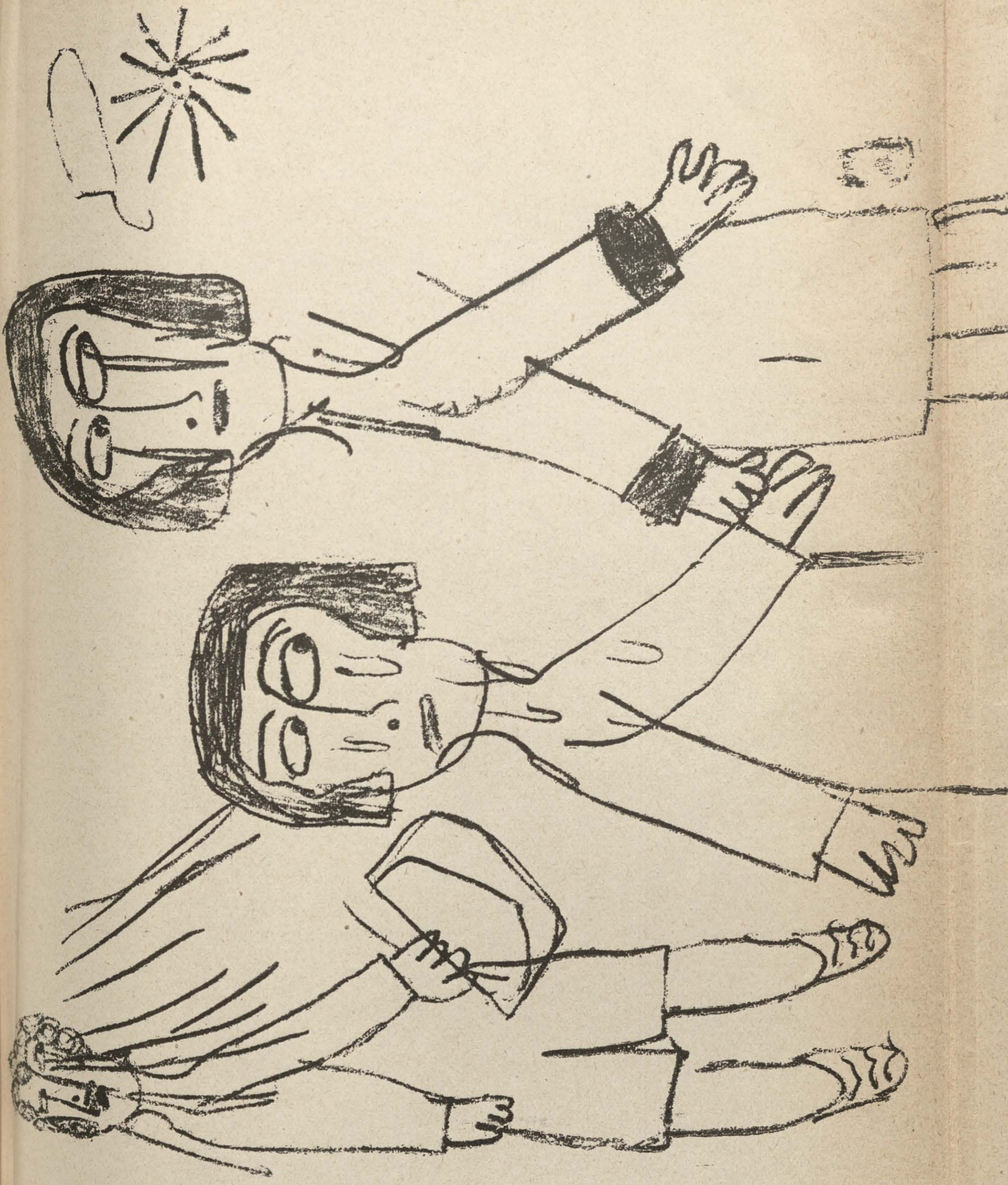


FIG. 11. — DESSIN DU 21 NOVEMBRE 1926.
La famille du petit Jacques en larmes à cause du mutisme du petit garçon.



FIG. 12. — DESSIN DU 21 NOVEMBRE 1926.
Première apparition nette des scènes de castration : à gauche, l'homme au couteau (ou à la hache) ; au milieu, le petit Jacques ; à droite, détaché du corps du petit garçon, son « ventre ».

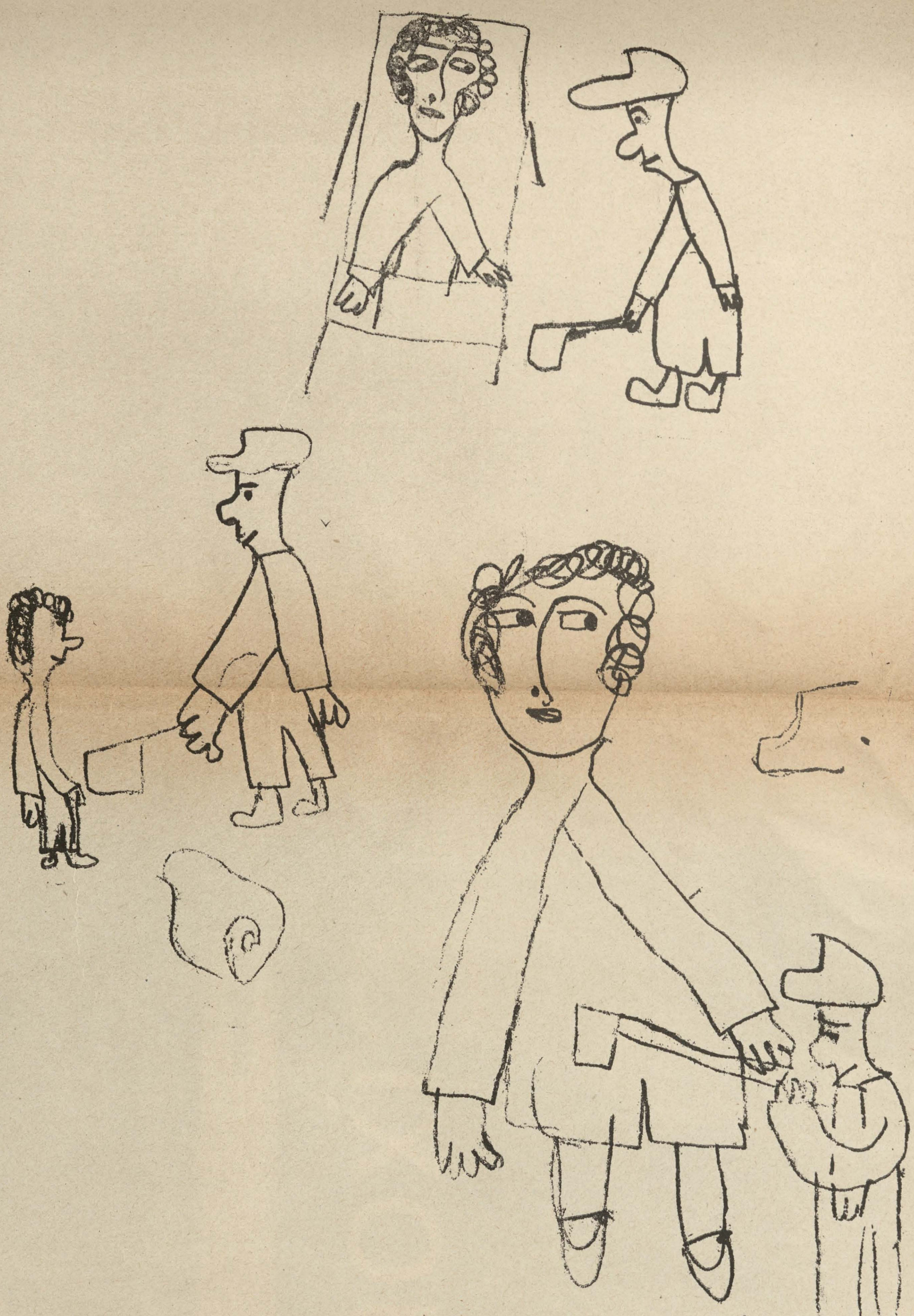


Fig. 13. — Dessin du 21 novembre 1926.
On saisira l'énorme intérêt psychanalytique de ce dessin, sur lequel le petit Jacques nous représente, d'une façon évidente, les diverses phases d'une scène de castration.



FIG. 14.
DESSIN DU 24 NOVEMBRE 1926
Jacques en larmes dans son cachot, son mouchoir à la main.

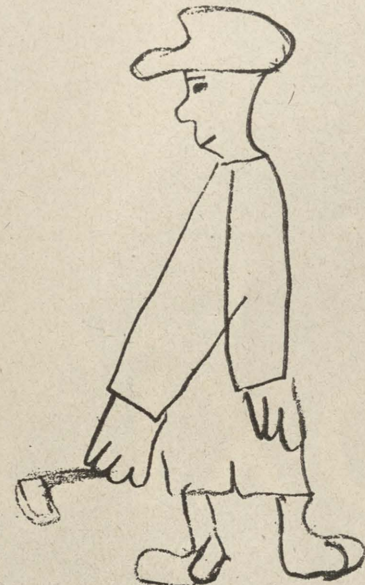


FIG. 15.
DESSIN DU 24 NOVEMBRE 1926.
Le redoutable homme à la casquette, avec son couteau à châtrer.



FIG. 16. — DESSIN DU 26 NOVEMBRE 1926.
A gauche, cette sorte d'église-tour que l'on a déjà vue sur de précédents dessins; deux hommes armés de bâtons s'en approchent à pas de loup. A droite, la maison connue de nous depuis le tout premier dessin : près d'elle, deux hommes méchants, en conciliabule. En haut et à droite, la lune.



Fig. 17. — Dessin du 17 Décembre 1926.

On voit, à gauche, la mère de Jacques, au lit, malade. A côté d'elle, la sœur de Jacques qui pleure.

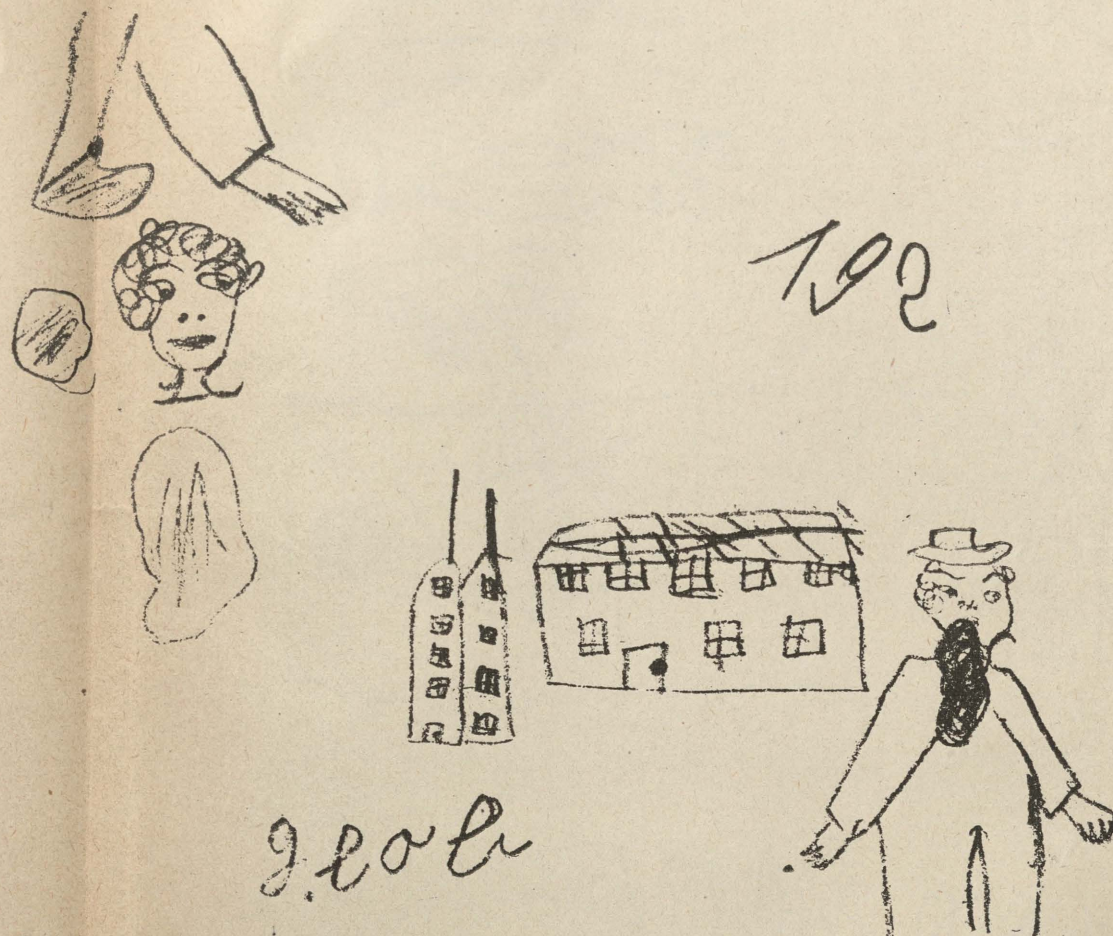


Fig. 18. — Dessin du 17 décembre 1926.

A gauche et en haut, les fragments épars du corps de Jacques ; vers le milieu, l'église; et, séparé d'elle par une grande maison, l'homme à la barbe-langue, qui fait ici sa première apparition.



FIG. 18 *bis*. — PARTIE INFÉRIEURE DU DESSIN FIG. 18.
On voit ici une scène de castration ; et, plus bas, le petit Jacques affligé d'être séparé de sa mère.

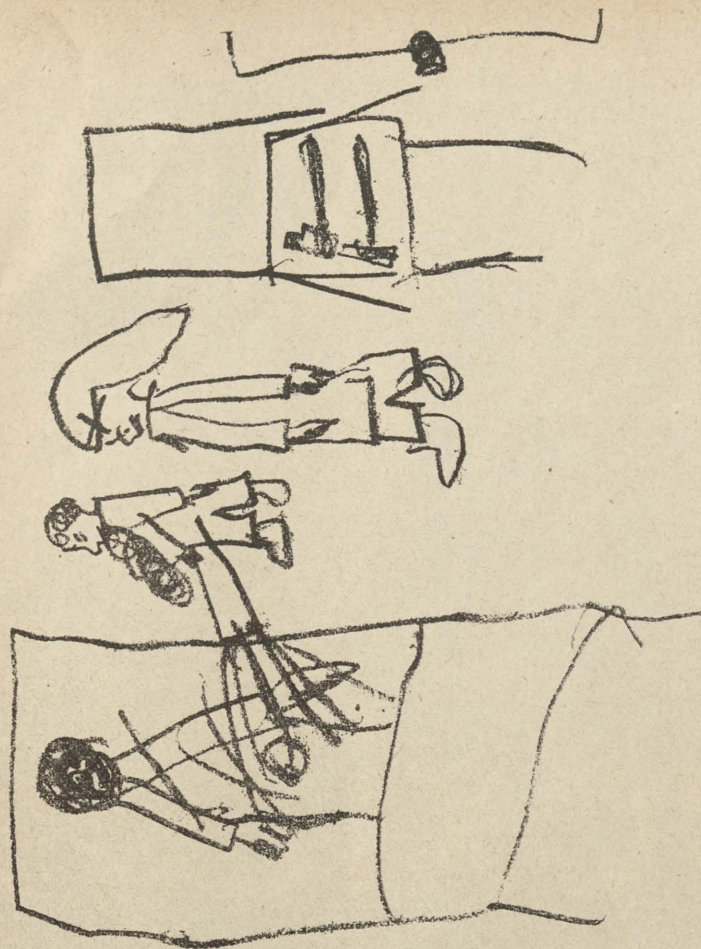


FIG. 20. — FRAGMENT DE DROITE DU DESSIN DU 30 DÉCEMBRE 1926.
La doctoresse Morgenstern (identifiée à la mère de Jacques et à Jacques lui-même) est couchée, malade, la face angoissée. Le chirurgien à barbe-langue, muni d'un double pénis (et représentant sans doute le père de l'enfant), a ouvert le ventre de la malade et en arrose l'intérieur (explication orale du 27 janvier 1927). Puis il remettra un os pour remplacer ce qui a été enlevé du ventre. Malgré la présence d'une infirmière et d'une table d'opér

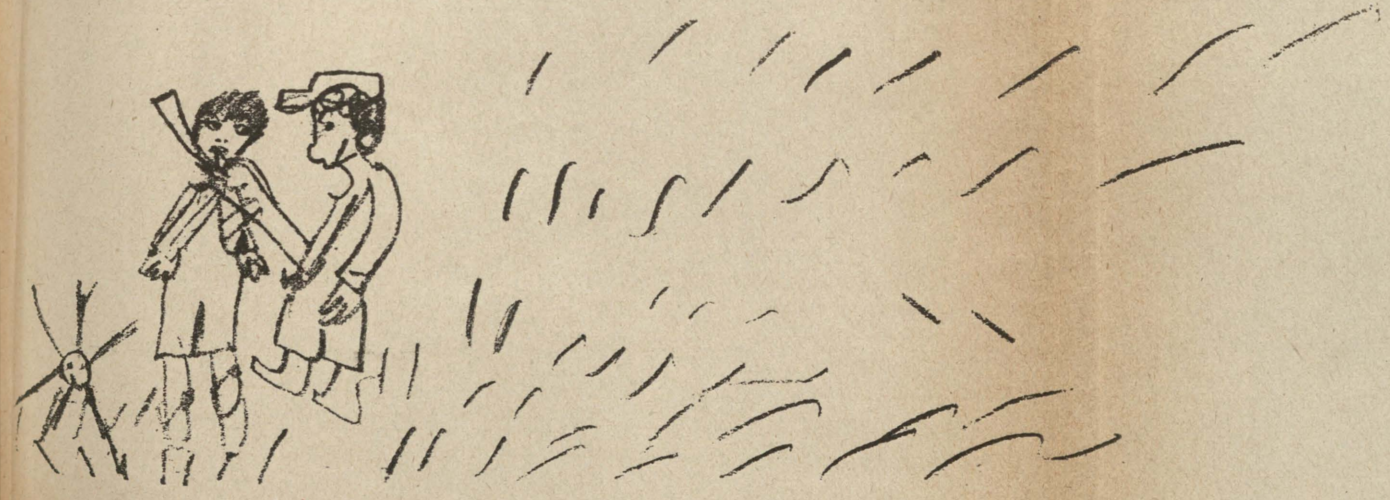


FIG. 19. — DESSIN DU 24 DÉCEMBRE 1926.
L'homme à la casquette coupe la langue à Jacques.

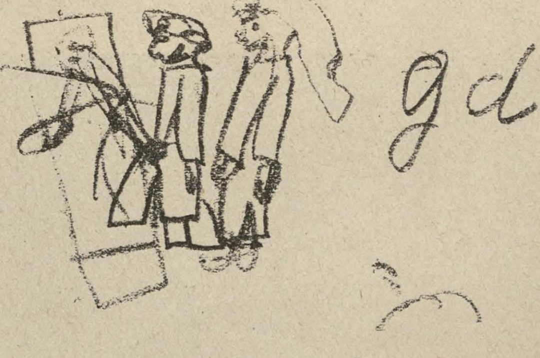


FIG. 21.
FRAGMENT DE GAUCHE DU DESSIN DU 30 DÉCEMBRE 1926.
Jacques subit une opération sur le ventre. (En bas et à droite, son ventre était représenté isolé, comme figure 12.)

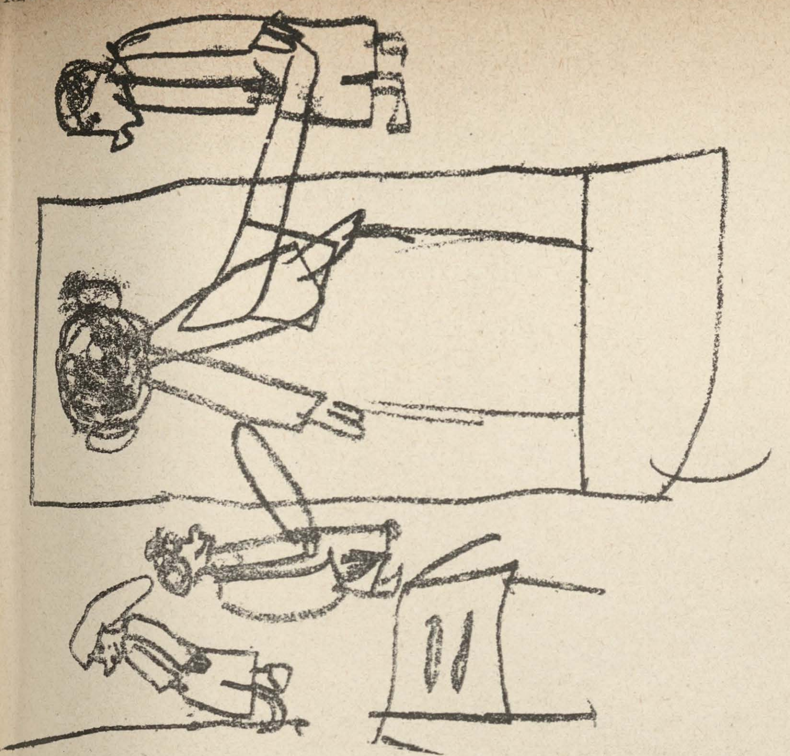


Fig. 22. — Fragment de droite du dessin du 31 décembre 1926.
Ce dessin représente une personne couchée (que nous avions prise pour un homme), à qui un chirurgien coupe un bras avec un couteau-hache. Selon l'explication orale donnée par Jacques après qu'il eut recouvré la parole, la personne malade, c'est moi, doctoresse Morgenstern ; pour me guérir, on me coupe les mains, qui « sont mauvaises parce qu'elles « ont fait des saletés ».

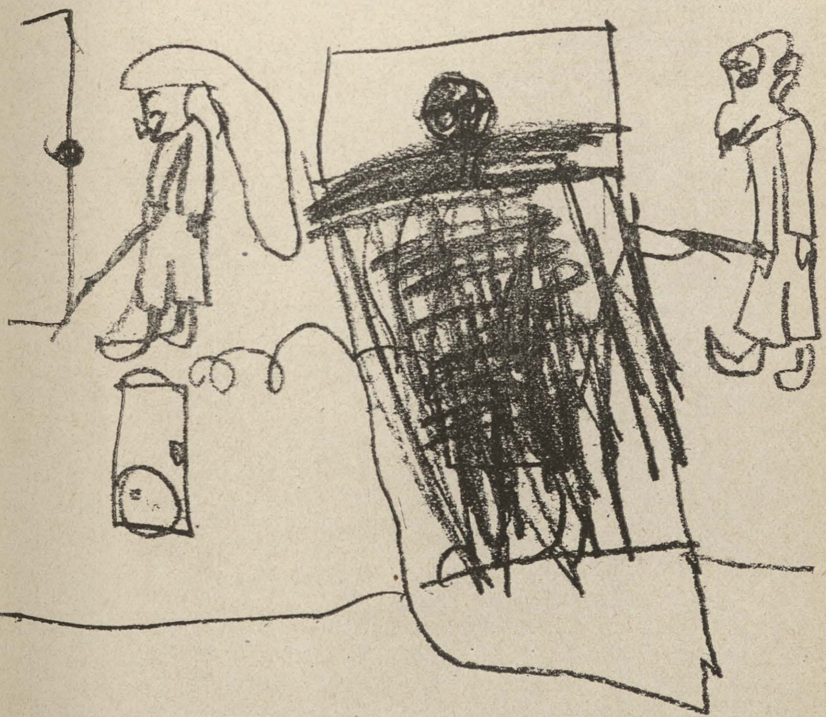


Fig. 23. — Fragment de gauche du dessin du 31 décembre 1926.
Un chirurgien armé d'un couteau s'approche de la malade couchée ; il va lui couper « les affaires ». — A gauche, une infirmière.

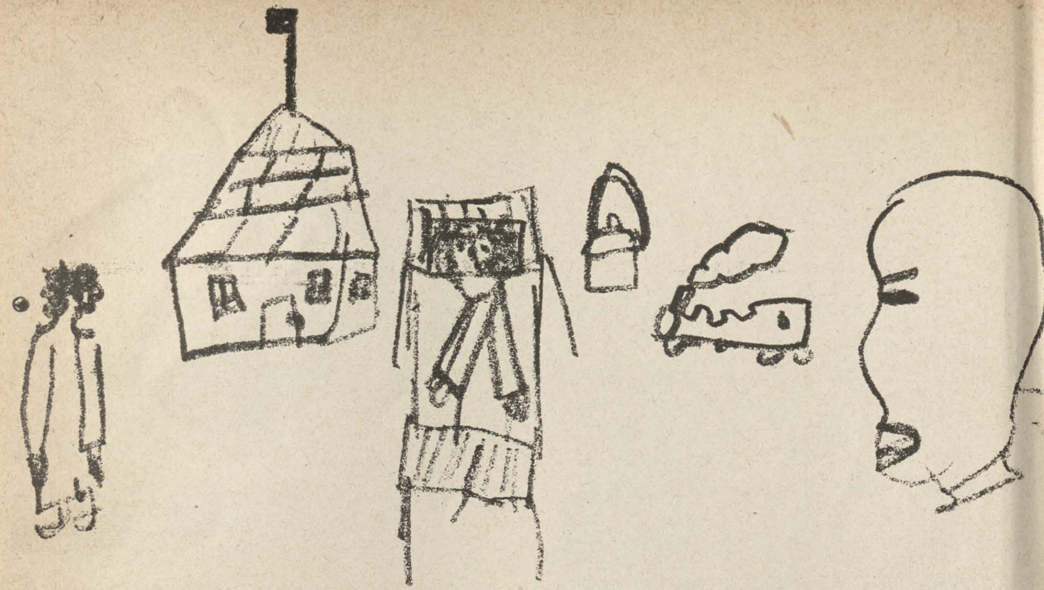


Fig. 24. — Dessin du 11 janvier 1927.
Jacques au lit, endormi. Auprès de lui, son seau à déjections. Autour de lui, épars, les objets auxquels il rêve.



Fig. 25. — Dessin du 14 janvier 1926 (Fragment).
Jacques, l'homme au bâton qui le bat, et la maison où habite l'homme au bâton.

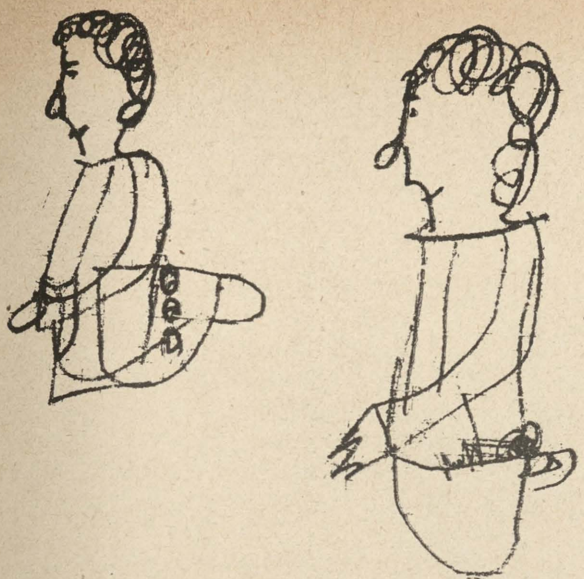


FIG. 26.
DESSIN ANTÉRIEUR A L'ARRIVÉE AU PATRONAGE.
Jacques et sa mère, chacun sur leur vase.

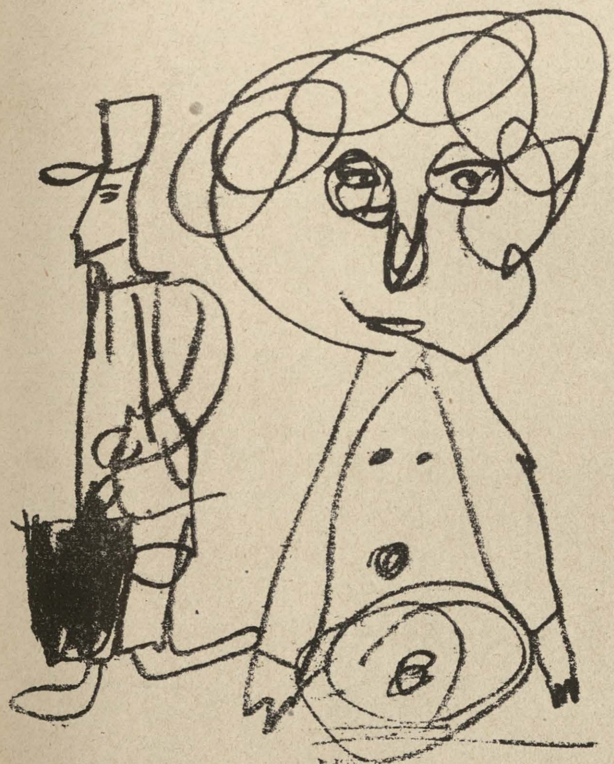


FIG. 28.
DESSIN ANTÉRIEUR A L'ARRIVÉE AU PATRONAGE.
Un homme urine dans un vase, auprès d'un petit garçon aux « affaires » coupées.

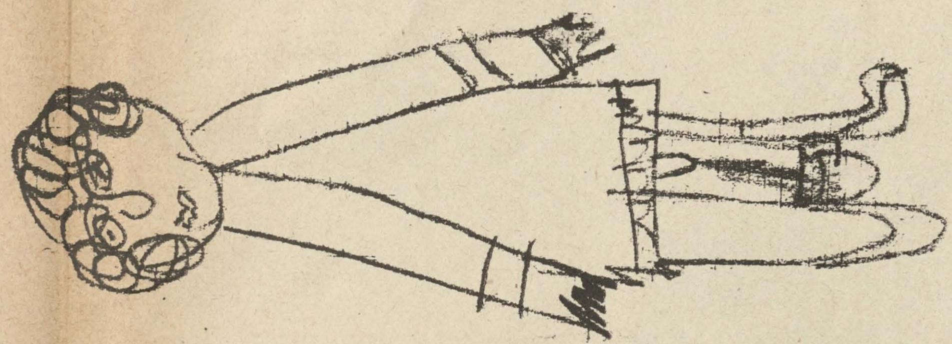


FIG. 27.
DESSIN ANTÉRIEUR A L'ARRIVÉE AU PATRONAGE
Jacques, debout, pisse dans son pot. Il paraît très gêné.

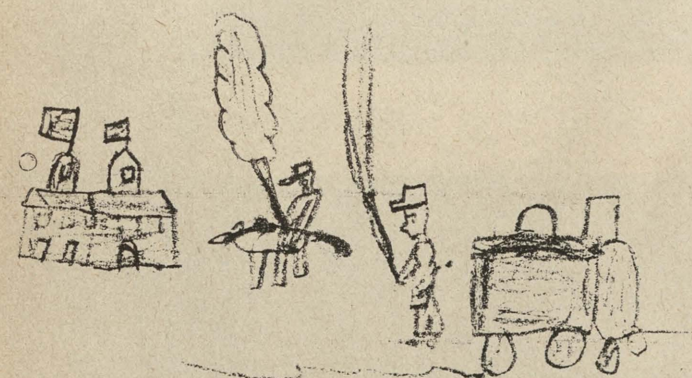


FIG. 29. — DESSIN DU 3 FÉVRIER 1927.
Un soldat à cheval, l'autre à pied, allument, en tirant chacun un coup de fusil, deux « chandelles » dans le ciel. « Ils veulent tuer Dieu », dit Jacques.

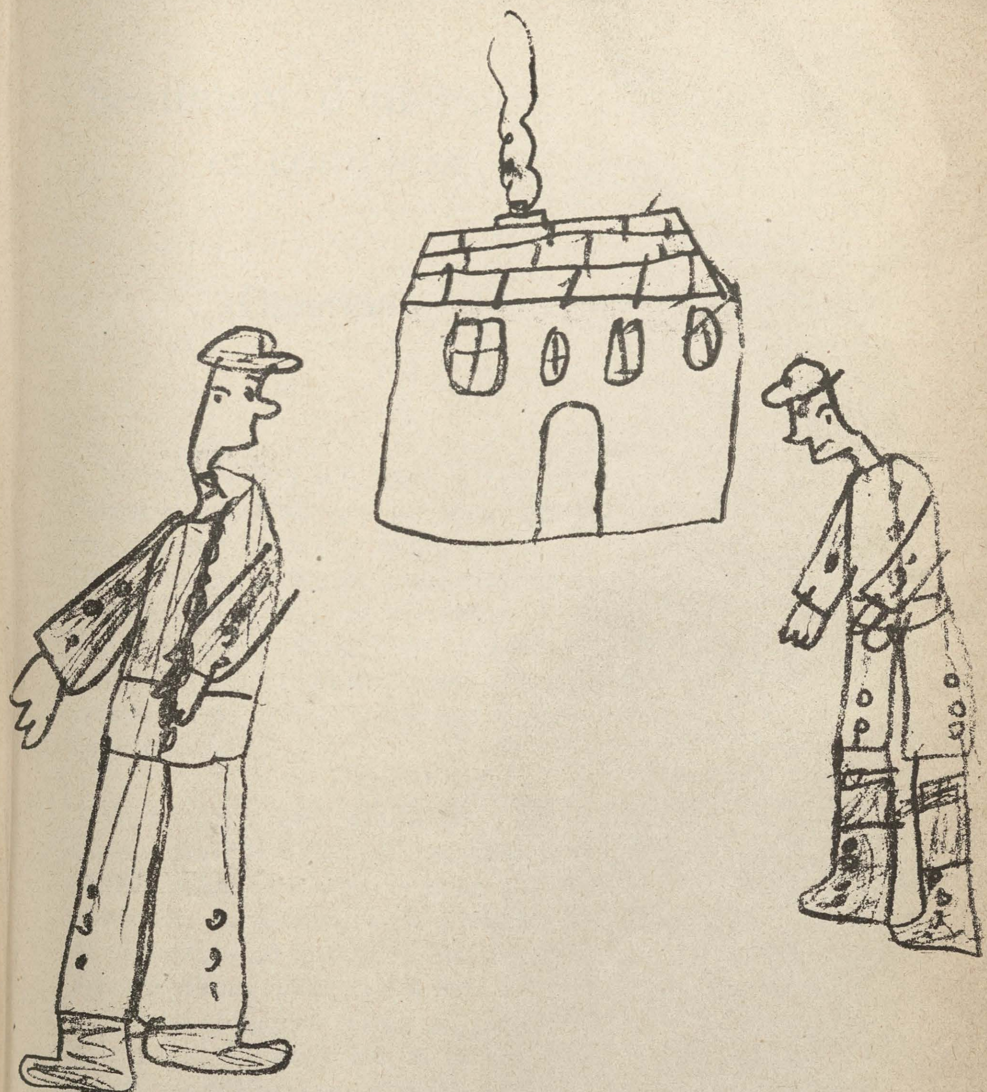


FIG. 30. — DESSIN DU 28 FÉVRIER 1927.
(à comparer à la fig. 1).
Une maison dans laquelle le feu est allumé. La conversation entre l'homme à la casquette et le personnage au chapeau (probablement Jacques) est désormais paisible. L'absence de la lune semble indiquer, vu les habitudes du sujet, que la scène se passe de jour.



FIG. 31. — DESSIN ANTÉRIEUR A L'ARRIVÉE AU PATRONAGE.
De droite à gauche :
Une tête coupée, qui ressemble à celle du personnage voisin, à ceci près qu'elle porte le melon propre aux adultes ; — un personnage absolument semblable au petit garçon de la figure 1, et semblant ici être celui qui a coupé la tête ; c'est-à-dire qu'il a coupé la tête à son père ; — trois hommes à casquette, du type bien connu par maints autres dessins.

Sentiment d'infériorité, homosexualité et complexe de castration

Observation d'un cas clinique

par R. Allendy

Nous publions ici, avec l'assentiment du sujet en cause, l'observation d'un cas qui nous paraît intéressant, plus peut-être par son caractère typique que par ses aspects originaux. Nous l'avons résumée aussi fidèlement que possible en reproduisant seulement les éléments les plus caractéristiques de l'analyse. Cependant, tous les rêves, à l'exception de deux ou trois, sont décrits et analysés. Quelques détails secondaires de personnes et de lieux ont été transposés pour des raisons de discrétion.

M. G..., 31 ans, célibataire, vient consulter pour un état neurasthénique datant d'une quinzaine d'années et caractérisé actuellement par une fatigue perpétuelle, un sentiment de désespoir, la difficulté de prendre une décision, l'incapacité de se mettre au travail, de l'insomnie et des cauchemars. Il manque de mémoire et est très distrait. En outre, il souffre de constipation depuis l'âge de treize ans. Six ans auparavant, il a traversé une crise du même genre avec manifestations digestives (dyspepsie, constipation). La crise a duré deux ans, après quoi le malade a pu reprendre son travail. A ce moment, il a suivi un régime approprié et la constipation a disparu. Il poursuit des grades universitaires en vue de s'adonner à l'enseignement. A part cela, la santé est parfaite.

Questionné sur sa vie sexuelle, M. G... répond qu'élevé dans des milieux de théologiens, il s'est proposé un idéal de

chasteté complète, au moins jusqu'à ce qu'il lui soit donné de se marier. Il n'est pas insensible aux femmes; il éprouve même des désirs très vifs, mais il les combat soigneusement, jugeant la sexualité comme une chose dégoûtante, du moins en dehors du mariage. Il déclare n'avoir jamais eu de rapports et, depuis l'âge de quatorze ou quinze ans, n'avoir pratiqué l'onanisme que deux fois dans sa vie, une première fois à la fin de sa quinzième année et une autre fois à l'âge de vingt-six ans. Il a eu, ces années dernières, des pollutions nocturnes, généralement sans érection; elles sont de plus en plus rares depuis trois ans. Il a la certitude, d'ailleurs, que ses organes sexuels se sont atrophiés au cours de cette continence et qu'il est désormais impuissant.

Nous commençons l'analyse.

A la première séance, M. G... fait les associations d'idées suivantes:

« Je vois des chaises renversées; un gland de chêne détaché de sa cupule; le chiffre 9; un parasol rouge ouvert et culbuté; un urinoir; une affiche représentant un lion noir avec une grande queue; le musée de Cluny; une girouette; un drapeau flottant au vent; un soldat accroupi ou mort, au bas d'un pilier, enchaîné avec des boulets; de l'eau et, devant, une barrière en fer, formée de pointes de lances; une faux; un cavalier; un temple grec; une statue dont les mains seules seraient visibles: une main blanche et l'autre noire; une fontaine; de l'eau coulant par petits jets, etc... »

Nous interprétons ainsi:

Les objets renversés, le gland détaché, le chiffre 9 dont l'allure est retombante, le parasol culbuté sont des symboles d'impuissance et concernant l'idée que le patient se fait de lui-même. Il s'agit d'une impuissance non primitive, mais réalisée secondairement, presque intentionnellement (objets *renversés*). L'urinoir vient d'ailleurs, comme une clef symbolique, témoigner qu'il s'agit avant tout d'une impuissance sexuelle. Ensuite, nous avons deux séries d'images représentant: sexualité-castration, d'une part le lion et le musée de Cluny (célèbre par ses ceintures de chasteté), de l'autre le drapeau et le soldat mort, enchaîné. Ici, il faut noter la valeur homosexuelle passive du soldat accroupi en avant du pilier.

Ensuite, l'eau représente la femme, la fécondité, la naissance, éléments dont le sujet est séparé par la barrière en pointes de lances (élément masculin agressif et plus fort). La main noire (coupable) et les jets d'eau ont trait à l'onanisme.

Nous concluons de l'ensemble que le sujet a été arrêté dans son élan instinctif vers la sexualité normale par l'image d'un rival puissant et qu'il en est résulté un sentiment d'infériorité. Pour supprimer cette infériorité, le sujet a essayé de supprimer en lui la sexualité (castration), mais après avoir eu à lutter contre deux tendances régressives (passivité homosexuelle et onanisme).

M. G... raconte alors que son père était une espèce de géant, très sévère et très dur à son égard, qui le frappait souvent et surtout l'humiliait par des fessées très vexantes. Alors, il rêvait de quitter la maison et de partir à l'aventure, dût-il en périr, et par ce moyen punir son père.

Nous faisons observer que cette tendance masochiste comme moyen de domination doit être évitée au cours de l'analyse, car elle tendrait à empêcher la guérison pour désarmer l'adversaire (le psychanalyste). M. G... avoue qu'avant de venir en France, il a consulté à l'étranger un autre psychanalyste assez estimé dans les milieux théologiens, mais qu'il a interrompu lui-même le traitement, jugeant qu'il était sans effet. Il a, d'ailleurs, conservé pour ce psychanalyste le même sentiment de rancune que contre son père. Il les accuse tous deux de lui avoir fait peur de la sexualité normale et de l'avoir mené à l'impuissance (les fers de lance devant l'eau). En fait, son père s'est borné, quand il est parti pour la France à l'âge de dix-neuf ans, à lui signaler les dangers des relations amoureuses et lui a conseillé de s'en abstenir encore quelque temps. Le sujet a été touché par ses paroles; une défense péremptoire aurait peut-être provoqué une révolte. Il faut remarquer que le père, en provoquant une soumission excessive, avait enlevé à son fils la confiance en ses propres forces et que les corrections corporelles y avaient beaucoup contribué.

A la séance suivante, M. G... objecte que, dans l'ensemble, il ne croit pas avoir eu de sentiment d'animosité durable contre son père, mais il se rappelle une rivalité très nette. Ainsi, son père et lui se sont mis, en même temps, à étudier une langue

étrangère et, à ce moment, M. G..., qui avait alors seize ans, s'était promis de le surpasser rapidement (1).

Il fait les associations d'idées suivantes:

« Une lampe à gaz avec un manchon cassé. Une tenaille ouverte, dans laquelle passe un anneau. Un étau ouvert qu'on écarte encore en tournant la vis. Dessins d'enfant. Avion. Echelle. Une jeune fille se balance: on aperçoit ses seins par l'échancrure de son corsage. Poupée nègre avec une grande bouche ouverte, des yeux écarquillés. Gros doigts. Serres d'un rapace s'enfonçant dans une branche. Girouette en forme de croix. Une jeune fille se baigne, dans un ruisseau, avec de beaux cheveux dénoués, dans une attiude très chaste; une main s'avance et lui pince le sein. Une femme crucifiée. Elle se change en homme. Le Christ du dôme des Invalides. Pots de fleurs remplis de terre noire. »

Interprétation. — La lampe au manchon cassé symbolise encore l'impuissance. La tenaille et l'étau sont des emblèmes féminins, l'avion et l'échelle (élévation, érection) des emblèmes masculins; entre les deux se place l'interprétation enfantine (dessins d'enfant). La jeune fille qui se balance et dont on aperçoit la poitrine exprime cette curiosité d'enfant à l'égard du coït. Les images suivantes ont trait à la même représentation (poupée à bouche ouverte et gros doigts, serres qui s'enfoncent, croix). La main qui pince et surtout la crucifixion de la femme indiquent que des éléments sadiques se sont ajoutés à cette représentation. Considérant, inconsciemment, la sexualité comme une cruauté, le sujet, dès son enfance, s'est détourné de la femme et a voulu ne s'adresser qu'à l'homme (la femme crucifiée se change en homme). Il en est résulté pour lui une infériorité (impuissance, Invalides) et des tendances homosexuelles, car il est vraisemblable que les pots de fleurs deviennent ici une figuration anale.

Au sujet de cette interprétation, M. G..., qui n'avait pas

(1) Le père est un homme vraîment supérieur mais affligé d'un complexe d'infériorité. Le fils a pu penser : « Mon père n'a pas une haute opinion de lui ni de moi. Comme je ne saurais l'égaler, je ne serai donc bon à rien ». Ce sentiment est apparu à la puberté et a progressé avec la névrose. Avant la puberté, le sujet se sentait plutôt supérieur qu'inférieur à ses petits camarades.

encore dit un mot sur sa mère, raconte que celle-ci est hystérique, querelleuse, menteuse et qu'elle a rendu son mari, comme d'ailleurs ses enfants, très malheureux. Il a compris très jeune que le mariage est une chose grave et dangereuse. M. G... s'aperçoit que, malgré tout, il aime encore sa mère, quand il se trouve loin d'elle. Cette mère avait coutume de se poser en victime et se révoltait vraisemblablement, en son for intérieur, contre son rôle de femme. Elle parlait de ses maternités comme d'une chose très pénible (d'où les représentations sadiques dans les conceptions infantiles).

Quant aux tendances homosexuelles, M. G... raconte qu'à l'âge de dix ans, il a été initié par des camarades aux mystères de la sexualité. L'un d'eux lui a montré l'accouplement d'un bouc et ils ont observé, avec curiosité, la reproduction des pigeons. Très frappés par ces dernières constatations, les enfants ont voulu jouer aux pigeons après avoir construit un nid imaginaire. « Il s'y mêlait, dit le sujet, quelque excitation. » Par ailleurs, il y eut un essai de réalisation pédérastique, à l'instigation d'un camarade plus âgé, chacun se prêtant alternativement au rôle actif et au rôle passif.

Nous insistons sur l'ambivalence à l'égard de l'imago maternelle pour expliquer la peur inconsciente de la femme, le rôle inhibitif des représentations sadiques, le renoncement à la virilité et nous suggérons que l'impuissance actuelle, au lieu d'être un résultat, pourrait aussi être un prétexte pour ne pas résoudre la question sexuelle. Nous montrons que l'idéal de chasteté abrite des complexes inconscients. Le sujet admet que cet idéal éthique, inculqué par l'entourage, a été renforcé par ses expériences infantiles conscientes et inconscientes et que, celles-ci l'ayant rempli de dégoût, c'est un peu pour se punir qu'il a fait vœu de chasteté. Enfin, nous indiquons la valeur psychique que peut présenter le symptôme constipation (érotisme anal).

A partir de ce point de l'analyse, M. G... commence à se sentir « allégé ». Il déclare que l'aveu de ces expériences infantiles, fortement réprouvées par la suite, l'a soulagé (ce qui correspond, d'ailleurs, particulièrement à ses tendances homosexuelles, passives et masochistes). Au cours des séances sui-

vantes, les éléments homosexuels apparaissent plus librement. Nous allons résumer quelques-unes de ces séances.

D'abord, M. G... apporte le rêve suivant:

RÊVE. — J'étais à Genève. J'allais voir, en visite, un de mes anciens camarades de lycée. Il habitait un galetas. Il fallait monter très haut et l'ascension n'en finissait plus. Je devais pénétrer chez lui par un trou, en me hissant, et c'était très difficile. Il était content de me voir et m'embrassait sur les deux joues. Il me reprochait de n'être pas allé le voir plus tôt et disait qu'il m'avait entrevu dans une église où j'étais seulement entré et sorti.

ASSOCIATIONS D'IDÉES. — *Le camarade:* Je l'ai connu au lycée. Un autre, dont je partageais la chambre. Il venait quelquefois dans mon lit. Le jeu consistait à imaginer que le camarade était une femme, à le presser et à le lutiner. Il est probable que nous avions des érections. Je préférais avoir le rôle actif. Ensuite, ceci m'a fait prendre la sexualité en dégoût. Ce camarade m'a initié aux secrets de la naissance. A cet âge, j'étais un petit sauvage, j'aimais courir dans les champs, dénicher les oiseaux. Un camarade m'avait parlé d'un berger qui pratiquait la bestialité et j'avais été tenté d'en faire autant, puis j'ai repoussé cette idée et, devenu plus grand, je ne pouvais pas voir une jument ou une vache sans éprouver un malaise. Une fois, un chien mâle que j'aimais beaucoup, et qui se trouvait en rut, a saisi ma jambe avec ses pattes et a commencé des mouvements d'accouplement; j'ai alors fait entrer le pénis du chien dans ma main recourbée et j'ai éprouvé une excitation. Puis je me suis enfui avec un sentiment de culpabilité. A partir de treize ans, j'ai commencé à refouler toutes les pensées sexuelles (1).

Ascension: C'était l'impression dominante du rêve. Je vois une petite automobile en miniature, comme un jouet; ses roues de devant. Une fleur montée sur une grande tige en fil de fer; la corolle s'effeuille et on ne voit plus que les étamines

(1) La bestialité a joué un rôle important. Le sujet, dans son enfance, vivait à proximité des animaux et sa sexualité a été entraînée dans ce sens. Il a surtout sexualisé les oiseaux et par la suite, l'ornithologie l'a passionné. Il a fait une année de zoologie avant de se consacrer à ses études définitives.

qui sont très grandes. Un caniche sautant à travers un cerceau. Un bras soulevant une hache.

Eglise: Je pense à une grande salle voûtée. Salle de concert.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve est la reviviscence du désir pédérastique infantile. Le rêveur retrouve l'intimité de ce partenaire perdu qu'il regrette (le camarade lui reproche sa longue absence). Ici, le rêveur tient le rôle actif, représenté par l'ascension et la pénétration difficile. Notons que l'ascension s'associe à des représentations viriles: automobile (puissance), étamines, élévation de la hache (érection). L'impression d'effort est liée aux idées d'impuissance. Le caniche franchissant le cerceau représente manifestement l'acte lui-même. La pauvreté du galetas symbolise les éléments de dégoût qui se sont attachés à ces pratiques. Le rêveur a été amené, par ses rapports avec le camarade en question, à penser au mystère de sa propre naissance; c'est pourquoi, dans le rêve, le camarade l'a vu entrer et sortir de l'église (sein maternel). C'est aussi l'horreur inspirée par cette idée de naissance qui a amené rêveur à l'homosexualité (2).

Il s'agit ici d'un désir homosexuel actif; nous avions précédemment décelé des tendances passives. Il faut comprendre qu'il s'agit ici de deux couches psychiques superposées. La plu ancienne est active; mais, pour la combattre et la refouler, M. G... a, dès son enfance, développé par-dessus des tendances passives (masochisme et castration). On peut concevoir que ces deux tendances opposées coexistent à des profondeurs différentes de son inconscient. Il est naturel, dans ces conditions, que les tendances passives, développées plus récemment, aient apparu en premier lieu.

A une autre séance, M. G..., au cours des associations d'idées, donne une série de symboles phalliques: « Une armure avec un beau panache; un arbre de Noël garni d'une étoile en papier, à centre bleu (symbole féminin); un éléphant dressant ses défenses verticalement; un marteau; un oiseau en plein vol; un crâne de bœuf avec ses cornes; des jumelles de théâtre; une sonnette avec le battant qui dépasse; une croix; des grappes de

(2) Les représentations homosexuelles conscientes étaient assez récentes au début de l'analyse. Auparavant, les pollutions étaient accompagnées d'images hétérosexuelles.

raisin; une botte avec un éperon; un cocher avec son fouet; un robinet, etc... »

Nous insistons sur le côté sexuel masculin de ces représentations et sur les tendances passives qu'elles semblent indiquer. A ce sujet, M. G... reconnaît qu'il doit perpétuellement lutter contre sa timidité: il n'ose jamais se mettre en avant, hésite à aborder un marchand, se montre toujours trop conciliant. Il reproduit vis-à-vis de tous ses partenaires sociaux le sentiment de crainte et d'infériorité ressenti devant son père quand il était enfant. La tendance éprouvée alors était plutôt une soumission qu'une révolte, parce que son père savait se faire aimer. M. G... dit, en effet, qu'il a gardé quelques bons souvenirs de ses rapports avec son père. Il se rappelle avoir habité seul avec lui dans une pension pendant que ses sœurs avaient une maladie contagieuse et avoir été, là, particulièrement heureux. Son père lui avait donné des crayons de couleur auxquels il tenait beaucoup. Son père le battait fort, mais toujours justement et, quand il l'avait par hasard corrigé à tort, lui demandait pardon de son erreur. « Alors, dit M. G..., j'étais très fier, je m'enveloppais dans un manteau d'orgueil, mais ces excuses paternelles me faisaient fondre le cœur. »

L'attachement affectif à l'homme puissant qui le battait, l'humiliait, devait développer une attitude de soumission, de passivité, de masochisme. La fessée devenait aussi un moyen de sensibilisation homosexuelle. M. G... reconnaît que, récemment, il lui arrivait, en parlant à des hommes, d'être tenté sensuellement par leur bouche et d'avoir envie de les embrasser.

Cependant, M. G... a fait connaissance, en Suisse, d'une jeune fille pour laquelle il éprouve une certaine attirance. « Hier, dit-il, j'ai senti comme un élan vers elle. D'ailleurs, je cherche à m'affranchir et, ces jours-ci, j'ai pu regarder les femmes sans malaise, mais aussi sans désir. »

Quelques jours après cet aveu, M. G... arrive en retard à une séance et déclare: « J'ai maugréé contre vous. Je vous ai fait les aveux qui me coûtaient le plus et vous en cherchez plus qu'il n'y en a. Vous faites des hypothèses, vous tâtonnez, vous n'êtes sûr de rien. Je n'ai jamais eu de sentiment d'infériorité, étant enfant; d'ailleurs, à l'école, j'étais toujours parmi

les premiers. Ensuite, pourquoi insistez-vous sur le complexe d'homosexualité ? Sans doute, j'aimais mon père et mon frère plus que ma mère et mes sœurs et j'embrassais souvent mon jeune frère, mais il n'y a jamais eu de sexualité là-dedans. Quand le désir sexuel s'est clairement éveillé en moi, il s'est tout de suite porté vers les femmes et il a été très violent. C'est récemment seulement que le dégoût s'est manifesté. »

Il faut répondre à M. G... que cette révolte soudaine contre les interprétations psychanalytiques ne concorde pas avec tout ce qu'il a lui-même reconnu précédemment; que son complexe d'infériorité se traduit par sa timidité habituelle et qu'en ce qui concerne l'homosexualité, il l'avait nettement pratiquée au moins une fois, à onze ans, sur l'instigation d'un camarade plus âgé. Une telle révolte est donc insoutenable logiquement, mais elle s'explique très bien affectivement. Elle représente, grâce au transfert paternel opéré sur le psychanalyste, l'éclosion des sentiments de révolte refoulés et comprimés dans l'enfance. Cette éclosion n'est devenue possible que grâce à la prise de conscience des éléments de refoulement, examinés aux séances antérieures et réalise d'ailleurs une réaction favorable, une manifestation d'agressivité et de virilité.

« Il est vrai, reprend M. G..., que je me sens plus viril. Ainsi, hier, je suis entré dans un dancing, mais avec un sentiment d'angoisse, comme si j'allais faire une vilenie. Il me semblait que toutes les femmes que j'allais y trouver seraient d'horribles prostituées. J'en ai trouvé un certain nombre assises à des tables, l'attitude assez raide et hautaine. Ceci m'a rappelé les femmes de mon pays et m'a encouragé. Leur regard sur moi était plutôt hostile et *cela m'a mis à l'aise.* J'étais là depuis quelques instants, quand une femme est entrée, plus belle que toutes les autres, grande, blonde, aux yeux bleus. Elle s'est assise seule à une table et a fumé. J'ai alors fait un effort pour vaincre ma timidité et j'ai dansé le premier avec elle. Elle a aussi dansé avec d'autres jeunes gens, mais, quand elle est sortie, après de longues hésitations, j'ai fini par l'aborder, et finalement je l'ai accompagnée chez elle en taxi. Nous devons nous revoir. »

Après ce récit, M. G..., conscient de ses résistances préalables, reconnaît que son agressivité passée devait être un trans-

fert: son acte de virilité devait coïncider avec une hostilité contre le rival imaginaire, l'image paternelle fixée sur le psychanalyste.

RÊVE I. — Je vais acheter des chaussettes dans un magasin de soldes. Je ne peux me décider. Les gens, autour de moi, enlèvent toute la marchandise. Je reste seul. J'aperçois de gros bas de laine comme on en porte en Suisse pour les sports d'hiver. Je les achète. Ensuite, je patine, mais je n'avance pas très vite.

ASSOCIATIONS. — *Chaussettes:* En ce moment, j'en ai besoin. Je voulais les acheter en soie, dans ce rêve, mais je n'arrivais pas à me décider. Je vois maintenant une épaulette d'officier, une brosse, une lampe, un engrenage de roues, des pédales, une bicyclette.

Bas de laine: Chaussures de ski. Jambes, jambes de femme, trous du soulier où passent les lacets de cuir.

INTERPRÉTATION. — Les chaussettes et les bas sont des symboles féminins liés, par association d'idées, à des symboles d'accouplement (brosse, engrenage, bicyclette). L'article que le malade voudrait acheter représente la femme qu'il convoite. Il sent bien qu'il n'a pas les qualités nécessaires pour conquérir le genre de femme qu'il estime le plus (chaussettes de soie) et qu'il lui faudra se contenter de femmes faciles (magasin de soldes). Encore craint-il sur ce terrain de n'être pas le mieux servi (les gens enlèvent la marchandise). A la fin, il espère trouver une femme simple (bas de laine) qui sache se satisfaire de son peu d'ardeur (sports d'hiver). A la fin, il réalise son désir sexuel (patiner), mais avec un sentiment de difficulté.

RÊVE II. — Je rasais la tête d'un veau. Je déployais une grande habileté pour raser autour des cornes sans toucher celles-ci, mais l'animal avait peur. Il était très chatouilleux à cet endroit. A la fin, j'étais très satisfait d'avoir réussi. Le savon moussait.

ASSOCIATIONS. — *Veau:* Un veau qui se lèche la narine. Museau noir et humide. Un grelot au cou du veau. Il se gratte l'oreille avec une patte. Il soulève la queue pour déféquer. Dindon qui fait la roue. Une allée du Jardin des Plantes.

Raser: Clef. Anneau de clefs, cadenas, chaîne. Un doigt passe dans l'anneau. Une main serre l'anneau.

Cornes: Manche en os. Manche de parapluie croisé avec un autre. Canne.

INTERPRÉTATION. — N'ayant pu obtenir plus d'associations nous avons éprouvé quelque difficulté à interpréter ce rêve le jour même. Nous avons pensé, en raison du savon qui mousse, à une représentation de coït ou d'onanisme, réussi malgré l'image de castration (rasoir). Quelques jours après, M. G... raconta qu'étant enfant, à la campagne, il s'était beaucoup attaché à une génisse et qu'ayant vu, plus tard, cette génisse conduite au taureau, il avait été très épouvanté de la scène. Il lui arrivait, par la suite, d'avoir des cauchemars au cours desquels il était poursuivi par un taureau.

Dès lors, le rêve devint intelligible. M. G... se représente lui-même, enfant, sous les traits du veau (ou de la génisse avec laquelle il s'est identifié dans la vision de l'accouplement). Raser devient ici un symbole de castration. Il est question de renoncer en partie à la virilité et développer une sexualité passive. Cependant, le rêve spécifie qu'il ne s'agit que d'un compromis, car les cornes (symbole mâle) sont respectées. Nous voyons ici un désir ambivalent de conserver certains apanages de l'homme, tout en prenant une attitude passive par ailleurs. Il est probable que ces apanages sont en rapports avec une tendance onaniste latente (le veau se gratte l'oreille, se lèche la narine, secoue son grelot; le dindon fait la roue), nuancée d'érotisme anal (défécation).

Quelques jours après cette séance, M. G... raconte qu'il a revu la jeune fille du dancing et l'a emmenée au théâtre. Puis il l'a embrassée et a obtenu d'elle un rendez-vous dans un hôtel pour la fin de la semaine. « Depuis, dit-il, je suis content et j'ai retrouvé du courage. » La nuit, il a fait des rêves.

RÊVE I. — J'étais cité devant un tribunal et je plaidais ma cause avec beaucoup d'ardeur. Un monsieur, d'apparence très correcte, disait qu'on ne devrait pas permettre des blasphèmes de sectaire comme ceux dont je m'étais rendu coupable et il ajoutait: « D'ailleurs, ces gens sont inférieurs et bons à rien. » Alors, je bondissais sur lui, mais, en approchant, j'étais si las que je pouvais à peine remuer. Le monsieur, ensuite, s'approchait de moi et me posait des questions sur la grammaire, comme pour mesurer mes capacités intellectuelles. Je

me sentais les idées troublées, mais je pouvais répondre assez bien ; je nommais les éléments de la phrase et je remportais une demi-victoire en déclarant que c'est le verbe le plus important.

ASSOCIATIONS. — *Tribunal:* Pour me juger, juger ma névrose. Le neurasthénique fait figure d'inférieur et doit se justifier.

Le monsieur correct: Morale bourgeoise contre laquelle je me révolte. Un médecin que j'ai consulté, pédant et incompréhensif. Un ennemi pour moi.

Blasphème: Attentat à la tradition, à la morale. J'ai lu un livre où le neurasthénique est décrit comme un être insupportable, tyrannisant son entourage.

Ces gens sont inférieurs: « Mon sentiment d'infériorité. »

Grammaire: Une étude dont je me suis occupé en étudiant l'arabe. Orient. Voyage. Locomotive. Mouvement du piston.

Verbe: L'action, la réalisation, la femme. Le verbe s'est fait chair. Pelle et balai. Fourchette et couteau. Marteau, le manche passe à travers le marteau.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve exprime une lutte contre le sentiment d'infériorité. Pour y échapper, le sujet doit l'analyser (le juger). Il doit d'abord lutter contre l'éducation paternelle et blasphémer contre ses principes (refoulements). Il voudrait attaquer de front le rival (père-médecin), mais ne peut garder cette attitude virile; il doit se contenter de lutter par des moyens passifs (réponses aux questions). Il arrive tout de même à proclamer avec succès son désir de sexualité (le verbe s'est fait chair, les couples: pelle-balai, fourchette-couteau, manche-marteau).

Ce rêve montre encore, par l'allusion au médecin incompréhensif, un transfert d'hostilité qu'il faut rendre conscient. Il exprime, à titre de reviviscence, le désir de trouver une compensation intellectuelle à l'infériorité évidente devant la force physique du père. Le caractère négatif de la victoire remportée est loin d'être satisfaisant.

RÊVE II. — J'habitais un trou dans la terre avec un camarade juif déshérité. Il faisait la cuisine. Il me montrait ma casquette sur un tas d'ordures et la prenait au bout d'un bâton pour la jeter. Je voulais la garder.

ASSOCIATIONS. — *Trou dans la terre:* Une poêle avec sa queue. Malle entr'ouverte. Serrure.

Camarade juif: Un ancien camarade d'études, très malheureux, timide, névrosé. A cette époque, j'étais si déprimé que j'ai comparé son sort au mien. J'ai pensé qu'il devait être homosexuel, parce qu'il s'était pressé contre moi d'une manière douteuse, à deux ou trois reprises. Nous avons travaillé tous deux à l'organisation d'une bibliothèque.

Faire la cuisine: Vile besogne. Une cheminée avec de la fumée. Un encrier ouvert plein d'encre noire.

Casquette, képi, galons: J'y vois maintenant deux branches de laurier, formant couronne. Il la soulevait en l'air sur son bâton. Fiole bouchée avec une marque laissée sur le bouchon par le tire-bouchon.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve exprime nettement la passivité homosexuelle. Le trou dans la terre symbolise l'érotisme anal, que le sujet partage avec l'ancien camarade. La misère, comme la terre, révèle le côté déplaisant et malpropre de ces images (fumée dans la cheminée, encore dans l'encrier). Dans ce rêve, le rôle actif est laissé au camarade (faire la cuisine, étendre le bâton). La casquette représente deux éléments contraires: la passivité sexuelle, toujours associée à l'idée de malpropreté (tas d'ordures), mais aussi la puissance active (képi, galons). L'image onirique traduit cette pensée: Si j'accepte ce rôle passif, je perds ma virilité (le képi est jeté). Ici encore, il y a un désir de compromis (garder la casquette).

Il est évident que M. G... est préoccupé par l'épreuve de ses capacités sexuelles qui doit être tentée dans quelques jours. Les rêves ne montrent pas beaucoup d'assurance. Le lendemain, il apporte ce nouveau rêve:

RÊVE. — Ma nouvelle amie voulait absolûment que je lui achète un cadeau pour notre premier rendez-vous. Je refusais. Alors, elle devenait petite, laide, antipathique. Nous prenions l'autobus pour aller à l'hôtel. Il y avait beaucoup de monde. En arrivant, j'avais gardé, sans faire attention, un torchon provenant du moteur de l'autobus et j'avais oublié de payer le conducteur. J'allais réparer ces erreurs et je rentrais dans l'hôtel; mon amie était redevenue belle et je m'en réjouissais.

J'avais alors une altercation avec un inconnu que je secouais par son col avec beaucoup d'arrogance.

ASSOCIATIONS. — *Cadeau:* Un bouton électrique. Un couple enlacé.

Autobus: Le volant de direction. Une grande corbeille à linge. De la terre et une fleur dépotée. Poupée de modiste. Ruban rouge. Une clef. Un homme ou une femme encapuchonné, avec un livre qu'il élève.

Torchon : Essuyer. Vin. Bouteille de vin. Encrier. La Vierge à l'enfant. Fenêtre de cathédrale. Barreaux. Fermeture de fenêtre.

Altercation: Pattes d'un cheval au galop. Un soldat jouant du clairon. Œufs d'oiseau dans une boîte. Lion héraldique avec une grande langue rouge.

INTERPRÉTATION. — Le cadeau représente l'acte sexuel (étreinte du couple et sensibilité, bouton électrique). M. G... a des répugnances à l'accomplir. Il s'en console en dénigrant la femme (l'amie devient laide). C'est aussi parce qu'il est hanté par l'image d'une femme antipathique (mère) qu'il ne peut en être capable. L'autobus représente la puissance, la brutalité, la vulgarité (beaucoup de monde) de l'accouplement. La fleur dépotée est peut-être un symbole de défloration : l'homme encapuchonné un symbole combiné d'érection et de préservation. La même crainte de fécondation s'exprime par le torchon du moteur, le désir de voyager gratuitement et par le refus de laisser un cadeau à la femme. L'altercation avec l'homme est un désir de puissance, une rivalité qui s'affirme contre le concurrent (mieux que dans les rêves précédents). Le rêve peut se traduire ainsi: Je supporterais bien la rivalité contre l'homme, mais la possession de la femme m'épouvante. L'altercation peut, d'ailleurs, prendre encore la valeur d'une satisfaction homosexuelle ou masturbatoire.

M. G... reconnaît qu'il aurait de fortes répugnances à accomplir une défloration et que l'idée d'une fécondation possible le ferait reculer. Tout petit, il a imaginé ces choses comme extrêmement pénibles pour la femme (sa mère se plaignait toujours de son rôle féminin; il avait eu horreur de l'accouplement du taureau), et ceci a contribué à le détourner de la virilité.

Le rêve de la nuit suivante n'est guère plus rassurant sur ses capacités amoureuses actuelles.

RÊVE. — Je voyageais en automobile avec une jeune fille dont les jambes étaient paralysées. Nous passions près d'un fossé. J'imaginais l'auto culbutant dans ce fossé et j'avais peur. Je me demandais aussi si, dans le cas où l'auto capoterait, nous pourrions, le chauffeur et moi, la soulever. Ensuite, nous nous engagions sur une côte presque à pic. La voiture finissait par dévaler en arrière et s'arrêtait. Alors, j'emportais la petite impotente dans mes bras et la déposais sur un lit. Elle me disait: « Si j'avais été découverte, tu te serais aperçu que je suis victime d'un affreux péché. » Je pensais à l'onanisme.

ASSOCIATIONS. — *La jeune fille:* Je ne sais qui elle peut être.

Paralysée: Un vieillard paralysé que j'ai aidé à soigner à Lyon. Je suis aussi paralysé par ma névrose.

Automobile: Pendule avec figurines jouant du clairon. Balancier. Un coucou sort. Main bandant un arc. La flèche part. Sonnerie électrique. Battant de la sonnerie.

Le chauffeur: Il vous ressemblait.

Porter dans ses bras: Sacrifice. Vous m'avez dit que je suis incapable de me donner affectivement. Je ne pourrai jamais rendre une femme heureuse, à cause de ma neurasthénie. Je suis pourtant affectueux et il me semble que j'ai de la tendresse à dépenser.

Dans un lit: Lit très bas, lit d'enfant.

Péché affreux: Onanisme. Main soulevant le couvercle d'une bonbonnière. Main trempant une éponge dans une assiette. Mouches sur l'éponge. Un petit enfant.

INTERPRÉTATION. — La course en auto représente l'acte sexuel. L'idée d'impuissance est reportée sur la femme. L'acte sexuel expose à un danger, est lié à une angoisse que le psychanalyste (chauffeur) ne pourra peut-être pas surmonter. L'idée d'impuissance est en rapport avec l'onanisme. Ce rêve laisse à supposer que M. G..., enfant, a refoulé de fortes tendances à l'onanisme et a, de cette manière, développé l'idée d'impuissance, pour échapper aux sollicitations sexuelles qu'il redoutait. Les associations d'idées concernant le péché

affreux ont aussi trait à la fécondation (pullulation des mouches, enfant).

Le surlendemain, M. G... raconte qu'il s'est rendu sans entrain au rendez-vous amoureux. L'acte sexuel n'a pu être consommé complètement, parce qu'au moment décisif, M. G... a été « pris de peur ». Malgré cela, la jeune femme se serait déclarée satisfaite et aurait promis de revenir une autre fois. L'insuccès n'en a pas moins affecté M. G..., qui a essayé, la nuit suivante, de compenser par un rêve.

RÊVE. — J'étais invité à une soirée avec quelques artistes, dont le peintre H... A un mur, je voyais accroché un médaillon de E... Je disais: « E... aussi était un artiste ! » Il y avait une jeune fille et j'avais l'impression qu'elle était ma fiancée. Je voulais l'entraîner avec moi et elle finissait par céder après des résistances.

ASSOCIATIONS. — *Soirée:* Mondanités. Relations sociales. La vie. Rapports entre les sexes.

Artistes: J'aurais rêvé de faire de l'art en même temps que mon métier.

Le peintre H...: Je l'ai admiré et envié, pour sa vie libre, agréable, facile.

Le médaillon de E...: E... est le fondateur des études que je poursuis. C'est un modèle, un maître. Je pense à mon professeur de Genève, si bienveillant pour moi.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur réalise son désir d'être artiste, c'est-à-dire d'avoir une vie libre et sensuelle. Il se fait l'égal du peintre H..., qu'il reconnaît par ailleurs comme un idéal de virilité. Il veut aussi égaler E..., l'ancêtre, l'image paternelle qui « était aussi un artiste » et aspire à prendre sa place. La deuxième partie du rêve indique directement qu'il désire être viril auprès des femmes tout particulièrement.

M. G... fait ensuite des associations libres:

« Une cigogne (*naissance, sexualité*). Une petite poupée qui se balance (*idem*). Un cheval attelé à une charrue qui fend le sol (*acte sexuel avec idée de puissance et de défloration*). Une main tenant un crayon. Un vaporisateur (*érection, éjaculation, onanisme*). Un portail surmonté d'un blason, avec une guirlande de roses (*image féminine*). Ciseaux coupant un lacet (*renoncement, rupture, castration*). Bicyclette ancien modèle

(*fixation affective ancienne*). Gibet avec un chien pendu, chaîne et carcan de fer; fermeture du carcan (*castration*). Un balai balayant l'intérieur d'une église (*fixation libidinale maternelle*). »

On peut les interpréter ainsi: « A l'occasion d'un accouchement, M. G..., dans son enfance, a compris l'acte de la fécondation et le problème sexuel. Il a éprouvé des désirs d'onanisme et de relations sexuelles normales, mais ceux-ci ont abouti à un refoulement en raison de leurs tendances incestueuses. Il en est résulté un désir de castration.

Cette fixation maternelle serait donc antérieure à la phase de détachement et d'éloignement que M. G... peut seule se rappeler consciemment. Il n'a porté son attention sur les défauts maternels que pour se libérer d'une fixation libidinale Son homosexualité n'est qu'une réaction secondaire à une fixation maternelle primitive.

Interrogé sur ses premières impressions concernant les différences de sexes, M. G... répond ne pas se rappeler grand'-chose de précis. Il fait la série d'associations d'idées suivante:

« Une montre (*montrer, voir, curiosité*) dessinée sur un tableau noir d'école (*dans l'enfance*). Les deux aiguilles de la montre ; il est 3 heures (*verticale* et *horizontale, accouplement*). Le tableau noir est suspendu à des crochets qui ont abimé le mur (*défloration*). Une libellule aux ailes transparentes. Ailes arrachées. Crabe. Pinces de crabe. Un gâteau rond dont on a coupé un secteur avec un trou au milieu (*castration*). Charcuterie, tranches de saucisson (*idem*). »

Il est vraisemblable que M. G... a supposé, dans son enfance, que le sexe féminin était dépossédé par violence de l'attribut masculin et qu'il en est résulté une certaine crainte de subir un sort semblable (point de départ de l'orientation homosexuelle).

A la séance suivante, M. G... dit qu'il a réfléchi à la naissance de ses deux sœurs et que, sans rien se rappeler, il prend conscience qu'il y a eu là une révélation. Il se souvient que sa mère, en lui expliquant la naissance, lui avait dit que c'est douloureux pour la femme. Il se demande si elle ne lui en a pas parlé, alors qu'il était tout petit. De là l'image du *tableau*

noir. Il a eu l'impression d'avoir été sexuellement le bourreau de sa mère et, par là, s'est détourné de la sexualité.

Un nouveau souvenir lui revient: Tout petit, alors qu'il couchait dans la même chambre que ses parents, il s'est levé une nuit pour uriner et a tenu longtemps son pénis à la main. Ses parents se sont précipités pour voir ce qu'il faisait et il a compris qu'il y avait là quelque chose de dangereux et de défendu. Plus tard, sa mère lui a fait allusion à la nécessité d'éviter l'onanisme. Il n'aurait, d'ailleurs, jamais osé le faire, et, quand, à vingt-sept ans, il lui est arrivé d'être torturé la nuit par des idées érotiques, il se jurait de ne jamais succomber à ces tentations.

M. G... vient d'écrire à son père et à son ami théologien des lettres très violentes, les accusant de l'avoir mené à la névrose et à l'impuissance par leurs principes faux. (Les résistances, symptôme d'un retour à la combativité virile, se sont dirigées vers leur objet initial, le père). Il leur a annoncé, comme un défi, qu'il se faisait psychanalyser.

Quelques jours plus tard, M. G... fait une série de rêves:

RÊVE I. — Je suis avec quelques personnes, dont M. D... et une jolie femme inconnue, à laquelle je m'intéresse. Je parle de la thèse de doctorat de mon père; je dis que la thèse a eu la note maxima, mais que la défense a été moins bonne.

ASSOCIATIONS. — *M. D...:* Il a un bon jugement, un goût sûr. Il me ressemble par sa timidité. Il est plus efféminé que moi. Je pense lui succéder à son poste.

Thèse: Affirmation. Puissance. Virilité.

INTERPRÉTATION. — Il s'agit d'être viril comme le père auprès des femmes (la jolie femme à laquelle M. G... s'intéresse) et auprès des hommes, pour soutenir la rivalité (rendre M. D... plus timide, plus efféminé, prendre son poste). Pour cela, il faut suivre l'exemple du père, car sa conduite (sa valeur sexuelle) est excellente (note maxima), mais ses principes pédagogiques, ses prohibitions de la sexualité (défense) ne valent pas grand'chose.

RÊVE II. — Je fais partie d'une troupe d'acteurs habillés à la grecque et nous répétons une pièce de grand apparat en plein air. Il y a des décors magnifiques, un château notamment. L'auteur, une femme, assiste à la représentation, tenant

à la main une sorte de houlette. Nous faisons des exercices de gymnastique et je fais comme les autres, tant bien que mal.

ASSOCIATIONS. — *Acteurs:* Agir, agent, tenir un rôle.

A la grecque: Homosexualité. Hermaphrodisme.

Houlette: Berger. Diriger. Conduite.

Gymnastique: Vie physique, organique, sexuelle.

Femme-auteur: Ma mère.

INTERPRÉTATION. — « J'arriverais à me comporter sexuellement d'une manière satisfaisante, si les différences sexuelles étaient atténuées et si, notamment, la femme pouvait tenir le rôle actif. » Ou encore: « Si je suis un jour obligé d'être homosexuel (faire des exercices à la grecque), ma mère (la femme-auteur) y sera pour quelque chose. »

RÊVE III. — Je vois Mozart, âgé de huit ans, jouer du piano et diriger un orchestre invisible. Je remarque que sa main est trop grande pour son âge.

ASSOCIATIONS. — *Main:* Onanisme. Je vous ai dit que, tout petit, en urinant, j'avais des érections qui inquiétaient mes parents.

INTERPRÉTATION. — « J'étais un enfant prodige; je me suis éveillé trop tôt à la sexualité; j'avais des penchants masturbatoires trop précoces. » Le désir latent est un vœu de puissance (être génial comme Mozart).

RÊVE IV. — Je suis professeur. Je pense que j'ai aussi à surveiller les élèves. Un élève arrive avec une jambe malade et demande à rentrer chez lui. La blessure me semble vilaine, mais un collègue affirme que ce n'est rien.

ASSOCIATIONS. — *Professeur:* Une situation que j'aimerais avoir.

L'élève malade: Camarade de collège très débrouillard.

Blessure: Maladie de peau. J'ai eu une maladie de peau.

INTERPRÉTATION. — « Je ne suis plus un enfant, mais un homme; je ne suis plus surveillé, mais c'est moi qui détiens l'autorité et le commandement. Les idées de castration que j'ai eues dans mon enfance me semblent graves, mais ne le sont pas. »

Un peu plus tard, M. G..., qui n'a plus de nouvelles de son amie d'un soir, déclare qu'il a grande envie de s'adresser à une prostituée pour ses premières réalisations sexuelles.

RÊVE I. — Je me trouve avec M. D... et le doyen de la Faculté. M. D... brille par ses connaissances, fait une forte impression sur le doyen et j'en suis jaloux. Il indique sur une carte de Grèce une ville, « Ohayo », ce qui me remplit d'étonnement. Le doyen donne un papier ainsi adressé: « Pas à G... (moi), mais à D..., qui a plus de renom. » J'éprouve un sentiment d'infériorité, mais je me console à l'idée que le doyen doit être homosexuel et que sa situation n'est pas enviable. Une jeune fille arrive; M. D... la captive et je me sens d'abord gêné, mais il se met au piano et je danse avec la jeune fille, qui sent l'eau de Cologne. Je me réveille avec une pollution.

ASSOCIATIONS. — *M. D...:* Nous l'avons vu dans un rêve précédent. Je me compare à lui et j'envie son poste.

Grèce: Homosexualité. Nous avons vu déjà des acteurs costumés en Grecs. Antiquité.

Ohayo: Ohio. Ville américaine. Industrie. Virilité. Décisions rapides (ce qui me manque). Le cri: « Ohé » (allons-y). Le salut fasciste: « Ej, ej, alala ! » Les peuples du Nord, autrefois, se saluaient au son de: « Ej ». Virilité.

D..., qui a plus de renom: M. D... est plus brillant que moi, mais je crois qu'il souffre aussi d'un sentiment d'infériorité.

Le doyen: M. D... est mieux vu de lui que moi.

Eau de Cologne: Parfum. Sensualité. Odeur de vice des maisons hospitalières. J'ai mis de l'eau de Cologne pour aller à mon premier bal.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur s'identifie avec M. D... dont il envie les succès et le poste. Il voudrait, lui aussi, surpasser le père (doyen), et forcer ce dernier à l'admiration. La pensée latente est: « Un jeune, malgré sa timidité (D...), peut en imposer à un vieux (doyen). On peut être puissant et viril (Ohayo) tout en ayant eu, dans le passé, des complexes homosexuels (Grèce, antiquité). Je dois renoncer aux faveurs homosexuelles du père (papier du doyen). Si M. D... est capable de plaire aux femmes, il n'y a pas de raison pour que je ne puisse faire comme lui, à mon premier essai (eau de Cologne). »

RÊVE II. — J'étais avec mon père. Nous allions voir ensemble un tourniquet hydraulique à une fête de village.

INTERPRÉTATION. — Je peux marcher de pair avec l'imago

paternelle pour la virilité (tourniquet hydraulique, symbole sexuel).

RÊVE III. — Un vieillard poinçonnait les billets à l'entrée du métro. Je savais qu'il était condamné à mourir. Quand j'arrivai, il se levait pour me céder la place, mais je l'invitai à rester assis.

INTERPRÉTATION. — Désir infantile de voir disparaître l'adulte qui exerce la sexualité (le père). Désir actuel de prendre sa place sans le détruire.

Ces rêves montrent une tendance victorieuse à prendre la place du père et marquent un progrès dans l'analyse.

Trois jours après, M. G... annonce qu'il est allé dans une maison de prostitution. Le moment le plus difficile a été d'entrer. Le choix l'a couvert de honte, mais il a pu se ressaisir et réaliser un coït normal à tous points de vue. Il a l'impression d'être sorti d'une prison et d'être un autre homme.

Il a reçu une lettre de son père, l'adjurant d'envoyer le psychanalyste à tous les diables, mais le charme de l'influence paternelle est rompu.

Cette consécration de virilté marque une amélioration très marquée qui se maintient pendant plusieurs séances : « Je crois, dit M. G..., que je suis en possession de mes moyens. Maintenant, j'aime me mêler au monde et les gens me paraissent plus aimables. » Cependant, le goût du travail ne revient pas, et il ne tarde pas à apporter une série de rêves nuancée de sentiments pénibles.

RÊVE I. — J'avais un petit serin en cage. Il était déplumé, chancelant, près de sa petite baignoire, le bec dans l'eau et je pensais qu'il allait mourir. J'étais angoissé.

ASSOCIATIONS. — *Serin:* J'aimais les oiseaux étant petit. Les nids. Les couvées. Ces souvenirs reviennent quelquefois dans mes rêves. Je vois une patte soulevée, comme d'un oiseau mort. Cette patte devient une main avec des bagues. La pierre de la bague est tournée vers l'intérieur de la main. Alliance. Main de femme.

Petite baignoire: Un bassin avec des salamandres qui me dégoûtaient. Quelque chose de flottant. Cadavre gonflé. Animaux décomposés au bord de la mer. Roseaux. Barque avec rames. Plage. Traces d'un pied d'homme. Le gros orteil est

disposé chez moi comme chez mon père. Chez lui, tout est gigantesque.

Cage: J'ai vu un rat en cage. Il grimpait aux barreaux. Une patte dépassait. Forme d'un pied d'enfant. Fourchette. Ratière. Dans la ratière, un petit jambon. Chair rouge. Je ne sais si la fourchette est enfoncée dans le jambon. Plage. Mer. Forêt. Une barque flotte avec ses deux rames trempant dans l'eau.

INTERPRÉTATION. — Le serin en cage est un enfant dans le sein maternel (souvenir d'enfance, pied d'enfant, chair rouge). Une sœur est née à M. G... pendant son enfance et bien qu'il n'ait pas de souvenirs conscients, le rêve indique qu'il s'est représenté cette naissance. Il n'est pas impossible qu'un forceps ait été nécessaire (la fourchette saisit le jambon dans la ratière). Or, le rêve exprime un désir de mort; il aurait sans doute voulu être débarrassé de cette sœur qu'il a regardée avec dégoût (salamandres, animaux décomposés au bord de la mer). Il a compris le rôle joué par le père dans cette naissance (traces d'un pied d'homme) et il y a vu une puissance extrême (gigantesque) par rapport à ses propres moyens (le gros orteil est semblable, mais plus petit).

Le rêve exprime cette pensée: L'enfant nouveau-né aurait dû rester dans le sein de sa mère (cage), dans les eaux de l'amnios (baignoire) et y mourir. Cependant, la patte de l'oiseau devient une main de femme portant l'anneau ; cela ne signifie-t-il pas que la sœur a grandi et a révélé ses possibilités féminines ? La moindre affection que M. G... a pour ses sœurs n'est-elle pas la compensation d'une fixation affective qui aurait fait refouler le désir de mort en y ajoutant l'angoisse ? L'inceste après le vœu criminel ?

RÊVE II. — J'avais une espèce de fouine très longue. Elle était gravement blessée, avait la tête presque enlevée. Il me semblait que c'était par ma faute. Son agonie se prolongeait. Elle se faufilait dans du foin que j'avais mis pour la réchauffer. Je crois qu'elle est morte à la fin.

ASSOCIATIONS. — *Fouine:* Deux skis l'un dans l'autre. Symbole d'accouplement. J'ai sexualisé ce sport du ski. Pour moi, il est voluptueux de glisser sur la neige blanche, on s'y enfonce, tout est ouaté. Mes sports favoris sont le ski et la natation.

Foin: Nourriture. Pâturage. Paix des prairies. Vaches laitières.

Interprétation. — Ce rêve se relie au précédent par l'image d'un animal captif qui meurt, mais ici la note affective semble être différente. Ce n'est plus l'enfant concurrent qu'il s'agit de supprimer, mais la sexualité elle-même pour aboutir à une autocastration. Alors, il sera possible de retourner à la mère-nourrice (foin). La fixation incestueuse (la fouine entre dans le foin) implique la castration (tête coupée). Le rêve indique que l'épreuve psychique du sevrage n'a pas été satisfaisante. Faute d'avoir su réaliser le sacrifice, le rêveur conserve l'orientation captative de sa libido infantile.

Ce rêve complète le précédent. Il explique le sens de la jalousie infantile contre la sœur, le désir de conserver pour soi l'allaitement maternel (le bec de l'oiseau dans l'eau de la baignoire, idée de boire). Les tendances possessives de M. G... font qu'il est dans l'incapacité de se donner affectivement (dans un rêve précédent, il refusait de faire un cadeau à son amie).

La nuit suivant ces explications, M. G... fait le rêve qu'on va lire :

Rêve. — J'étais chez ma tante. Elle m'avait donné un beau chandail rose pour porter directement sur le corps. Je voulais la payer et j'avais l'idée que ce prix servirait à la rançon de trois cents Chinois, femmes et enfants, prisonniers en France.

Associations. — *Tante:* Sœur de ma mère. Elle m'a élevé en partie et je l'aimais beaucoup. Elle m'écrit d'aller la voir et me reproche de ne pas lui envoyer de nouvelles.

Chandail: J'ai toujours eu envie d'un chandail semblable, d'un contact si doux à la peau. Confort. Plaisir.

Payer: J'ai souvent peur d'oublier de payer. C'est peut-être une tendance à ne pas payer. Mon père me donnait facilement de l'argent. Emancipation. Ma mère était avare.

Chinois: Une dame m'a demandé: « Si vous pouviez tuer un Chinois sans effort, par exemple en appuyant sur un bouton électrique, et par là gagner de l'argent, le feriez-vous ? » Par Chinois, elle entendait des gens quelconques, lointains et indifférents.

300. — 3 est un symbole masculin. Ma tante avait un fils qui a été tué à la guerre. Ces Chinois étaient prisonniers de guerre. Idée de gens faibles et inoffensifs.

Prisonniers: Impuissance. Mains dans des fers. Etre à la merci des autres. D'ailleurs ceci se rapporte à une information que j'ai lue avant-hier, veille du rêve et que voici :

Londres, 20 décembre. — On mande de Pékin à la *B. U. P.* que, selon des informations reçues de Kalgan, trois cents coolies chinois, capturés par les troupes nordistes, furent envoyés à Ping-Tichung dans des wagons à claire-voie. Lorsque les malheureux arrivèrent à destination, ils étaient tous morts de froid en cours de route.

Quand les autorités de Ping-Tichung découvrirent les trois cents cadavres, ils les renvoyèrent à Kalgan dans les mêmes wagons où les coolies avaient trouvé la mort. (1)

INTERPRÉTATION. — En réponse aux constatations précédentes, le rêveur réalise un désir de donner. En échange de la tendresse (cadeau), il donne à la femme quelque chose. Le chandail voluptueux dans lequel il entre son corps peut prendre un sens sexuel et le rêve signifie qu'en échange de la volupté, le rêveur veut se donner. Or, que signifie ce don ? La rançon d'êtres inoffensifs qu'il aurait aussi bien pu sacrifier à ses intérêts, donc le sacrifice de son égoïsme à la sœur dont il ne voulait pas la naissance. Le rêve peut se traduire: Je veux bien m'abandonner affectivement si je peux y trouver du plaisir ; et non seulement je ne veux pas tuer des innocents, mais encore je veux leur donner la liberté, la vie. Ici, le désir de créer se substitue au désir de détruire. Le rêveur veut, comme son père, donner le jour à des enfants et à de nombreux enfants (300, nombre de virilité). Or, c'est la tante qu'il choisit comme image de la femme pour exprimer cette tendance incestueuse de se mettre à la place du père auprès de la mère (« Comme mon père a fait des enfants à ma mère, j'en ferai bien à une femme semblable » : tante).

Cependant, ces dispositions ne persistent pas. A la séance

(1) Le Journal, 21 décembre 1926.

suivante, M. G... est toujours désemparé, fatigué et ne peut se remettre au travail. Il apporte une série de rêves:

RÊVE I. — Un camarade me donne deux sous pour passer un portillon et me reproche ma paresse. Je passe le portillon sans payer et lui rends les deux sous.

ASSOCIATIONS. — *Camarade:* Il était mauvais élève, mais audacieux. Il est devenu un officier aviateur remarquable, mais s'est tué en avion.

Portillon: Portillon du métro. Le vieux contrôleur qui, dans un rêve précédent, voulait me céder sa place.

INTERPRÉTATION. — Désir de ne pas être inférieur au camarade audacieux, mais de ne rien devoir à personne et de ne rien sacrifier. Le portillon à franchir a un sens nettement sexuel. Le rêveur, de nouveau, résiste à l'esprit d'abandon, de sacrifice, de concession; il ne veut pas mourir comme le camarade, mais il espère franchir l'obstacle à moins de frais.

RÊVE II. — Je croise, dans une gare de Suisse, un professeur de français, W..., en compagnie de quelques personnes. Il paraît tout étonné de me voir et me dit quelques mots, mais nous nous séparons sans qu'il m'ait présenté à ses compagnons. J'ai honte d'être rentré en Suisse sans avoir travaillé.

ASSOCIATIONS. — *Gare:* Voyage, séparation. Décision. Mon revirement actuel.

Professeur W...: Il a quelque chose du taureau. Pour moi, il représente le mâle.

Présenter: Mettre en rapports. Etablir des relations. Faire connaître.

INTERPRÉTATION. — Désir d'égaler, en virilité, l'imago paternelle (lui parler), mais en même temps de se cacher de lui. Le retour à la patrie (imago maternelle, femme) doit être secret (sentiment infantile de honte pour la sexualité) et ne doit pas coûter d'efforts (sans avoir travaillé). Il s'agit aussi d'une révolte contre le sevrage avec sentiment de culpabilité.

RÊVE III. — La jeune fille L... et moi allons chez mon ami O... Je la contemple avec plaisir et je me demande si O... va la trouver bien aussi. Elle raconte une drôle d'aventure qui lui est arrivée et qui a eu quelque célébrité: elle traversait une lande déserte; un coq de bruyère lui a fait la cour et s'est atta-

qué à elle; il avait une queue en lyre et des yeux luisants. « Il ne pouvait pas me faire de mal, dit-elle. Il était beau. »

ASSOCIATIONS. — *La jeune fille L...:* Je pense à la possibilité de l'épouser, mais je me demande si elle n'a pas quelque névrose.

Coq de bruyère : Animal coquet. L'homme qui fait des avances, moi-même. Désir amoureux.

Le camarade O... : Un de mes meilleurs amis, qui vient de se marier.

INTERPRÉTATION. — Aller chez O... signifie s'identifier à lui et participer à la virilité (vie conjugale). L'aventure de la jeune fille correspond à la pensée qu'elle pourrait être frigide. Le coq (lui-même) est capable de se comporter vaillamment, mais la jeune fille n'en éprouve pas de dommage (elle est frigide et stérile: lande déserte). Il y a donc désir de renverser les rôles, mais crainte en même temps que la femme soit inaccessible.

RÊVE IV. — Je fais mon entrée, avec des recrues, à l'Ecole de Cavalerie. L'uniforme me va. J'ai une forte carrure. Il y a seulement un camarade plus fort que moi. Nous allons dans une coûr où sont les chevaux. Je demande si l'équitation est dangereuse. On me répond qu'en sautant on risque de se faîre écraser les testicules. J'examine mon baluchon. Il y a une brosse dont les poils sont aplatis. Je me rappelle que je viens de la laver. Cependant, il est tard et nous allons souper. Nous entrons dans une salle à manger. La femme du capitaïne reçoit, comme maîtresse de maison. Quelqu'un demande du thé. A moi, elle propose de la bière et j'accepte. Il n'y a pas de siège libre. Je veux partager un tabouret avec un petit enfant. Un chien s'approche, inquiet. J'ai peur d'être mordu et je reste debout.

ASSOCIATIONS. — *Cavalerie:* Exercices de force et d'adresse.

Brosse: Va-et-vient.

Femme du capitaine: C'est probablement ma mère.

Thé: Tasse de thé. Lait.

Bière: Pale ale. Petite bière. Bière amère. Mettre en bière. Balance. Tourments, Résignation.

Chien: C'était un fox. Il avait une bricole.

INTERPRÉTATION. — Bien que les associations d'idées aient

été recueillies d'une façon sommaire, ce rêve est assez intéressant. Il oppose le désir de puissance (école de cavalerie, forte carrure) au sentiment d'infériorité (camarade plus fort) et au complexe de castration (testicules écrasés). Le résultat est l'insuffisance sexuelle (brosse aux poils aplatis), malgré les soins (lavée). La scène de la salle à manger représente la mère (femme du capitaine) refusant l'allaitement (thé) au profit d'un autre qui le reçoit (la sœur probablement) et opérant le sevrage (bière). Le tabouret partagé avec l'enfant signifie que le rêveur, pour éviter le sevrage, aurait voulu ne pas grandir. La morsure du chien est un autre symbole de castration et peut se traduire: « Si je suis quand même obligé de grandir (rester debout), l'attachement maternel me fera perdre ma virilité (morsure). »

En arrivant à la séance suivante, M. G... dit: « Vous faites un métier intéressant. Ce doit être captivant de sonder les âmes. » Puis il raconte qu'il est retourné la veille dans la maison de prostitution. Il aurait voulu retrouver la même femme, mais elle était absente. « Comme la première fois, dit-il, j'étais déprimé et honteux, et je n'ai eu aucun plaisir. L'acte sexuel s'est passé normalement, mais j'avais hâte d'en finir et je n'ai ressenti aucune volupté. Je voulais seulement m'assurer que j'étais capable de le faire. Après, le dégoût m'a saisi. J'avais soif d'anéantissement. L'idée m'est venue de mourir et j'ai dû réprimer des pensées de suicide. » La nuit, M. G... a fait un rêve.

Rêve. — J'étais allé rendre visite à une jeune femme que je connais, mariée à un homme beaucoup plus âgé. Je voyais le mari de dos: un très bel homme grisonnant. Je restais là jusqu'au soir. Mon père arrivait alors et ressemblait au mari, mais en moins grand. Tous deux étaient assis côte à côte. Nous allions au jardin où était un arbre en fleurs. Là, je rencontrais D... Il me racontait qu'il avait abusé de laxatifs et qu'il avait une diarrhée incessante. Il me racontait aussi qu'il avait mené une vie de nabab et se faisait véhiculer en chaise à porteurs...

Interprétation. — Ici encore, les associations n'ont presque pas été faites, faute de temps pendant la séance. Il faut remarquer qu'en se plaçant en tiers entre le vieux mari

et la jeune femme, M. G... exprime le désir de prendre la place du père. Il avait traduit symboliquement le même désir en enviant le sort du psychanalyste qui sonde les âmes. Il l'avait surtout réalisé en retournant dans la maison de prostitution. Le mari et le père, dans le rêve, représentent le même personnage dédoublé. L'arbre en fleurs représente l'enfance. D... est le dédoublement du rêveur (voir les rêves précédents) et la fin du rêve exprime le désir infantile de résister à la contrainte sociale d'être propre (D... ne réprime pas ses besoins) et aux efforts nécessaires pour apprendre à marcher (D... va en chaise à porteurs). Ce sont d'autres aspects de la protestation oubliée contre le sevrage. Le désir de reculer dans l'évolution vitale explique les pensées d'anéantissement et de suicide.

A la séance suivante, M. G... déclare qu'il va assez bien, mais qu'il n'arrive pas à envisager la sexualité comme une chose naturelle.

RÊVE I. — J'étais à table avec un vieillard très âgé. Je remarquais la vivacité de son regard et je pensais qu'il avait dû être rajeuni après une phase de sénilité.

INTERPRÉTATION. — « Si un vieillard peut être rajeuni, à plus forte raison pourrai-je, moi qui suis jeune encore, retrouver ma virilité ».

RÊVE II. — Je suis dans une maison publique sordide. Une femme répugnante est là. Le tenancier, un vieillard, arrive et m'attaque pour m'enlever ma montre. Je me sens d'abord incapable de me défendre, mais à la fin, je me ressaisis et je lui arrache une clef que je jette, par la fenêtre, dans une rivière.

ASSOCIATIONS. — *Maison publique:* Celle de la rue X... La femme a une boucle pour retenir ses bas. La « Maison Tellier ». Ma gêne et mon dégoût. Forel anathématise la prostitution.

Tenancier: Un petit vieux. Un de mes oncles. On m'avait attiré dans un guet-apens.

Montre: Ma personnalité, ma conscience. Tic tac. Temps perdu. Je me suis décidé trop tard à être un homme.

Clef: Serrure. Attribut du tenancier.

INTERPRÉTATION. — La maison publique symbolise la

sexualité. Ce rêve exprime le désir allégorique de châtrer le père dans la crainte d'être châtré par lui. Il faut mettre M. G... en garde contre des résistances possibles à l'égard du psychanalyste.

Une semaine plus tard, M. G... reconnaît qu'il va décidément très bien. Il est retourné plusieurs fois auprès de la même femme et éprouve maintenant un plaisir complet.

RÊVE I. — Ma grand'mère tombe en syncope, puis on m'apprend qu'elle est morte. Ma mère est présente avec une attitude querelleuse et je sens de l'hostilité entre nous.

ASSOCIATIONS. — *La grand'mère:* Elle a été comme une mère pour moi et même, pendant les premières années de ma vie, elle s'est plus occupée de moi que ma mère. Quand elle est morte, j'avais vingt ans : je me suis reproché de ne pas ressentir plus de peine.

La mère: Maman m'a éloigné des femmes. Elle m'a expliqué comment se faisait la naissance et m'a dit que c'était très douloureux pour les mères. Je pense à la petite génisse que j'ai vu conduire au taureau. Après, je rêvais que j'étais poursuivi par un taureau. Un neurologiste de mon pays à qui je racontais ce détail m'a dit : « Vous n'avez qu'à prendre ce taureau par les cornes. » Au fond, il m'a entretenu dans mes résistances contre la sexualité.

INTERPRÉTATION. — « J'ai perdu ma grand'mère sans souffrir; de même perdrai-je ma mère qui m'est hostile, de même encore toutes les femmes ». Le rêve signifie encore que la femme qui donne la vie à la série des générations est vouée à la mort, que la sexualité a quelque chose de lugubre (la naissance est douloureuse aux mères). Il faut donc renoncer à la femme. Les associations d'idées montrent la tendance masochiste à se mettre à la place de la femme. Le conseil du neurologiste a été senti par l'inconscient du sujet comme un conseil d'homosexualité passive (étreindre les cornes du taureau agressif).

RÊVE II. — Je vais voir M. B... dans une drôle de maison. Il travaille dans une haute galerie avec sa femme, vêtue de rouge. Je pense que je viens faire mon service militaire et que j'ai changé un ancien uniforme gris contre un bleu horizon. Je vais monter un escalier, mais j'aperçois en haut une jeune

fille. J'ai l'idée qu'elle va me demander un billet que je n'ai pas et je lui dis en anglais: « *I shall come back in a few moments.* » Je redescends. En bas, le professeur d'anglais à Berne me dit: « M. G..., j'ai des compliments à vous transmettre de votre tante. » Je pense que ma tante n'aime pas les enfants. Des gens circulent. Un homme avec une toque et une grande plume est très laid. Je pense: « Peu importe qu'un homme soit laid, pourvu qu'il ait confiance en lui. » Il se met à faire la cour à une femme qui m'intéresse. Je m'approche. Puis je me trouve ailleurs. Un enfant me montre, dans le creux de sa main, un petit morceau de savon; puis je m'aperçois que c'est une boulette de beurre.

Associations. — *Drôle de maison :* Maison publique. Sexualité.

Gris: Mélancolie, neurasthénie.

Bleu: Sérénité. Virginité.

Rouge: Couleur de Mars. Agressivité.

Parler anglais: La femme avec qui j'ai des relations parle anglais. Les grues des Folies-Bergère parlent anglais aussi. L'une d'elles m'a pris pour un Anglais et m'a adressé la parole, mais je ne l'ai pas suivie.

Savon: Frotter, mousser.

Beurre: Beurre fondu. Liquéfaction.

Interprétation. — La maison de M. B... représente le domaine de la sexualité. Là, le couple travaille (relations sexuelles) en élévation (érection). La femme a des attributs virils (rouge). Le rêveur lui-même porte la couleur virginale féminine (bleu), mais si les rôles normaux sont renversés (s'il se sent faible, passif devant la femme), du moins a-t-il échappé au gris de la névrose et peut-il encore aborder le problème sexuel (faire son service militaire). Cependant, il ne peut aller jusqu'au bout de son ascension vers la femme, parce qu'il est incapable du don que nous avons vu précédemment symbolisé. La femme qui doit coûter un effort (la jeune fille qui demande un billet) le fait reculer. Il préfère la prostituée qu'il n'a pas à conquérir (il parle anglais). A ce propos, reviennent les souvenirs de la situation infantile à l'égard de la femme éducatrice (tante), la crainte de n'être pas aimé en même temps que le désir d'obtenir des faveurs (compliments). Ensuite, le sen-

timent d'infériorité s'exprime par le fait que l'homme à la plume (très viril) prend la place convoitée auprès de la femme (il s'agit, sans doute, de la rivalité paternelle). Un essai de consolation est cherché dans le fait que le rival est laid, mais la supériorité esthétique que le rêveur se reconnaît est une qualité passive, féminine. L'enfant avec son savon-beurre symbolise le désir d'onanisme, conséquence de toutes ces inhibitions.

Rêve III. — Je suis devant une armoire. J'ouvre un tiroir. J'y trouve des provisions, des gâteaux. J'en mange avec le sentiment de faire quelque chose de mal. Un homme arrive avec ses enfants. Il les fait jouer et prépare un arbre de Noël. Un des garçons veut se faire prêtre et lit des livres pieux. Puis, nous nous couchons tous ensemble et j'ai des rapports pédérastiques (actifs) avec le garçon.

Interprétation. — Les gâteaux défendus représentent vraisemblablement l'allaitement maternel; l'arrivée du père et de ses enfants symbolise le sevrage, en tant que sacrifice fait au père et aux frères ou sœurs. Le père dresse l'arbre de Noël pour les enfants et écarte le rêveur de l'armoire (le père prend possession de la mère par la sexualité et écarte l'enfant de sa mère-nourrice). La lecture des livres pieux est un essai de sublimation du sacrifice attribué ici, par projection, à un des garçons, mais cet essai est infructueux et n'aboutit qu'à l'homosexualité.

Après cette interprétation, M. G... avoue qu'à sa dernière visite à la maison publique, il a eu des rapports *more ferarum* avec la femme et en a été très satisfait. Il fuit le rôle véritablement viril de l'imago paternelle parce que la sexualité normale est liée pour lui à des résistances. Il cherche à s'approcher de la femme avec le minimum d'effort psychique en s'adressant à une prostituée, toujours la même et il préfère reproduire ses fantaisies infantiles, homosexuelles, que de se comporter virilement dans le plein sens du terme.

En réalité, M. G... réactive des résistances à l'égard des femmes. A la séance suivante, il se sent plus déprimé et mélancolique. Il est retourné à la maison publique, mais avec l'idée que c'était une sorte d'épreuve très difficile et le résul-

tat n'a pas été satisfaisant. En outre, la peur des maladies vénériennes lui est venue.

Rêve I. — J'avais un petit bateau mécanique (jouet), que je remontais et que je lâchais dans la mer. Il filait et devait aborder à un rivage lointain, mais je le voyais soudain s'engloutir. Un camarade plus âgé me faisait des reproches.

Interprétation. — Le bateau mécanique représente la puissance sexuelle. Il est destiné à un lointain rivage (carrière amoureuse), mais il ne peut surmonter la fixation maternelle (s'engloutit dans la mer). Ce naufrage représente le désir de retourner au sein maternel, de repasser par les eaux de la naissance. C'est à la fois une tendance à reculer devant la vie et le germe d'un désir incestueux (plonger le jouet dans cette eau formatrice).

Rêve II. — Un petit veau nageait dans un lac de sang. Il dressait la tête le plus possible, mais finissait par être englouti. J'assistais à cela sur le rivage de ce lac de sang et c'était un affreux cauchemar.

Associations. — *Le veau:* Je pense aux rêves précédents où le veau me symbolisait. Taureau amoindri. Petit jet d'eau. Poisson rouge lâchant des bulles d'air dans l'eau. Homme portant un fouet. Flagellum. Spermatozoïde. Gibet. Un pendu au bout d'une chaîne, un boulet aux pieds. Un coucou qui jette ses frères et sœurs hors du nid. Nid vide avec un œuf. Echelle. Un ramoneur grimpe à l'échelle. Il porte aussi une boule attachée à une corde. Je revois le petit veau.

Interprétation. — Les associations d'idées se rapportent à la vie fœtale (poisson dans l'eau, pendu attaché au boulet placentaire, ramoneur portant une boule, nid, œuf). Le rêveur revoit sa propre naissance et pense à la naissance de ses frères et sœurs, qu'il aurait voulu supprimer (jeter hors du nid). Le sang représente le côté sanglant de l'accouchement et explique le sentiment d'horreur. Ici, le désir de rentrer dans le sein maternel s'exprime par l'engloutissement du veau.

Le surlendemain, M. G... va mieux. Il a fait un rêve significatif.

Rêve. — Il s'agissait d'un personnage historique de mon pays, qui aurait été le fondateur de la nation et qui aurait été

poursuivi par des ennemis, chassé hors du pays. Je le poursuivais, avec quelques compagnons, hommes et femmes, sur les ordres d'une reine imaginaire. Nous arrivions le soir à un embarcadère et apprenions qu'il s'était enfui sur un bateau. Je rassemblais alors ma troupe et, avec beaucoup de maîtrise, l'encourgeais à poursuivre ses traces. Quelqu'un me demandait le nom de la reine qui nous avait envoyés. Je répondais que c'était trop ancien pour que je me rappelle, mais je proposais de la nommer : Marie.

ASSOCIATIONS. — *Le personnage:* Me fait penser à un brigand célèbre qui s'était caché dans une cave.

Compagnons: Camarades, service militaire. Frères d'armes.

Marie: Nom de ma sœur cadette. J'ai un faible pour elle. La Vierge. Une princesse fiancée à un prince.

INTERPRÉTATION. — Rivalité victorieuse contre le père. Désir d'éliminer celui-ci, de s'associer avec les frères et sœurs pour la mère (reine). Mais, en raison des résistances personnelles, l'imago maternelle ancienne est remplacée par la sœur. C'est parce que le rêveur a retrouvé dans sa sœur Marie quelque chose de ce qu'était sa mère, lors de ses premiers souvenirs, qu'il s'est attaché à elle. Une telle fixation devait être censurée par la suite et s'opposer au libre développement de la sexualité.

Les jours suivants, M. G... déclare aller très bien. « Même dans mon sommeil, dit-il, j'ai une impression de mieux. » Il commence à s'intéresser à ses vêtements et à soigner sa mise. Il est sensuellement très excité et a de fréquents rapports sexuels, mais ne se sent pas encore tout à fait sûr de ses moyens.

RÊVE I. — Je rentre en Suisse. Mes professeurs W... et T... me souhaitent la bienvenue et me donnent des conseils médicaux, mais j'en ris intérieurement, car je me sens sauvé.

INTERPRÉTATION. — Ici, le rêveur s'égalise à l'imago paternelle. Il rentre dans sa patrie (près de la mère, de la femme) et est reçu par ses professeurs (ceci est à comparer avec un rêve précédent, où le professeur W... ne le présentait pas à ses amis et lui inspirait de la gêne). Les conseils médicaux méprisés indiquent le transfert sur l'analyste de ce sentiment de rivalité triomphante.

RÊVE II. — Je visite la bibliothèque d'Anatole France. Toutes ses œuvres sont là, mélangées à d'autres, parmi lesquelles celles de Tourguénieff. Je voudrais bien lire tous ces livres. Un étudiant est présent et n'est nullement impressionné par l'importance de cette bibliothèque. Il dit que nous en ferions bien autant en nous y mettant à trois pendant trois mois. Je réponds qu'il faudrait au moins trente ans.

ASSOCIATIONS. — *Anatole France:* Un cynique. Un vieillard qui ne pense qu'à l'amour sensuel. Son œuvre me paraissait immense dans le rêve et m'inspirait un grand respect.

Tourguénieff: Les romanciers russes m'attirent. Ce sont des grands psychologues qui savent mettre à nu le cœur humain. Ils ont étudié de curieux types de névrose.

L'étudiant: Un voisin à la pension de famille. Très sûr de lui, très arrogant.

A trois en trois mois : Nombre masculin. Je me rappelle encore que la salle de la bibliothèque était triangulaire.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve exprime un désir de puissance (lire, s'assimiler l'œuvre de grands écrivains). Il s'agit d'une puissance virile (nombre 3) à la fois sexuelle (Anatole France) et psychologique (Tourguénieff). Ici, la rivalité vise également le psychanalyste (ils ont étudié des névroses). Le dialogue avec l'étudiant exprime encore un doute sur la facilité à acquérir cette puissance.

RÊVE III. — Trois étudiants de Berne marchent sur une grande route et je les suis. Parmi eux, je reconnais un certain Frisch. Je les rattrape. Ils vont à Paris, parce qu'ils veulent faire l'amour dans une maison de tolérance. Frisch exprime quelques remords. On arrive à cette maison et on entre. La maison est pleine. Une rangée de clients attend sur des sièges, fumant et lisant. Mes trois camarades vont à un comptoir et reçoivent des tickets orangés. Je leur souhaite bonne chance et je m'en vais. Je constate avec étonnement que des familles visitent ce lieu. Je pense que ces gens ne savent pas où ils se trouvent. Ils se croient dans un musée et ne voient aucun mal à se promener dans cet établissement.

INTERPRÉTATION. — Bien que les associations d'idées n'aient pas été recueillies, ce rêve peut s'interpréter comme un essai de justification, une excuse: Tout le monde se livre à la sexua-

lité, la sexualité est à la base de la famille, il n'y a donc pas de mal à faire comme les autres. Remarquons le nom de l'étudiant: Frisch, en allemand, signifie à la fois, frais, rafraîchissant (idée de frigidité), et florissant, plein de sève, gaillard (idée de puissance); en outre, le mot traduit l'idée de nouveauté. Ici, le rêveur abandonne ses compagnons moins par résistance contre la sexualité que pour renverser la situation et devenir un homme plus sérieux, plus respectable que les autres. Cependant, Frisch qui, malgré ses remords, prend un ticket, est un dédoublement de lui-même. Il désire avoir le plaisir des camarades et la bonne réputation de celui qui s'abstient.

Rêve IV. — Je fais mon service militaire. Les soldats se divisent en deux camps et se déclarent la guerre. Je suis dans une chambre et je monte la garde, armé. Des hommes rôdent devant une fenêtre entr'ouverte; l'un d'eux passe le bras par la fenêtre et veut prendre son chapeau (un tricorne) dans une gouttière. J'ai l'impression qu'il ne l'aura pas et qu'il faut l'empêcher.

Associations. — *Chambre :* La maison de tolérance aux volets clos. Fenêtre entre-bâillée.

Monter la garde: Etant soldat, j'ai monté la garde devant un ministère. Une voiture stationnait devant l'entrée et un des chevaux se rabrouait. On avait beaucoup de peine à le calmer.

Interprétation. — Pour être viril (militaire), il faut être prêt à la concurrence (la guerre) et défendre la femme qu'on garde (la chambre) contre les intrusions étrangères (bras dans la fenêtre).

Cependant, le sens favorable de ce rêve se superpose, symboliquement, aux images d'homosexualité passive (attaque du taureau à la porte, ruades du cheval devant l'entrée, etc.).

M. G... continue à se trouver bien aux séances suivantes. Il commence à jeter les bases d'une étude à laquelle il va se livrer. Il se sent content et ses réalisations sexuelles sont suffisantes, bien que le spasme soit encore bref. Il a pu se détacher de la femme à laquelle il était habitué et s'adresser spontanément à une autre. Ses rêves n'indiquent pourtant pas qu'il soit encore bien affermi dans cette sécurité.

Rêve I. — Je suis dans un gymnase et je fais des sauts très réussis sur un cheval de bois. Tout à coup, je m'aperçois que je suis extrêmement haut, j'hésite et je ne tombe pas d'aplomb sur le cheval.

Interprétation. — Insécurité sexuelle.

Rêve II. — Je feuillette des fiches de la Bibliothèque Nationale (où j'ai trouvé dernièrement un traité sur l'Amour). Deux fiches m'intéressent surtout: l'une donne l'adresse de la maison de tolérance où je vais, l'autre l'adresse d'un hôpital dit « de la Maternité douloureuse de la femme-mère ». Je pense: « L'auteur a voulu exprimer les aberrations de l'amour. »

Interprétation. — Ce rêve réédite l'horreur de la maternité, de l'accouchement et met ce sentiment en opposition au désir (traité sur l'Amour, maison de tolérance).

Rêve III. — Je feuillette un album de dessins faits par moi. Les derniers sont passables; les plus anciens sont les plus beaux. Je les admire et je me demande si j'en suis réellement l'auteur. Il y a un dessin de bélier que je trouve très « architectural » et des plats avec des amours. Je me flatte de ces œuvres et je me dis qu'elles sont « la création de mon imagination ».

Interprétation. — « Si j'avais connu l'amour plus tôt, c'eût été beaucoup mieux que maintenant. Je ne sais si j'en aurais été vraîment capable, car, depuis trois ans, je doute vraîment de mes moyens, mais il y en avait sûrement le désir et la représentation dans mon esprit ».

Après cette séance, M. G... part dans son pays pour les vacances. Il revient trois mois plus tard et raconte que le retour au pays natal ne lui a pas été favorable. L'ambiance familiale l'a rendu un peu mélancolique, mais surtout il a fait une démarche auprès de Mlle L..., qu'il espérait pouvoir considérer comme sa fiancée. Il lui a nettement parlé de mariage et celle-ci a déclaré qu'elle ne répondait pas à ses sentiments sur ce point, que, d'ailleurs, la perspective du mariage ne la séduisait guère, mais qu'elle lui conservait une fraternelle affection. M. G... prétend en avoir été allégé, car, si elle avait accepté, il se serait senti obligé de rester chaste. Il a fait deux cauchemars particulièrement pénibles : il voyait une

femme avec les seins coupés et il s'arrachait lui-même deux molaires.

Il faut remarquer que la peur de la sexualité avait amené M. G... à fixer son choix sur une jeune fille vraisemblablement frigide.

Le second cauchemar a nettement un sens de castration. Le premier représente vraisemblablement une protestation contre le sevrage: le sadisme qui l'empreint n'est, en somme, qu'une libido captative, dévorante, un désir de traiter l'être aimé comme la nourriture qu'on tue et qu'on déchire. Il serait possible que les deux images eussent une relation de dépendance dans les souvenirs inconscients de la période de sevrage ; la poussée des dents justifie le sevrage parce que l'enfant pourrait mordre le sein maternel, mais surtout les dents rendent l'enfant capable de se nourrir par lui-même. Le rêve exprime cette pensée inconsciente : J'aimerais mieux qu'on m'arrachât les dents que de renoncer à l'allaitement maternel. Plus tard, la même image signifiera: J'aimerais mieux châtrer une virilité naissante que de renoncer aux caresses maternelles (non peut-être à la mère réelle, mais à la douceur de l'imago maternelle précédemment conçue).

Faute d'avoir pu analyser ces rêves, M. G..., sevré de ses fiançailles rêvées, s'est symboliquement sevré ou châtré à plusieurs reprises. A Genève, il a fait la conquête d'une jeune femme dans une réunion dansante, mais, malgré le consentement formel de celle-ci, n'a pu réaliser son désir parce que, la jeune femme ne pouvant le recevoir chez elle, il n'a pas osé aller dans un hôtel, dans la crainte du scandale. Ensuite, à Lausanne, il s'est décidé, pour affirmer sa virilité et malgré son manque d'enthousiasme, à s'adresser à une prostituée, mais il s'est trouvé complètement impuissant en sa présence.

Deux séances sont consacrées à l'analyse de ces faits. A la troisième, M. G... déclare: « Je fuis la vie, je me replie; le champ de ma conscience se rétrécit. Mais j'ai tant besoin d'affection. Je meurs d'inanition affective. » Et il pleure longuement.

Puis il raconte qu'il avait des résistances pour revenir à Paris et reprendre son traitement. Le jour du départ, il s'est foulé le pied et a commis des oublis qui devaient le retarder.

Il ne voulait plus de la sexualité, symbolisée pour lui par Paris. Il avoue: « Mon *moi* neurasthénique ne voulait pas guérir. » Il faut lui expliquer que c'est encore une forme de castration.

RÊVE I. — Je luttais avec une sorcière très forte et je m'épuisais, mais je la terrassais à la fin, à bout de forces moi-même.

ASSOCIATIONS. — *Sorcière :* Ma névrose. Peur des femmes. La Parisienne avec qui j'ai fait mes débuts amoureux. Je vois une tête de cheval bridée. Une amazone avec un chapeau haut de forme et une cravache. L'affiche pour la contribution volontaire et le salut du franc: une des jeunes filles représentées ressemble à L.... Je revois le cheval de l'amazone. Il tend la jambe en avant. La jambe est blessée. Mon entorse le jour du départ. Castration.

INTERPRÉTATION. — La sorcière terrassée est, sans doute, la névrose, mais il est possible qu'à un autre point de vue, elle représente la sexualité et la femme vue avec des résistances (la mère). Cette image s'associe, en effet, aux femmes perdues (la première amie et la fiancée). Remarquons que le cheval blessé (l'homme châtré, le rêveur) est dominé par la femme virilisée (amazone). Ceci exprime une difficulté à tenir le rôle viril auprès des femmes et une tendance plus ou moins volontaire à la soumission (castration). Donc, dans une certaine mesure, M. G... accepte la soumission à la femme qui sera pour lui comme un homme et rejette la sexualité normale sous la forme d'une sorcière. Il s'agit vraisemblablement de la répétition d'une attitude infantile à l'égard de la mère.

RÊVE II. — J'étais dans une chambre et une troupe de guerriers anciens, armés de lances et de boucliers, faisait irruption.

ASSOCIATIONS. — *Guerriers anciens :* Héros du passé. Je revois une gravure montrant un jeune vacher, avec sa corne. J'imagine qu'il est debout sur une colline, sur les flancs de laquelle une vilaine sorcière dégringole.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve est un désir d'homosexualité passive, ressenti dans un passé lointain (guerriers anciens). Les associations représentent la glorification de la virilité (le vacher est l'équivalent humain du taureau des rêves précédents, forme idéale par rapport au veau avec lequel le rêveur

s'identifiait lui-même). La sorcière en fuite exprime le mépris de la féminité, mais aussi le pouvoir redoutable attribué à celle-ci (1).

Ces sentiments anciens ayant été affectivement déchargés du fait de leur retour à la conscience, le rêve suivant exprime un désir de puissance.

RÊVE I. — Je m'installe dans la chambre de D..., au poste qu'il occupe. J'y vois un bureau avec une quantité de petits tiroirs (qui existe, en réalité). On n'est pas à l'aise pour écrire, mais je m'aperçois qu'on peut allonger la table et que c'est bien plus commode. D... est présent. Il me raconte qu'il aime une jeune fille, dont je vois la photographie. Elle est comme une acrobate, en maillot, haut perchée sur une échelle et très désirable. D... déclare qu'il va l'épouser le lendemain. Je me demande s'il n'a pas tort, étant donnée sa névrose.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur a le désir de prendre la place du rival auquel il se compare d'habitude et de réaliser là plus de commodité (plus de puissance) que lui. Le but sexuel (mariage) est, par projection, attribué à D... comme la névrose, et le problème difficile est ainsi rejeté sur lui. La femme exprime la force (acrobate) et se montre d'un accès difficile (sur son échelle).

M. G... est amené à parler de certaines impressions à l'égard des femmes. Il a tendance à voir dans la femme un être tellement délicat qu'il a peur de l'offenser en la désirant. Il lui semble que l'amour doit toujours être une déception pour la femme et il se sent gauche ou grossier devant chacune.

RÊVE II. — Je vois, comme sur une projection lumineuse, D..., sa fiancée imaginaire et un petit garçon en skis. Les skis de l'enfant sont très visibles et relevés, ceux de D... et de sa fiancée sont cachés par la neige. D... m'explique que ce doit être ainsi.

INTERPRÉTATION. — Etant donnée la valeur affective attachée aux sports d'hiver, le rêve peut être interprété ainsi : Quand l'érotisme est apparu trop tôt chez l'enfant, la sexualité des adultes doit être ensevelie dans la frigidité. Nous

(1) Le sujet objecta que l'interprétation devait être inexacte, car ces rêves avaient été suivis, au réveil, d'un sentiment d'allégresse qu'il considère comme l'indice de tendances saines.

retrouvons ici le désir infantile de ne pas grandir et le renoncement à la virilité pour conserver les avantages de l'enfance.

M. G..., soulagé par cette prise de conscience, se met de nouveau à aller bien. Il raconte qu'il est retourné voir la prostituée à laquelle il est habitué et que les choses se sont passées mieux que jamais. « Seulement, ajoute-t-il, j'ai eu la prudence d'être le moins agressif possible et j'ai fait le *virgin boy* (couché sur le dos pendant l'acte sexuel). » On comprend la valeur des rêves précédents, où la femme était représentée en haut d'une échelle.

RÊVE. — J'habitais un appartement très confortable et je le faisais visiter à un ami. Je lui montrais ensuite un autre appartement dont j'étais propriétaire et que j'avais loué à un autre ami; ce dernier était là, occupé à écrire des articles, en pleine activité et paraissant très satisfait. Je disais que cet ami locataire dirigeait une troupe de jeunes filles pour des exercices de gymnastique et qu'il commandait très bien; pour la danse seulement, il était moins expert.

Ensuite, je vais avec l'ami visiteur au cinéma. Nous voyons un film. Le héros fait de l'acrobatie, très haut. A la fin, je me crois au cirque. Les exercices se passent de plus en plus haut, comme dans une tour. Il faut grimper pour les voir. En redescendant, quelqu'un me dit: « Attention, l'aspirateur électrique va vous faire dresser les cheveux. » Enfin, des femmes arrivent et nous faisons l'amour tous ensemble.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur exprime son désir de tout mettre en ordre dans sa personnalité (appartement confortable) et veut que cette personnalité soit même agrandie en ce sens qu'il y aurait en lui-même un nouveau personnage actif, puissant, capable de diriger les femmes. Il aurait, à défaut de la grâce du danseur, la force du gymnaste.

L'acrobate n'est autre que le rêveur lui-même, se regardant agir. L'ascension dans la tour, les cheveux dressés par l'aspirateur ont un sens seuxel non douteux, étant donnée la fin du rêve.

A partir de ce moment, M. G... se mit à aller tout à fait bien, poursuivant ses études avec entrain, ne souffrant plus de dépression, de fatigue anormale, ni d'angoisse et libéré de toute inhibition au point de vue sexuel. Il eut l'occasion de

s'essayer en compagnie d'autres femmes, avec le même succès et la même satisfaction.

Alors, fut entreprise l'étude synthétique du cas et un essai de coordination des éléments fournis par l'analyse.

*
* *

Dans une vue d'ensemble sur la succession des séances (rêves et associations d'idées), on constate que des éléments psychiques de plus en plus anciens ont été réactivés.

Tout d'abord, on retrouve les déterminantes les plus proches de l'état actuel: tendance à se diminuer, à prendre une attitude passive, masochiste. Ces déterminantes sont *l'écrasement par l'imago paternelle* trop puissante, trop redoutable, trop sévère — et l'éloignement de l'*imago maternelle hostile* et inaccessible. Le résultat fatal de tels obstacles au développement normal de la libido devait être la tendance à l'homosexualité passive et à la castration.

Dès les premières séances, on peut ainsi reconstruire le mécanisme immédiat du cas. Cependant, il est évident que les conflits malheureux avec le père et la compréhension véritable du caractère névrosé de la mère n'ont pu survenir qu'à une époque assez peu reculée de l'enfance, période prépubère vraisemblablement. L'attitude psychique de vaincu qui caractérise M. G... a dû être précédée de luttes.

En effet, nous retrouvons un peu plus tard, dans l'analyse, comme en une couche plus ancienne de l'inconscient, les traces de ces luttes. Elles sont annoncées par les *premières résistances contre l'analyste* et nous y démêlons les éléments suivants: compréhension sadique de la sexualité; horreur attachée à la naissance, refoulement de la sexualité normale; attitude homosexuelle ambivalente, active, passive ; attitude ambivalente à l'égard de la mère, de la femme en général; destruction de la tendance à la fixation maternelle; refoulement des désirs d'onanisme. Toute cette période aboutit à une oscillation entre le désir de puissance (prendre la place du père) et le désir de

(1) Association des deux premières séances. Rêves du camarade dans le galetas...

se comporter passivement en face d'une représentation féminine virilisée.

Cette deuxième phase de l'analyse est suivie de rêves relatifs à la naissance de la sœur, ce qui donne à supposer qu'elle correspond à une tranche de vie remontant de l'âge de douze ou treize ans à l'âge de un ou deux ans.

Avec cette *réactivation des impressions concernant la sœur,* nous rencontrons une troisième phase de l'analyse. Nous comprenons que cette haine primitive contre la sœur, suivie d'un attachement plus ou moins vif avec tendance à déplacer l'imago féminine de la mère à la sœur, devait contribuer à créer une ambivalence à l'égard de la femme, sorte de sadisme refoulé. La troisième phase de l'analyse aboutit à la *période du sevrage*. Elle nous montre l'enfant refusant de partager la mère-nourriture avec le monde extérieur, refusant de grandir, de marcher, de manger, d'être propre. Nous y voyons cette tendance captative à rechercher le plaisir avec le minimum de frais. Cette phase est naturellement la plus ancienne et nous n'avons pas été plus haut dans le passé du malade.

Mais, si nous voulons maintenant reconstituer chronologiquement la genèse des troubles pour lesquels M. G... est venu nous consulter, nous en trouvons l'origine dès la période de sevrage, vers la fin de la première année de la vie. Dès ce moment apparaît chez lui une tendance à se dérober aux obligations grandissantes et aux efforts de plus en plus soutenus que nécessite la vie. Le refus d'accomplir les sacrifices demandés maintient plus ou moins l'enfant dans les dispositions captatives, anales, sadique, de la libido primitive, entravant l'évolution de cette libido vers les stades oblatifs qu'elle doit normalement revêtir.

Sur le terrain psychique ainsi préparé, jouent pendant toute l'enfance des impressions inhibitrices dues à l'éducation et au milieu: représentation sadique de la sexualité (l'enfant, conscient d'avoir fait souffrir sa mère dans l'accouchement, ne veut pas devenir le bourreau des femmes); aspect hostile, dominateur, cruel de la femme (mère méchante) et substitution de la crainte de soumission au désir de possession à l'égard de la femme; écrasement par une rivalité paternelle trop redoutable, sans compensation du côté maternel; nécessité de se

soumettre à l'homme sans résister, mais, en même temps, possibilités d'échanges affectifs de ce côté; refoulement des désirs auto-érotiques. La seule voie possible devenait ainsi une perversion : homosexualité passive, masochisme, désir de castration. Telle fut l'évolution du cas.

En rendant conscientes les inhibitions maintenues dans l'inconscient, l'analyse a permis à la libido de les surmonter et de tendre vers son évolution normale.

Trois mois après la fin de l'analyse, M. G... nous a adressé la lettre suivante:

« Cher Monsieur,

« Permettez-moi de vous exprimer une grande reconnaissance. Vous avez parfaitement réussi à me guérir. Avec la santé psychique est revenue la joie de vivre. Au déclin de la vieille année, vous avez terminé l'analyse. Aujourd'hui, c'est la Saint-Sylvestre. Un comptable arrête ses comptes et fait le bilan de l'année. Nous avons fait ensemble le bilan de toute ma vie. Du côté *Avoir,* vous m'avez fait toucher du doigt la *volonté de puissance,* ou mieux la libido qui est toujours liée à l'instinct génésique, et du côté *Doit,* la contrainte de renoncer, ou mieux le complexe de castration. Le sentiment d'infériorité qui m'écrasait me semblait sans fondement; je ne pouvais pourtant pas le vaincre en me raisonnant. Vous m'en avez dévoilé la cause: les conflits que j'ai eus autrefois avec « un rival puissant », mon père. Vous avez creusé le champ de mon inconscient et, comme un geyser, les sentiments de haine réprimés qui avaient été jusque-là recouverts d'une épaisse couche d'amour, ont jailli au grand jour. La révolte a fini par éclater. Cette révolte ne s'est pas tant dirigée vers mon père que vers la morale sexuelle chrétienne. Le mal qu'elle a causé ne peut être mesuré. La grande mission de Freud, une partie de cette mission plutôt, tient dans ces mots : *Il a dissipé l'hypocrisie sexuelle.* Verrons-nous luire une ère nouvelle ? Je l'espère.

« Naturellement, la religion n'est pas en cause. M. le pasteur Dr Oscar Pfister témoigne qu'on peut être religieux tout en étant partisan de Freud. Le dogmatisme clérical, l'étroi-

tesse d'esprit des hommes, leur prétention à dominer les âmes, voilà le mal !

« Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré ! » J'ai brûlé, j'ai haï. En haïssant, j'ai recouvré la santé morale. Mon caractère, qui était devenu flottant et indécis, s'est raffermi. Que les théologiens expliquent comme bon leur semble ce soi-disant paradoxe ! »

« ... J'ai assez parlé de moi. Laissons-là le passé puisqu'il est liquidé ! C'est l'avenir qui s'ouvre devant moi et tout d'abord la nouvelle année. Bonne ou mauvaise, elle ne me fera pas perdre mon équilibre psychique, etc., etc. »

Depuis, M. G... s'est maintenu dans ces bonnes dispositions et a repris son travail. On peut le considérer comme suffisamment guéri.

*
* *

Cette observation nous a paru intéressante à deux points de vue:

1° L'analyse a été relativement très courte, ses phases successives assez nettes et le résultat thérapeutique satisfaisant ;

2° L'interprétation des rêves a fourni la matière principale. Les analystes ne sont pas tous d'accord sur l'importance qu'il convient de laisser aux rêves ; un cas comme celui-ci montre qu'on peut quelquefois y trouver à peu près tous les éléments intéressants.

MÉMOIRES ORIGINAUX

(*PARTIE APPLIQUÉE*)

Le Choix des Trois Coffrets

par Sig. FREUD

Traduit de l'allemand par Mme Edouard Marty

Traduction revue par Marie Bonaparte.

A paru d'abord dans « Imago » IIe vol. (1913), puis dans la quatrième série de la « Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre ».

I

Deux scènes de Shakespeare, l'une gaie, l'autre tragique, m'ont donné dernièrement l'occasion de poser un petit problème et de le résoudre.

La scène gaie est celle du choix que les prétendants, dans le *Marchand de Venise,* doivent faire entre trois coffrets. La jeune et sage Portia est obligée, par la volonté de son père, de ne prendre comme époux parmi ses prétendants que celui qui, de trois coffrets qu'on lui présente, saura choisir le bon. Les trois coffrets sont d'or, d'argent et de plomb; le bon est celui qui contient le portrait de la jeune fille. Deux des concurrents se sont déjà retirés sans succès, ils avaient choisi l'or et l'argent. Bassanio, le troisième, se décide pour le plomb; par là, il obtient la fiancée qui, avant même l'épreuve du sort, avait

éprouvé un penchant pour lui. Chacun des prétendants avait, dans un discours, donné les motifs de son choix, vantant le métal préféré et diminuant le mérite des deux autres. La plus difficile des tâches était par là échue à l'heureux concurrent; ce qu'il trouve à dire pour magnifier le plomb par rapport à l'or et à l'argent est peu de chose et semble forcé. Si, dans la pratique de la psychanalyse, nous rencontrions un discours de ce genre, nous ne manquerions pas de flairer, derrière ces raisons peu satisfaisantes, des motifs secrètement dissimulés.

Shakespeare n'a pas, lui-même, inventé le thème des trois coffrets; il l'a pris dans un récit des *Gesta Romanorum*, où une jeune fille tente ce même choix pour conquérir le fils de l'empereur (1). Et, là aussi, c'est le troisième métal, le plomb, qui porte la chance. Il n'est pas difficile de deviner qu'il s'agit ici d'un vieux thème dont il y a lieu de chercher l'interprétation, de voir d'où il dérive, à quoi il faut le ramener. Une première conjecture sur ce que peut bien signifier ce choix entre l'or, l'argent et le plomb trouve son expression dans une remarque de Ed. Stucken (2), qui s'est occupé de cette même matière dans une dissertation étendue. Voici ce qu'il dit: « Ce que sont les trois prétendants de Portia, leur choix le montre clairement: le prince du Maroc choisit le coffret d'or: il est le soleil; le prince d'Aragon choisit le coffret d'argent: il est la lune; Bassanio choisit le coffret de plomb: il est l'enfant des étoiles. » Pour soutenir cette interprétation, il cite un épisode du poème épique populaire esthonien Kalewipœg, dans lequel les trois prétendants paraissent ouvertement comme soleil, lune et fils des étoiles (« le fils de l'étoile polaoire ») et où, de même, la fiancée est accordée au troisième.

Notre petit problème nous aurait-il ainsi orientés vers un mythe astral ? Quel dommage pourtant de n'en avoir pas fini par cette explication ! Le problème continue à se poser, car nous ne croyons pas, avec beaucoup de mythologues, que les mythes aient été lus dans le ciel et en descendent; nous jugeons plutôt, avec O. Rank (3), qu'ils ont été projetés au ciel après

(1) G. Brandès. *William Shakespeare*. 1896.
(2) Ed. Stucken, *Mythes astraux* (Astralmythen), p. 655, Leipzig 1907.
(3) O. Rank. *Le mythe de la naissance du héros* (Der Mythus von der Geburt des Helden), 1909, p. 8 et suivantes.

avoir surgi ailleurs dans des conditions purement humaines. Et c'est à ce fond humain que va notre intérêt.

Reprenons une fois encore notre sujet. Dans le poème esthonien comme dans le récit des *Gesta Romanorum,* il s'agit du choix que fait une jeune fille entre trois prétendants. Dans la scène du *Marchand de Venise,* il semble que ce soit le même thème, mais, en même temps, apparaît ici une sorte de renversement du thème: c'est un homme qui choisit entre trois coffrets. Si nous avions à faire à un rêve, nous penserions aussitôt que ces coffrets sont des symboles de l'essentiel chez la femme, et la femme elle-même, comme il en est aussi des boîtes, cassettes, corbeilles, etc. Si nous nous permettons aussi d'admettre dans notre mythe ce remplacement symbolique, la scène des coffrets dans le *Marchand de Venise* aura vraîment subi le renversement que nous avons supposé. D'un seul coup — comme il n'arrive d'ordinaire que dans les contes —, nous avons dépouillé notre thème de son revêtement astral, et nous voyons maintenant qu'il traite un thème humain: le choix que fait un homme entre trois femmes.

Mais cela même est le sujet d'une autre scène de Shakespeare dans l'un des plus émouvants de ses drames; il ne s'agit plus cette fois du choix d'une fiancée et, néanmoins, il y a là de secrètes analogies avec le choix des coffrets dans le *Marchand de Venise.* Le vieux roi Lear se décide, encore de son vivant, à partager son royaume entre ses trois filles, et ceci en proportion de l'amour qu'elles sauront lui manifester. Les deux aînées, Goneril et Régane, s'épuisent en protestations d'amour et en vantardises; la troisième, Cordélia, s'y refuse. Il aurait dû reconnaître et récompenser cet amour silencieux et effacé de la troisième, mais il le méconnaît, il repousse Cordélia et partage le royaume entre les deux autres, pour son propre malheur et celui de tous. N'y a-t-il pas là de nouveau une scène représentant le choix entre trois femmes, dont la plus jeune se trouve être la meilleure et la plus parfaite ?

Aussitôt nous viennent à l'esprit d'autres scènes prises dans des mythes, des contes ou des poèmes qui ont pour sujet cette même situation: ainsi, le berger Pâris a le choix entre trois déesses dont il déclare la troisième la plus belle. Cendrillon,

de même, est, elle aussi, la plus jeune des sœurs, que le fils du roi préfère aux deux autres; Psyché, dans la fable d'Apulée, est la plus belle et la plus jeune de trois sœurs: Psyché, d'une part, révérée comme une Aphrodite devenue femme, et, d'autre part, traitée par cette déesse comme Cendrillon par sa marâtre, obligée de trier un tas de graines mélangées et y parvenant grâce à l'aide de petits animaux (des pigeons chez Cendrillon (1), et pour Psyché des fourmis) (2). Celui qui voudrait faire d'autres recherches encore sur ce sujet saurait certainement trouver sous d'autres aspects ce même thème avec conservation de ses traits essentiels.

Contentons-nous de Cordélia, d'Aphrodite, de Cendrillon et de Psyché ! Les trois femmes, dont la plus jeune est la plus parfaite, il faut en quelque sorte les considérer comme identiques lorsqu'on les présente comme sœurs. Ne nous troublons pas si, chez Lear, ce sont les trois filles de celui qui choisit, cela n'a peut-être pas d'autre signification que de montrer que Lear est un homme âgé. Il n'est pas facile autrement de faire faire à un vieil homme un choix entre trois femmes; voilà pourquoi on les présente comme ses filles.

Mais qui donc sont ces trois sœurs et pourquoi est-ce sur la troisième que le choix doit tomber ? Si nous pouvions répondre à cette question, nous posséderions l'interprétation cherchée de la technique psychanalytique, lorsque nous avons comparé symboliquement les trois coffrets à trois femmes. Avons-nous le courage de poursuivre dans ce sens, nous entrons dans une voie qui, tout en nous faisant d'abord rencontrer des choses imprévues et incompréhensibles, nous mènera par des détours peut-être à quelque but.

Il pourra nous paraître surprenant que cette troisième, si parfaite, possède, dans bien des cas, outre sa beauté, encore certaines particularités. Ce sont des qualités qui semblent tendre à un certain ensemble sans, toutefois, que nous puissions nous attendre à les rencontrer également marquées dans chaque exemple. Cordélia se fait indistincte, peu apparente,

(1) Le lecteur français ignore sans doute cet épisode des pigeons, étranger à la rédaction de Perrault. L'auteur fait ici allusion à quelque version allemande de ce conte, répandu dans toute l'Europe. (Note de la Rédaction. E. P.)

(2) Je dois au Dr O. Rank l'indication de cette concordance.

comme le plomb, elle reste muette, elle « aime et se tait ». Cendrillon se cache pour qu'on ne puisse pas la trouver. Nous pouvons donc assimiler peut-être le fait de se cacher à celui d'être muet. Ce ne seraient cependant encore que deux cas sur les cinq que nous avons choisis. Mais, chose remarquable, nous y trouvons encore une allusion dans deux autres. Nous nous sommes déjà résolus à comparer au plomb Cordélia, qui se tient obstinément à l'écart. Du plomb, il est dit, dans le discours que fait Bassanio pendant son choix des coffrets, d'une façon que rien ne prépare:

« Thy paleness moves me more than eloquence. » (Plainness, selon un autre texte.)

C'est-à-dire: Ta simplicité me touche plus que les manières criardes des deux autres.

L'or et l'argent sont « bruyants », le plomb est muet, essentiellement, comme Cordélia qui « aime et se tait » (1).

Rien, dans les récits grecs anciens du jugement de Pâris, ne laisse voir une semblable réserve chez Aphrodite. Chacune des trois déesses parle au jeune homme et cherche à le gagner par des promesses. Mais, dans une version toute moderne de cette même scène — ce qui est singulier —, reparaît ce trait de la troisième femme qui nous avait frappé. Dans le libretto de *la Belle Hélène,* Pâris, après avoir rendu compte des tentatives de séduction des deux autres déesses, raconte comment Aphrodite s'est comportée dans ce tournoi pour le prix de beauté:

« Et la troisième — oui, la troisième —
« Se tenait là et restait muette,
« A elle je dus donner la pomme, etc. »

Nous décidons-nous à voir concentrées les particularités de la troisième dans le « mutisme », la psychanalyse nous le dira: le mutisme dans le rêve est une représentation usuelle de la mort (2).

(1) Cette allusion se perd complètement dans la traduction allemande de Schlegel, elle y prend même la tendance à signifier le contraire :

Dein schlichtes Wesen spricht beredt mich an.
(Ton être modeste s'adresse à moi éloquemment).

(2) Ce qui se trouve aussi indiqué dans Stekel parmi les symboles de la mort. (*Sprache des Traumes,* 1911). (Note de l'auteur). C'est chose évidente et courante que cette caractérisation des morts par leur silence à notre égard.

Il y a plus de dix ans, un homme d'une haute intelligence me communiqua un rêve qu'il comptait donner comme preuve de la nature télépathique des rêves. Il avait vu en rêve un ami absent dont il n'avait plus eu de nouvelles depuis longtemps et lui avait fait d'amers reproches sur son silence. L'ami ne lui avait pas donné de réponse. Or il avait été prouvé par la suite que c'est environ au moment de ce rêve qu'il s'était suicidé. Laissant de côté le problème de la télépathie, il ne semble pas douteux, ici, que le mutisme dans le rêve devient le représentant de la mort. De même, dans le rêve on verra un symbole indéniable de la mort dans le fait d'être caché ou d'être introuvable, ainsi que l'expérimente trois fois le prince pour Cendrillon, non moins que dans la pâleur frappante que rappelle la « paleness » du plomb dans l'une des variantes du texte de Shakespeare (1).

Il nous sera bien plus facile de faire passer cette interprétation du langage des rêves dans le langage mythologique qui nous occupe, si nous pouvons rendre vraisemblable que le mutisme, ailleurs encore que dans les rêves, doive être interprété comme indice de la mort.

Je prends ici le neuvième des contes populaires de Grimm, intitulé: *Les douze frères* (2). Un roi et une reine avaient douze enfants, tous des garçons. Le roi dit alors que si le treizième enfant était une fille, les garçons seraient condamnés à mourir. Dans l'attente de cette naissance, il fait faire douze cercueils. Les douze fils, avec l'aide de leur mère, s'enfuient dans une forêt cachée et jurent de faire mourir toute fille qu'ils rencontreraient.

Ce fut une fille qui naquit. Elle grandit et apprend un jour par sa mère qu'elle a eu douze frères. Elle résout de les retrouver, rencontre dans la forêt le plus jeune qui la reconnaît, mais qui voudrait la cacher à cause du serment des frères.

C'est de cette façon, d'ailleurs, que le Dr Morlet explique l'absence de bouche chez les fameuses idoles glozéliennes d'authencité si discutée : « Pour ces peu- « ples primitifs, ce qui devait, dès l'abord, distinguer un mort d'un vivant, « c'est qu'il ne pouvait plus parler. La représentation de la mort, qui est le grand silence, demandait la suppression de la bouche ». (*Mercure de France,* 15 octobre 1926, p. 262, note). (Note de la Rédaction .— E. P.)

(1) Stekel. l. c.

(2) Voir p. 50 de l'édition « Reklamausgabe », Vol. I.

La sœur dit: « Je veux bien mourir si, par là, je puis sauver mes douze frères. » Mes les frères l'accueillent de bon cœur, elle reste auprès d'eux et s'occupe de leur ménage.

Près de la maison, dans un petit jardin poussent douze lys; la jeune fille les cueille pour en donner un à chacun de ses frères. Instantanément, les frères sont changés en corbeaux et disparaissent, de même que la maison et le jardin. Les corbeaux sont des oiseaux-âmes, le meurtre des douze frères par leur sœur se trouve de nouveau indiqué par la cueillette des douze fleurs, comme au début il l'était par les douze cercueils et la disparition des frères. La jeune fille, toujours prête à délivrer ses frères de la mort, apprend à quelle condition elle y arrivera; elle devra pendant sept ans rester muette, ne pas articuler un seul mot. Elle se soumet à cette épreuve, qui la met elle-même en danger de mort, c'est-à-dire qu'elle meurt elle-même pour ses frères comme elle en avait fait vœu avant sa rencontre avec eux. Par l'observation absolue du mutisme, elle réussit enfin à délivrer les corbeaux.

D'une manière toute semblable dans le conte des *Six cygnes*, les frères métamorphosés en oiseaux sont, par le mutisme de leur sœur, délivrés, c'est-à-dire rendus à la vie. La jeune fille a pris la ferme résolution de sauver ses frères, « dût-il lui en coûter la vie » et, devenue l'épouse du roi, de nouveau elle risque sa vie plutôt que de renoncer à son mutisme, fût-ce même pour confondre de méchantes accusations.

Nous trouverions certainement, dans les contes, d'autres preuves encore que le mutisme doit être compris comme une représentation de la mort. Et, si nous suivons cette trace, alors la troisième des sœurs entre lesquelles a lieu le choix sera une morte. Mais elle peut encore être autre chose, à savoir: la mort elle-même, la déesse de la Mort. Grâce à un déplacement qui n'est pas rare, les qualités qu'une divinité octroie aux hommes lui sont attribuées à elle-même. Ce déplacement nous surprendra d'autant moins chez la déesse de la Mort que, dans la conception et la représentation modernes qui sont ici déjà impliquées, la mort elle-même ne serait qu'une personne morte.

Mais si la troisième des sœurs est la déesse de la Mort, nous connaissons ces sœurs. Ce sont les sœurs symbolisant

la destinée, les Moires, ou Parques, ou Nornes, dont la troisième s'appelle Atropos, l'Inexorable (1).

II

Ecartons pour le moment le souci d'introduire cette interprétation dans notre mythe et demandons aux mythologues de nous instruire sur le rôle et l'origine des déesses du destin (2).

La plus antique mythologie grecque ne connaît qu'une Μοῖρα comme personnification de la destinée inévitable (dans Homère) (3). Cette évolution d'une moire unique en un groupe de sœurs, de trois divinités (plus rarement de deux), se fit probablement à l'instar d'autres divinités auxquelles les Moires sont apparentées, comme les Grâces, les Heures.

Les Heures furent à l'origine des divinités des eaux célestes qui dispensent la pluie et la rosée, des nuages dont la pluie découle, et, comme les nuages sont conçus comme un tissu, il en ressort pour ces déesses le caractère de fileuses, qui se fixe spécialement sur les Moires. Dans les pays méditerranéens bénis du soleil, c'est de la pluie que dépend la fertilité du sol et c'est pourquoi les Heures se transforment en divinités de la végétation. On leur doit la beauté des fleurs, la richesse des fruits et on leur accorde une plénitude d'aimables et charmantes qualités. Elles deviennent les divinités représentantes des saisons (1) et peut-être doivent-elles à cette circonstance leur nombre de trois, si tant est que le caractère sacré du nombre trois n'y eût pas suffi. Car ces anciens peuples ne discernaient au début que trois saisons: l'hiver, le printemps et l'été. Ce n'est que plus tard que l'automne y

(1) 'Ατροπος. de ἀ. préfixe négatif phonétiquement issu de l'indo-européen *n* (cf. all. *un-*, latin *in-*), et de τροπ. qui est l'une des formes de la racine de τρέπω. ,détourner. (Note de la Rédaction. E. P.).

(2) Ce qui suit est emprunté au dictionnaire de Roscher (*Roschers Lexicon der Griechischen und römischen Mythologie*) sous les titres correspondants.

(3) Μοῖρα. de *σμορ-για. se rattache à μείρομαι. obtenir en partage (Note de la Rédaction. E. P.).

(1) Cette filiation des fonctions divines des Heures n'est peut-être plus exactement en rapport avec les données actuelles de la linguistique. En effet, si l'on en croit Boisacq (*Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, p. 1.083, s. v. ὥρα). , le vocable ὥρα paraît avoir désigné primitivement une saison, un laps de temps. Il représente en effet, semble-t-il, un indo-européen * *yōrā*, ancêtre de l'allemand *Jahr* et de l'anglais *year,* qui ont pris le sens d'*année*. (Note de la Rédaction. E. P.)

fut ajouté, à l'époque gréco-romaine, et alors souvent les Heures, au nombre de quatre, parurent dans les œuvres d'art.

Il reste acquis aux Heures leurs rapports avec le temps ; plus tard, elles présidèrent aux heures du jour comme autrefois aux temps de l'année et finalement leur nom se réduisit à désigner l'heure (heure, ὥρα). Les Nornes de la mythologie germanique, si proches parentes par leur essence des Heures et des Moires, montrent ostensiblement dans leur nom ce sens relatif au temps. Mais il ne pouvait manquer que l'essence de ces divinités ne soit plus profondément conçue et ne soit transférée au caractère de nécessité présidant au changement des saisons; les Heures devinrent ainsi gardiennes des lois de la Nature et de cette sainte ordonnance qui fait revenir dans la nature les mêmes phénomènes suivant un ordre inchangeable.

Cette notion relative à la Nature eut sa répercussion sur la conception de la vie humaine. Le mythe de la nature se transforma en un mythe humain; les déesses du temps devinrent des divinités du destin. Mais ce rôle des Heures ne trouva son expression que chez les Moires, qui veillent aussi inexorablement sur la nécessaire ordonnance de la vie humaine que les Heures le font sur les lois de la nature. L'inévitable sévérité de la loi, les rapports avec la mort et avec la destruction qui avaient été épargnés aux gracieuses apparitions des Heures se marquèrent en dures empreintes sur les Moires, comme si l'homme n'avait réalisé tout le sérieux des lois de la nature qu'en se sentant obligé d'y subordonner sa personne elle-même.

Les noms des trois fileuses ont été aussi compris d'une manière assez complète par les mythologues. La deuxième, Lachésis (1), semble désigner (2) « le hasard qui se manifeste au-dedans des lois qui régissent le destin » — nous dirions: le fait de vivre — comme Atropos représente l'inévitable, la mort, et il ne resterait alors à Clotho (3) que le sens des fatales dispositions innées.

Il est temps maintenant de revenir au thème à interpréter

(1) Λάχεσις, *lot, part,* de λαγχάνω. *obtenir par le sort* (Note de la Rédaction. E. P.).
(2) J. Roscher, d'après Preller-Robert. Griechische Mythologie.
(3) Κλωθώ, *la dévideuse,* de κλώθω, *dévider.* (Note de la Rédaction. E. P.).

du choix entre trois sœurs. Nous remarquerons alors avec un profond déplaisir combien les situations envisagées, quand nous les voyons de ce point de vue, deviennent incompréhensibles, combien il se présente de contradictions dans leur contenu apparent. La troisième des sœurs que nous disions être la déesse de la Mort, la mort elle-même, comment dans le choix de Pâris est-elle la déesse de l'Amour, dans le conte d'Apulée une beauté comparable à cette déesse, dans le *Marchand de Venise* la plus belle et la plus sage des femmes, chez Lear la seule fille fidèle ? Peut-on imaginer contradiction plus complète ? Mais peut-être cette si invraisemblable surenchère est-elle tout près d'être comprise. Elle existe vraîment, si chaque fois, dans notre thème, le choix entre les femmes est libre et qu'en même temps le choix doive tomber sur la mort, que pourtant personne ne choisit, dont on devient la proie de par le destin seul.

Or, des contradictions d'une certaine nature, des remplacements par le contraire le plus pleinement opposé n'offrent pas au travail d'interprétation analytique de sérieuse difficulté. Nous n'en appellerons pas ici à cela que, dans les modes d'expression de l'inconscient, comme dans le rêve, des contraires sont si fréquemment représentés par un seul et même élément. Mais nous nous rappellerons qu'il y a dans la vie psychique des motifs qui amènent le remplacement par leur contraire en créant ce qu'on appelle des formations réactionnelles, et nous pourrons justement espérer le succès de notre travail de découverte de tels motifs cachés. La création des Moires résulte de la constatation avertissant l'homme qu'il fait lui aussi partie de la Nature et qu'il est, de par cela, soumis à l'inexorable loi de la Mort. Quelque chose en l'homme devait se révolter contre cet assujettissement, l'homme ne renonçant qu'à regret à sa situation d'exception. Nous savons que l'homme utilise l'activité de son imagination pour satisfaire ses idées que la réalité ne satisfait pas. Aussi son imagination s'éleva contre la constatation, personnifiée dans le mythe des Moires, et l'homme alors en fit dériver le mythe dans lequel la déesse de la Mort est remplacée par la déesse de l'Amour et par les figurations humaines qui lui ressemblent. La troisième des sœurs n'est plus la Mort,

elle est la plus belle, la meilleure, la plus désirable, la plus adorable des femmes. Et, techniquement, cette substitution n'était nullement difficile; elle était préparée par une vieille ambivalence, elle s'accomplit sur la ligne d'un antique enchaînement qui ne pouvait pas être oublié depuis longtemps. La déesse de l'Amour qui, maintenant, se présentait à la place de la déesse de la Mort, lui était autrefois identique. Aphrodite la Grecque n'avait elle-même pas renoncé absolûment à toute relation avec les Enfers, bien qu'elle eût abandonné depuis longtemps son rôle chthonien à d'autres divinités, à Perséphone, à Artémis-Hécate à la triple figure. Les grandes déesses-mères des peuples orientaux semblent aussi toutes avoir été aussi bien procréatrices que destructrices, déesses de la Vie et de la Génération comme déesses de la Mort. Ainsi, le remplacement, dans notre thème, par un contraire engendré par le désir, remonte jusqu'à une identité ancestrale.

Cette considération répond à la question que voici: d'où provient le trait du choix qui s'est introduit dans le mythe des trois sœurs? Là encore s'est produit un renversement sous l'influence du désir: choix est mis à la place de nécessité, fatalité. L'homme vainc ainsi la mort qu'il a reconnue par sa pensée. On ne saurait imaginer un plus grand triomphe de la réalisation du désir. On choisit là où, en réalité, on obéit à la contrainte et Celle qu'on choisit, ce n'est pas la Terrible, mais la plus belle et la plus désirable.

En y regardant de plus près, nous remarquons, certes, que les déformations du mythe primitif ne sont pas assez profondes pour ne pas se trahir par des vestiges. Le libre choix entre les trois sœurs n'est, au fond, pas un choix libre, car il faut nécessairement qu'il tombe sur la troisième s'il ne doit pas, comme chez Lear, occasionner tous les malheurs. La plus belle et la meilleure, qui a pris la place de la déesse de la Mort, a gardé des traits qui touchent aux inquiétants mystères et par lesquels nous avons pu deviner ce qui était caché (1).

(1) La Psyché d'Apulée a aussi conservé bien des traits qui rappellent ses rapports avec la mort. Son mariage est apprêté comme une cérémonie mortuaire, elle doit descendre aux enfers et tombe ensuite dans un sommeil semblable à la mort (O. Rank).

Sur la signification de Psyché comme déesse du Printemps et « fiancée du

Nous avons jusqu'ici suivi le mythe et son évolution, et nous espérons avoir indiqué les obscures raisons de cette évolution. Nous avons maintenant le droit de nous intéresser à la façon dont le poète s'est servi du thème. Nous avons l'impression que chez le poète s'accomplit une sorte de retour du thème vers le mythe primitif, si bien que le sens poignant de celui-ci, affaibli par les déformations subies, nous est de nouveau rendu sensible. Par cette réduction des déformations, par ce retour partiel à ce qui était primitif, le poète atteint à l'action profonde qu'il produit sur nous.

Pour éviter tout malentendu, je tiens à dire que je n'ai pas l'intention de contredire que le drame du roi Lear veuille rendre sensible ces deux sages leçons: qu'on ne doit pas renoncer de son vivant à son bien et à ses droits et qu'il faut se garder de prendre des flatteries pour argent comptant (2). Ces avertissements et d'autres, analogues, ressortent, en effet, de la pièce, mais il me semble absolûment impossible d'expliquer par le sujet de ces réflexions l'effet écrasant que produit Lear, ni d'admettre que les motifs personnels du poète soient épuisés par l'intention de donner ces leçons. De même, quand on nous dit que le poète a voulu nous représenter la tragédie de l'ingratitude, dont il avait sans doute ressenti sur lui-même les morsures, et que l'effet de la pièce repose sur la seule forme artistique dont il l'a revêtue, cela ne me semble pas remplacer la compréhension à laquelle nous parvenons en estimant à sa valeur le thème du choix entre les trois sœurs.

Lear est un homme vieux. Nous l'avons dit : c'est à cause de cela que les trois sœurs sont présentées comme ses filles.

Trépas », voir A. Zingow, *Psyché et Eros* (Psyche und Eros), Halle, 1881.

Dans un autre conte de Grimm (nº 179, *La gardeuse d'oies auprès du puits* (die Gänsehirtin am Brunnen) se trouvent, comme chez Cendrillon, les alternatives de beauté et de laideur de la troisième fille, où il est permis de voir une allusion à sa double nature — avant et après la substitution. Cette troisième fille est repoussée par son père après une épreuve qui est presque analogue à celle du *Roi Lear*. Elle doit, comme ses autres sœurs, indiquer combien elle aime son père, mais ne trouve pas d'autre terme pour exprimer son amour que de le comparer au sel. (D'après une communication amicale du Dr Hanns Sachs.)

(2) De même le *contenu manifeste* du thème des trois coffrets est évidemment le suivant : il ne faut pas juger les choses par leur apparence extérieure, ni se laisser tenter par une avidité basse et immédiate ; il faut au contraire savoir déceler, dans les choses de ce monde, les qualités cachées qui donneront le vrai et noble bonheur. (Note de la Rédaction. E. P.)

La relation de père à enfants, d'où pourraient découler tant de fructueuses inspirations dramatiques, le poète ne s'en sert plus au cours du drame. Mais Lear n'est pas seulement un vieillard, c'est aussi un mourant. La proposition si extraordinaire du partage de l'héritage perd ainsi toute son étrangeté. Cependant cet homme voué à la mort ne veut pas renoncer à l'amour de la femme, il veut se faire dire à quel point il est aimé. Qu'on se reporte ensuite à l'émouvante dernière scène, un des sommets du tragique dans le drame moderne: Lear porte le cadavre de Cordélia sur la scène. Cordélia, c'est la Mort. En retournant la situation, elle nous apparaît compréhensible et familière. C'est la déesse de la Mort qui emporte le héros mort du terrain du combat, comme la Valkyrie de la mythologie germanique. La sagesse éternelle drapée dans le vêtement du mythe antique conseille au vieil homme de renoncer à l'amour, de choisir la mort, de se familiariser avec la nécessité de mourir.

Le poète rapproche de nous le thème antique en faisant opérer le choix entre les trois sœurs par un homme vieilli et mourant. L'élaboration régressive qu'il entreprend ainsi du mythe altéré par les déformations du désir en laisse transparaître le sens antique au point qu'une interprétation superficielle et allégorique des trois figures féminines du thème nous devient possible. On pourrait dire que ce sont les trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont ici représentées: la génératrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois aspects sous lesquels se présente, au cours de sa vie, l'image de la mère: la mère elle-même, l'amante qu'il choisit d'après l'image de celle-ci et, finalement, la Terre-mère, qui le reprend à nouveau. Mais le vieil homme cherche vainement à ressaisir l'amour de la femme tel qu'il le reçut d'abord de sa mère ; seule, la troisième des filles du Destin, la silencieuse déesse de la Mort, le recueillera dans ses bras.

Vues analytiques sur la Vie des Abeilles et des Termites

Par L. R. Delves Broughton,

traduit de l'anglais par Marie Bonaparte

Cette lettre, communiquée par M. le Pr Freud, a été traduite pour la Revue française de Psychanalyse avec la permission de l'auteur.

Bida. Province du Niger. 7 août 1927
N. P. Nigeria. —

A Monsieur le Professeur Freud.

Monsieur,

J'ai eu récemment la bonne fortune de lire — ceci en l'espace de quelques jours — trois livres: votre propre *Psychologie des Masses* et *La Vie des Abeilles,* ainsi que *La Vie des Termites,* de Mæterlinck. J'avais déjà lu les deux premiers de ces ouvrages plus d'une fois, mais séparément, et maintenant leurs contenus respectifs, en se rejoignant dans ma pensée avec certains passages, certaines confirmations de *La Vie des Termites,* ont donné naissance à un courant d'idées qui, je l'espère, se montrera fécond.

Commençons par Mæterlinck : cet auteur, dans les deux ouvrages précités, fait d'abord une peinture admirable des communautés d'insectes, de leur organisation offensive et défensive, montre quelles présomptions il y a qu'elles possèdent un langage à leur manière, et combien absolu est leur esprit de sacrifice social. Il se demande ensuite: mais quel

est le pouvoir qui gouverne cette organisation, et à quel idéal est fait ce sacrifice de la personnalité ? Lui-même ne peut fournir aucune réponse satisfaisante et admet qu'en postulant un « Esprit de la Ruche », dont les insectes, en tant qu'individus, ne sont que les unités constituantes — telles les cellules dans un corps vivant —, il ne fait que revêtir d'un vêtement nouveau une force inconnue, dénommée tantôt instinct, tantôt intelligence, tantôt simple hasard. Mais il me semble que les théories émises dans votre *Psychologie des Masses* nous permettent de résoudre, au moins en partie, ces déconcertantes énigmes. Vous dites — si je me souviens bien — que les liens qui assurent la cohésion d'un groupe sont libidinaux, que les membres en sont maintenus ensemble de par des identifications, en premier lieu avec le chef, en second lieu l'un avec l'autre, ceci en vertu de l'identification primitive. Le chef — ou meneur — assume le rôle d'un hypnotiseur entre les mains duquel les autres ont remis leur moi-idéal, et le tout rappelle l'organisation d'un groupe d'enfants soumis à un père despotique.

Il me semble que quelque chose approchant de tout près cet état se retrouve dans l'organisation des abeilles et des termites. (Je ne sais malheureusement rien touchant les fourmis.) La reine est un despote, usurpant la fonction sexuelle de ses innombrables filles, et, dans le cas des termites, aussi de presque tous ses fils. De par leur stérilité forcée, les ouvriers et ouvrières doivent s'identifier avec leur reine pour obtenir n'importe quelle sorte de satisfaction sexuelle directe, et ainsi nécessairement s'identifier l'un avec l'autre. Mais la satisfaction elle-même obtenue ainsi par procuration est extrêmement limitée, et l'on doit s'attendre, si on accorde à ces insectes une économie mentale le moins du monde comparable à la nôtre, à ce qu'une sublimation de grande envergure entre en jeu pour disposer de la libido demeurée en surplus. Il me semble m'en souvenir: vous avez dit quelque part que l'aptitude de l'homme à la civilisation était mesurée par son aptitude à la névrose; autrement dit que l'origine des arts, de l'industrie, de l'agriculture, etc., était donnée par la libido détournée de son but primitif et canalisée dans des voies autres et socialement inoffensives. Cette proposition est confirmée par l'étude des insectes

sociaux, chez qui des répressions similaires aux nôtres, mais les outrepassant de beaucoup en sévérité, ont donné naissance à une civilisation à bien des égards analogue à la nôtre.

Nous trouvons ici, je pense, le secret de cette unanimité et de cet esprit d'invention dont Mæterlinck a été incapable de rendre compte. La ruche est une unité spirituelle, grâce à l'identification, et le même processus qui imposa l'identification a dérivé un surplus d'énergie — n'étant plus à trouver chez les animaux normaux — vers des tâches de conservation collective.

Même s'il n'était pas probable que, dès l'abord, les forces ayant créé les civilisations des abeilles eussent été d'origine libidinale, les voies particulières que suivent ces forces pourraient conduire à soupçonner quelque chose de tel. La construction d'une demeure qui a pour centre la reine, et qui est en fait l'extension de sa personne, qui est inséparable de celle-ci, comme celle-ci l'est de celle-là, qu'est-ce, sinon l'expression matérielle de cette nostalgie de la sécurité et du narcissisme de l'enfant dans le corps maternel, nostalgie avec laquelle l'étude des rêves nous a familiarisés ? La culture de certaines plantes, le fait d'héberger de propos délibéré certains parasites intestinaux — la valeur pratique de ces coutumes mise à part — peuvent être attribués au désir à jamais frustré de se perpétuer, de porter une progéniture. Chez les abeilles, l'appareil compliqué producteur de cire, qui n'existe en rien chez la reine, est peut-être au service du même désir d'enfanter. De plus, c'est un fait établi chez les hommes que l'avarice, dans toutes ses manifestations, est en étroite corrélation avec l'érotisme anal, qui est essentiellement une régression de la libido frustrée à une simple phase primitive. En présence de la propreté scrupuleuse des abeilles, qui, plutôt que de souiller leur ruche par temps froid, périront par milliers de maladies d'intestin, nous sommes en droit de présumer une régression de cette nature sur une large échelle et nous trouvons là une explication satisfaisante de leur instinct d'amasser le miel, peut-être même de l'exactitude mathématique de leurs cellules. Une régression à la même phase, mais sans les répressions qui, chez l'abeille, changent l'amour de la saleté en amour de la propreté, rendrait compte du plaisir

que trouve l'ouvrier-termite à se nourrir de ses propres excréments, tandis que la reine et la famille royale jouissent du privilège d'être nourris de la bouche et non de l'anus de leurs serviteurs.

Le sadisme, l'élément de cruauté inséparable de l'amour, les instincts de mort projetés dans le monde extérieur au service de l'Eros, tout cela a eu, si je ne me trompe, sa part distinctive dans le développement de ces deux insectes. A noter d'abord que l'arme offensive de l'abeille n'est rien autre que la modification de l'oviducte atrophié, que s'en servir contre une reine est absolûment défendu et que, bien que son usage implique la mort, les abeilles n'en sont pas moins prêtes à l'employer contre un intrus — les reines toujours exceptées — venu du monde extérieur. Revenant aux termites, nous constatons une modification encore plus profonde : l'évolution d'une caste guerrière distinctive rendue possible par la plasticité de la forme de l'insecte, et peut-être aussi par l'économie de libido résultant de l'absence d'yeux et d'ailes. Mais, même ici, les soldats à seringue, au moins aussi communs que ceux à mandibules hypertrophiées, semblent montrer, par la création d'un organe éjaculateur tourné contre leurs ennemis, la vraie nature de la force qu'ils ont appelée à l'aide.

Par rapport au fait que les ouvriers-termites sont aveugles, notre propre expérience saura peut-être nous fournir une explication. Le fait de crever les yeux dans les rêves et les légendes dénote ordinairement la castration, et, dans la communauté des termites, où les mâles aussi bien que les femelles subissent la perte de leur puissance sexuelle, il se peut que ce qui, chez nous, est un pur symbole, soit, dans l'intérêt d'un sacrifice plus complet, traduit en réalité.

Mæterlinck est incapable de découvrir dans la vie soit de l'abeille, soit du termite, rien d'approchant de nos plaisirs, savoir des choses qu'ils feraient uniquement pour eux-mêmes et non dans l'intérêt de la communauté. En même temps, il s'étend avec complaisance sur les danses cérémoniales accomplies par les abeilles et les termites, et semble indiquer que les termites possèdent, en outre, une sorte de chant.

Chez les abeilles, les danses semblent avoir une espèce de valeur éducative; il est possible qu'elles soient, pour ainsi dire,

les premiers pas sur la voie de la sublimation, montrant à la jeune abeille comment, et dans quelle direction, disposer du surplus de sa libido.

Mais, chez les termites, ces danses semblent tout à fait spontanées, elles peuvent être provoquées artificiellement en secouant l'insecte posé dans un récipient, et semblent, de par cela, être dues à un abandon momentané au principe du plaisir dans sa plus simple forme.

Chez les abeilles aussi, une autre source indubitable de plaisir est l'essaimage. A cette occasion, les lois restrictives propres à la ruche sont en quelque mesure relâchées, et un état analogue à celui de nos vacances prend naissance. Il en est autrement chez les termites. Ils émettent une sorte d'essaim, mais composé seulement des individus pleinement développés des deux sexes; c'est une occasion de grand péril et d'anxiété au sujet de la cité, qui alors, et alors seulement, est offerte aux attaques des fourmis, et comme les termites sont capables d'élever de jeunes reines pour remplacer les vieilles reines à l'intérieur de la cité, le mobile de l'essaimage demeure obscur. Il se peut qu'ils s'identifient eux-mêmes en quelque mesure avec les émigrants et obtiennent ainsi, par procuration, une sorte de satisfaction de par la liberté de ceux-ci, tandis qu'en les expulsant annuellement, ils renforcent leur propre esprit de renoncement. Ou bien la fuite hors la cité primitive est peut-être simplement accomplie dans l'intérêt de la fécondation croisée, puisqu'il semble assuré que les termites possèdent des connaissances biologiques en avance sur les nôtres.

Si nous présumons — et nous ne pouvons faire autrement — le despotisme sexuel de la reine, nous devons nous attendre à rencontrer chez ses sujets une ambivalence de sentiments au moins aussi marquée que celle manifestée par nous envers nos propres monarques. Il y a des preuves abondantes d'une telle ambivalence, par exemple dans la coutume des abeilles de « bousculer à mort » une reine étrangère lorsqu'intruse dans la ruche. La haine les incite à tuer, non à expulser, l'intruse, mais le respect a fait inventer un système par lequel aucun individu n'est responsable de la mort. Les termites, de leur côté, aiment beaucoup lécher leur reine et absorber ses excrétions, et, si les soldats ne les en empêchent pas, ils déta-

cheront même, ce faisant, des morceaux de sa chair. De plus, les deux sortes de reines sont soumises à une réclusion rigoureuse dans la ruche, et leur maintien en fonctions, tel celui de certains chefs sauvages, dépend exclusivement de leur fertilité. Les cadavres des reines termites sont invariablement mangés, et l'on peut ajouter que la décadence d'une ruche est d'ordinaire précédée, et peut-être causée, par la défection de certaines ouvrières qui, en pondant pour leur compte, détruisent la prérogative sexuelle de la reine, ce qui tend à prouver que de cette prérogative dépendent les liens qui assument la cohésion de la ruche.

En concluant, je voudrais citer un exemple montrant comment les hommes reconnaissent le caractère matriarcal de la cité des termites et sa puissance unique. J'avais fréquemment remarqué, dans ce district, de petits paquets de feuilles placés sur des termitières près de la route. En m'informant des raisons de ce fait, j'appris que ceux qui souhaitaient voir s'accomplir l'un quelconque de leurs désirs allaient chez un sorcier local qui leur donne une « médecine » et leur enjoint de la placer soit à un croisement de chemins, soit près d'une source, soit où je l'avais remarqué. Le symbolisme de ces deux premiers lieux sera évident à quiconque a étudié les rêves, et je dois ajouter que, dans la cité des termites, pour les raisons que j'ai essayé de donner — avec des connaissances et un art bien imparfaits —, l'homme primitif a trouvé encore un autre symbole de cette Déesse-Mère, le premier objet connu à l'adoration des hommes, de laquelle nous procédons tous, et vers laquelle inconsciemment nous tendons tous.

L. R. Delves BROUGHTON.

COMPTES-RENDUS

Statuts de la Société Psychanalytique de Paris

ARTICLE PREMIER. — Il est constitué une association entre :

Madame la Princesse Georges de GRÈCE, née Marie BONAPARTE, Madame Eugénie SOKOLNICKA et les docteurs René ALLENDY, Adrien BOREL, Henri CODET, Angelo HESNARD, René LAFORGUE, Rodolphe LŒWENSTEIN, Charles ODIER, Georges PARCHEMINEY, Edouard PICHON et Raymond DE SAUSSURE.

ART. 2. — Cette association a pour but d'étudier objectivement la doctrine, la technique et les résultats de la psychanalyse, et d'en diffuser la connaissance. Elle porte le nom de : « *Société Psychanalytique de Paris* ».

ART. 3. — L'association demandera son affiliation scientifique à l'Association Internationale de Psychanalyse ; mais cette affiliation ne l'obligera que dans les limites compatibles avec les lois françaises, sous le régime desquelles la *Société Psychanalytique de Paris* se place entièrement et uniquement.

ART. 4. — La *Société Psychanalytique de Paris* comporte deux ordres de membres : les membres titulaires et les membres adhérents.

ART. 5. — Pour les questions administratives, la Société se réunit en un *Comité* composé de tous les membres titulaires, mais auquel aucune autre personne ne peut être conviée.

ART. 6. — Les séances scientifiques de la *Société* sont de deux ordres : les séances d'études techniques réservées aux membres titulaires, et les séances d'études générales, ouvertes aux deux ordres de membres.

Art. 7. — La *Société Psychanalytique de Paris* a un Bureau, composé d'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire et d'un Trésorier. Toutefois, au cours de la première année (1927), les fonctions de secrétaire et de trésorier seront réunies dans les mains du Docteur Rodolphe Lœwenstein.

Art. 8. — Tous les membres du Bureau sont élus pour un an. Les élections aux différentes fonctions du Bureau devront avoir lieu en janvier de chaque année. Toutefois, il n'y aura pas d'élections en janvier 1927.

Art. 9. — Les membres du Bureau sont indéfinîment rééligibles. Ils sont élus au vote secret.

Art. 10. — Pour chaque scrutin, chaque électeur reçoit un bulletin portant les noms de tous les candidats. Tous les bulletins doivent être indiscernables les uns des autres, c'est-à-dire soit tous imprimés, soit tous dactylographiés, soit tous écrits de la même main. Le secrétaire sortant est chargé de vérifier que les bulletins sont tous complets et identiques, et que chaque électeur n'en reçoit qu'un. L'électeur, en possession de son bulletin, y biffe tous les noms sauf celui du candidat qui lui agrée.

Puis il donne, en pleine séance, son bulletin au président sortant, qui le met sur-le-champ dans l'urne, également en pleine séance.

Art. 11. — Le vote par correspondance est admis pour les élections au Bureau. Les membres désirant voter par correspondance doivent en aviser le secrétaire avant le 1er décembre. Le secrétaire leur fait alors parvenir leur bulletin avant le 15 décembre. Le vote une fois inscrit sur le bulletin, celui-ci est inclus dans une enveloppe cachetée à la cire, adressée au secrétaire, et portant extérieurement la mention : Bulletin de Vote. Pour être valable, le bulletin doit être arrivé au secrétaire, qui en avise immédiatement le président ou à son défaut le vice-président, avant le 1er janvier. Le jour de la séance d'élection, le secrétaire remet en pleine séance l'enveloppe cachetée au Président, en disant à haute voix : « De la part de tel membre, qui vote par correspondance ». Le Président décachette alors l'enveloppe, en extrait le bulletin et le place dans l'urne ès formes ordinaires.

Art. 12. — Le président pour 1927 est le docteur René Laforgue. Le président est élu en comité à la majorité absolue, par les membres titulaires. Il doit être choisi parmi les membres titulaires. La majorité relative, à partir du deuxième tour, suffira à assurer l'élection.

Art. 13. — La vice-présidente pour 1927 est Madame Eugénie Sokolnicka. Le vice-président et le secrétaire, de même que le trésorier sont élus dans les mêmes conditions que le président.

Art. 14. — Les élections du président, du vice-président, du secrétaire et du trésorier ont lieu au premier comité de l'année, en janvier.

ART. 15. — Tout bulletin de vote portant le nom d'une personne inéligible aux fonctions dont il s'agit est nul et réputé blanc. Tout bulletin de vote signé ou portant apparemment l'indication de la personnalité de l'électeur est également nul et réputé blanc.

ART. 16. — Tout membre a le droit de refuser une fonction à laquelle l'élection vient de l'élever.

ART. 17. — Le mandat des membres du Bureau s'éteint de trois façons : par expiration, au bout de l'année ; par démission, par révocation. Les membres du Bureau doivent assister à toutes les réunions dudit Bureau, sur convocation du secrétaire provoquée par le président. Si, sans excuse valable, un membre du Bureau a manqué trois séances consécutives, le Président peut le citer devant ses électeurs, qui ont alors licence de le révoquer de sa fonction, par une décision prise dans la même forme que celle par laquelle il a été élu. Si le membre fautif est le président, c'est le vice-président qui peut introduire l'instance en révocation.

ART. 18. — Les douze membres fondateurs sont de droit membres titulaires.

ART. 19. — Le recrutement ultérieur d'autres membres titulaires se fera de la façon suivante :

Le candidat devra d'abord faire acte de candidature par lettre adressée au président de la Société sous couvert du secrétaire.

L'acte de candidature une fois régulièrement fait, la demande ne pourra être déclarée recevable par le président que si le comité a reçu d'un analyste, membre de la *Société Psychanalytique de Paris,* ou d'une branche quelconque de l'Association Internationale, l'assurance que le candidat s'est soumis auprès de lui à une psychanalyse pouvant être considérée comme didactiquement suffisante.

Si cette assurance émane d'un psychanalyste membre de la *Société psychanalytique de Paris,* elle peut être donnée verbalement à condition que ce soit en séance du Comité. Au contraire, si elle émane d'un psychanalyste étranger à la *Société Psychanalytique de Paris,* elle doit être donnée par écrit, dans une lettre adressée au président sous couvert du secrétaire.

La demande une fois déclarée recevable, le candidat pour être élu membre titulaire, devra réunir au moins les trois quarts des voix des membres titulaires votants. Le vote par correspondance est admis dans les mêmes conditions que pour les élections au Bureau. Pour fixer exactement le nombre de voix à obtenir, on prendra le multiple de 4 égal ou immédiatement supérieur au nombre réel des membres titulaires, et c'est de ce multiple qu'on prendra les trois quarts.

ART. 20. — L'élection d'un nouveau membre titulaire pourra avoir lieu à une époque quelconque de l'année, mais le secrétaire devra avoir, au moins quinze jours avant qu'elle n'ait lieu, avisé individuellement chacun des membres titulaires. Le scrutin a lieu en séance

de comité. Le jour du scrutin, le président ouvre et préside le débat au sujet de l'admission éventuelle. Ce débat se clôt par un vote écrit et secret dans la même forme que pour les élections au Bureau.

ART. 21. — Le recrutement des membres adhérents se fera de la façon suivante :

Le candidat devra d'abord faire acte de candidature par lettre adressée au président de la Société sous couvert du secrétaire.

Le secrétaire avisera alors les membres titulaires de la *Société Psychanalytique de Paris,* que la candidature est posée, ceci quinze jours au moins avant la séance d'élection.

ART. 22. — L'élection d'un membre adhérent a lieu en séance de comité, au vote écrit et secret.

ART. 23. — Toute élection dûment annoncée par le secrétaire est valable, quel que soit le nombre des électeurs présents ; mais le président doit faire faire les élections aux dates régulières des réunions ordinaires de la société, pour que les membres puissent commodément être présents aux scrutins.

ART. 24. — En cas de grave faute contre l'honneur ou la déontologie professionnelle, l'exclusion d'un membre (titulaire ou adhérent) peut être prononcée.

L'instance en exclusion est introduite par une lettre émanant d'un membre quelconque (titulaire ou adhérent) et adressée au président sous couvert du secrétaire. Le secrétaire avise individuellement chaque membre titulaire au moins quinze jours avant la séance de Comité où ledit membre doit être appelé à statuer sur l'exclusion.

Le Comité est saisi le premier de l'instance en exclusion ; il entend le membre demandeur pour son accusation, le membre défendeur pour son plaidoyer, et en général toute personne pouvant éclairer sa religion. Si le Comité le juge bon, il peut, pour l'enquête, déléguer ses pouvoirs à une Commission qui rapportera l'affaire devant lui le jour du vote final. Puis le Comité renvoie le demandeur et le défendeur, et vote en leur absence, même si l'un d'eux est membre titulaire.

ART. 25. — La langue officielle des séances de la Société, ainsi que des bulletins, comptes-rendus, ou autres pièces écrites émanant d'elle, est la langue française.

ART. 26. — Les séances d'études techniques ont lieu au moins une fois par mois, à une date régulière, sauf en août et septembre.

Toutefois, le Bureau a le droit de convoquer les membres pour une séance extraordinaire avant la date fixée s'il juge que l'intérêt scientifique l'exige.

ART. 27. — Les séances d'études générales ont lieu quand l'intérêt scientifique le demande.

ART. 28. — Le Président préside les séances ; il y assure l'ordre. Nul ne peut y prendre la parole qu'il ne la lui ait régulièrement

donnée ; il la donne aux divers membres dans l'ordre où ils l'ont demandée.

ART. 29. — Le secrétaire fournit le compte rendu des séances à la Revue Française de Psychanalyse, qui les publie. Il est également chargé de toute la correspondance incombant à la Société.

ART. 30. — Les membres ordinaires des autres groupes psychanalytiques affiliés à l'Association Internationale ont, lors de leur présence à Paris, le droit d'assister à toutes les séances scientifiques de la Société au même titre que les membres titulaires. Toutefois, ces avantages peuvent être refusés au membre d'un groupe qui ne concéderait pas des droits réciproques aux membres titulaires de la *Société Psychanalytique de Paris*.

D'ailleurs, les membres desdits autres groupes psychanalytiques sont, en tout état de cause, rigoureusement exclus des séances du Comité. Toute décision prise en présence de l'un d'eux serait entachée de nullité.

ART. 31. — Des personnes étrangères tant à la *Société Psychanalytique de Paris* qu'à l'Association Internationale de Psychanalyse pourront être invitées pour une séance scientifique. Mais chaque invitation n'est valable que pour une seule séance.

L'invitation pourra être faite sur la proposition de n'importe quel membre.

Au cas exceptionnel où une personnalité marquante se trouverait à Paris temporairement et où le Bureau n'aurait pas le temps de recueillir le vote des membres, il pourrait prendre à lui seul l'initiative de l'invitation.

ART. 32. — La *Société Psychanalytique de Paris* se réserve de décider à partir de quelle date il y aura lieu d'admettre les représentants de la presse scientifique, médicale ou philosophique à assister aux séances scientifiques pour en publier le compte-rendu dans leurs périodiques respectifs.

ART. 33. — Le Siège de l'association est et demeure à Paris. Il est provisoirement installé 1, rue Mignet (XVIe) au domicile particulier du docteur Laforgue.

ART. 34. — Les fonds de l'association se composent des cotisations qu'elle perçoit. Le trésorier administre ces fonds, et en dispose selon l'avis du Bureau, d'après les indications budgétaires générales votées par l'Assemblée des membres titulaires au début de chaque année.

ART. 35. — Le trésorier recueille les cotisations. Il rend compte publiquement de toutes ses recettes et dépenses au premier comité de l'année, en janvier.

ART. 36. — La cotisation pour les membres titulaires est obligatoire. Elle est fixée à 100 francs par an, payables en deux versements

semestriels, à échéance du 15 juin et du 15 décembre, pour le premier être accompli le 15 décembre 1926.

La cotisation de membre titulaire donne droit au service de la Revue Française de Psychanalyse.

ART. 37. — La cotisation, pour les membres adhérents, est une somme au moins égale au prix de l'abonnement annuel de la Revue Française de Psychanalyse ; moyennant quoi le service de cette Revue leur est acquis.

ART. 38. — La dissolution de la société peut être prononcée sur la demande de l'un des membres. Cette demande, clairement rédigée et contenant l'exposé détaillé des motifs, est adressée au Président sous couvert du secrétaire. Ce dernier avise individuellement les membres trois mois avant la séance où doit être discutée la dissolution.

Le vote sur la question de la dissolution a lieu dans les mêmes formes que pour l'élection d'un membre titulaire.

L'actif possédé par la Société au moment de la dissolution est liquidé dans les formes légales françaises.

Seconde Conférence des Psychanalystes de Langue Française (Blois)

La réunion, tenue à la mairie de Blois le 24 juillet 1927, était présidée par le Professeur Hesnard. Celui-ci a rendu hommage à l'obligeance du Dr Olivier, secrétaire général du Congrès des Aliénistes et Neurologistes, qui avait aimablement facilité l'organisation matérielle des séances. Ledit Dr Olivier assista d'ailleurs à la réunion, ainsi que le Dr G. de Clérambault.

Les Drs Flournoy (de Genève), Frey (de Stephansfeld), Ed. Pichon (de Paris) et Gilbert Robin (de Paris) avaient adressé leurs regrets de ne pouvoir participer aux travaux de la Conférence.

On émit le vœu que fût réalisée une organisation plus large pour les prochaines Conférences annuelles. Il fut décidé que l'on avertirait à l'avance les médecins qui s'intéressent aux études psychanalytiques.

Le sujet de discussion pour la réunion de 1928 a été fixé :

« Technique de la Psychanalyse ». Le rapport sera établi par les Drs Laforgue et Lœwenstein (de Paris). Le texte en sera publié dans le numéro de la Revue précédant la réunion, afin d'orienter et de faciliter la discussion consécutive.

Cette réunion doit avoir lieu à Anvers, au début du Congrès des Aliénistes et Neurologistes de langue française. La présidence en a été offerte, par l'assemblée, au Dr Codet (de Paris).

Nous avons donné, dans le corps de cette revue, le texte du Rapport présenté par le *Dr Odier* (de Genève), sur LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE. Ce travail très remarquable a été hautement apprécié. Etayé sur une précise documentation clinique, il a permis à l'Auteur de rendre plus vivantes et plus familières aux psychanalystes français les notions du moi, du surmoi et du ça.

*
* *

M. Laforgue s'associe, de façon générale, aux conclusions du Rapporteur. A propos du cas de Mme Dupont, il souligne le comportement affectif vis-à-vis de l'onanisme, la lutte organisée contre la masturbation en utilisant les sentiments à l'égard de l'enfant, comme procédé de substitution.

« Il y a eu un conflit tout à fait particulier contre l'onanisme infan-
« tile, sans que le surmoi puisse avoir le dessus sur le moi. Le même
« comportement s'est étendu au mari, puis à elle-même, ce qui s'est,
« d'après Odier, traduit par son costume masculin. »

D'autre part, ce surmoi représenterait une forme de satisfaction, car l'identification avec les parents, avec les grandes personnes, tentée prématurément, permettrait à l'affectivité de se passer d'eux sans trop souffrir.

M. Laforgue cite le cas d'une schizophrène en cours de traitement qui éprouve des difficultés à vaincre le surmoi et demande soutien au médecin, à mesure qu'elle se raproche d'un état normal.

Relativement à une observation personnelle de frigidité, il signale le désir d'être violée, comme appelant à la fois la satisfaction souhaitée et la punition jugée obligatoire, comme cherchant un compromis indépendant de la volonté de la malade.

Sur le déterminisme du suicide, il ne partage pas entièrement l'avis de M. Odier. La réalisation effective lui paraît possible chez l'obsédé non seulement comme besoin de punition, mais encore avec une valeur proprement érotique.

Dans la formation de l'enfant, certaines identifications apparaissent normales, d'autres, au contraire, pathologiques. Il est de ces identifications pathologiques, perçues par le sujet comme anormales, dont il se plaint. Souvent alors, il s'agit de cas où le malade cherche à s'identifier avec un parent, mais en éprouvant une sensation de caractère étranger : c'est ainsi qu'il présente des signes d'*automatisme mental*.

On peut découvrir chez les névrosés le sentiment d'une morale obscure, *primordiale,* de l'humanité : tout crime doit être puni.

M. Laforgue cite encore le cas d'un enfant, atteint d'une obsession extrêmement précoce et qui, par la suite, posait des questions sur la causalité de tous les événements. On retrouvait le désir de se comporter en surhomme, accompagné, d'une part, du besoin de punition, parce qu'il n'atteignait pas exactement la réalisation de son modèle (Dieu, le Père), et, d'autre part, de la tentative de régler, de prévoir tous ses actes, avant de les accomplir. Il en résultait l'incapacité d'accepter la maladie ou la mort, comme imposées, d'où une tendance presque fatale au suicide.

*
* *

Madame Marie Bonaparte attire l'attention sur le diagnostic du cas

rapporté par le Dr Laforgue. Ce cas, aboutissant au suicide, n'est-il pas plutôt suspect d'être une mélancolie qu'une simple névrose obsessionnelle ?

Elle fait remarquer que, dans le cas rapporté par le Dr Odier, l'attitude de la malade envers la mère est ce qui est resté le plus dans l'ombre. Ceci peut être de par la nature du transfert.

Une observation d'une portée plus générale mérite d'être faite à propos de ce cas : celle de l'indépendance existant, dans la psychosexualité de la femme, entre l'homosexualité et le complexe de virilité. Il y a en effet des femmes très viriles d'esprit, de tendances, même en amour, et qui ne sont en rien, dans leur comportement, des homosexuelles — et inversement.

Ceci pourrait être dû à l'indépendance relative existant entre les stades de *position de la libido* et les stades d'*investissement de l'objet*. Des femmes, sous l'influence d'une répression survenue après le stade génital régressent au temps précédant la découverte de la différence des sexes, et tiennent alors narcissiquement au pénis (pour elles clitoris), ne se résignent pas à la castration, à la féminité, au vagin, tout en conservant la possibilité, la nécessité du choix hétérosexuel de l'objet.

La vie sexuelle de la femme est encore d'ailleurs, suivant l'expression de M. Freud, un « continent noir ». La vie sexuelle de l'homme, plus unifiée, est moins ignorée ; celle de la femme demeure un immense domaine à explorer.

*
* *

M. Hesnard assure que les idées soutenues par M. Odier sont, à peu de chose près les siennes, et il veut seulement les préciser sur quelques points de détails en insistant sur leur intérêt à la fois psychanalytique et clinique.

Il n'est pas en effet de ceux qui pensent que la Psychanalyse doit ou peut se passer de l'expérience clinique ; si elle le faisait, elle ressemblerait à ces hommes de laboratoire qui, sur le vu d'une coupe de tumeur ou d'organe, prétendent faire le diagnostic de la maladie. Si souvent ils précisent de façon indispensable, essentielle, ce diagnostic, d'autres fois ils s'exposent à des désastres. — En ce qui concerne la psychanalyse, il est nécessaire de s'entendre au préalable sur les cas à soumettre à l'analyse ; une fois étiquetés et cliniquement observés à fond, (par conséquent comparables à d'autres semblables), ils fourniront la matière la plus instructive à l'exploration et à la cure psychanalytique.

M. Hesnard est entièrement de l'avis de M. Odier lorsque celui-ci dit que l'obsédé diffère du phobique par la dissociation de l'érotisme pur et de l'esprit d'initiation, par la désaffectation de l'image obsédante qui, dépouillée de son ton émotionnel, apparaît en entière dis-

cordance avec le cours habituel des pensées (« isolation »), par l'importance des actes magiques négateurs, de la Toute-Puissance, etc., et surtout par le *fonctionnement spécial du surmoi :*

Le surmoi de l'obsédé frappe par la rigueur de sa menace à l'égard du moi, par sa nature sauvage, archaïque, primitive, très éloignée du sens moral vulgaire. Et le surmoi du phobique, fait de terreur imposée au moi, paraît bien être l'intermédiaire entre les deux. Le surmoi du phobique est simplement l'*instance morale normale,* sexualisée de façon élémentaire par transformation du plaisir sexuel refoulé en angoisse, tandis que le surmoi de l'obsédé est profondément sexualisé par *masochisme :* il réalise un narcissisme qui peut devenir comparable à celui du schizophrène toutes proportions gardées. Et ainsi l'obsession ravit de plus en plus l'individu à la réalité, l'intériorise de plus en plus en fortifiant cet élément primordial du narcissisme qu'est le surmoi.

M. Hesnard rappelle ici l'objection qu'il faisait l'an dernier à M. Odier au sujet de son surça: Le surmoi très sexuel et très primitif de l'obsédé est tout de même très personnel, donc très éloigné du Soi, du « Ça », malgré ses libres communications avec lui, puisqu'il est un agent de *narcissisme :* Il n'existe pas en effet de narcissisme qui ne soit, par définition, un narcissisme des éléments égotistes de l'esprit.

M. Hesnard, pour en revenir à la question de la différence des surmois de l'obsédé et du phobique, conte qu'il traite en ce moment deux malades, un phobique et un obsédé. Cette différence est, chez eux, frappante. Le phobique, qui fait un transfert franc et intense, a un surmoi qui n'est qu'un *sens moral* simplement érigé en *Index* qui lui interdit avec plus ou moins d'énergie, les pulsions sexuelles, résumées dans le plaisir solitaire — obsédant — et jusqu'aux pollutions nocturnes dont il a la terreur. L'obsédé lui, hanté par l'image, projetée dans l'ambiant par la voie de l'interprétation à base de doute, de l'agent de police — symbole de la défense sexuelle, est un Narcisse au transfert atténué, lointain, vaguement ironique, détaché de tout et qui au fond *préfère* sa névrose malgré ses effroyables rigueurs, parce qu'il *jouit vraîment* de se sentir souffrir; cette souffrance est chez lui sans angoisse vraie, elle est une sorte de sado-masochisme psychique remplaçant, dans la rue, la masturbation génitale qu'il pratique régulièrement chez lui.

M. Hesnard est donc ici pleinement de l'avis de M. Odier et il fait remarquer que cette différenciation psychanalytique du phobique et de l'obsédé correspond parfaitement à la clinique. Pitres et Régis disaient schématiquement : « L'obsession est une sorte de phobie devenue chronique ». Et M. Hesnard a lui-même souvent insisté, en particulier à propos des obsessions de dépersonnalisation et dans son récent livre des « Syndromes névropathiques », sur l'*évolution* spéciale qui conduit certaines névroses, au début névroses d'angoisse

avec quelques phobies, à la fin névroses d'obsession, beaucoup moins anxieuses mais beaucoup plus idéatives de forme, du stade clinique aigu d'invasion anxieux et phobique au stade ultime de chronicité obsédante... Eh bien, cela s'explique par l'évolution de la régression psychanalytique : A la longue le phobique sexualise son surmoi, l'organise en instance masochiste, se satisfait ainsi narcissiquement par son surmoi; et quand il a « appris à en jouer », comme dit M. Alexander, il est devenu un obsédé, intériorisé et plus calme, quoique plus malade parce que plus *déréalisé*.

Ce point est d'autant plus intéressant que chaque auteur a un peu sa conception à lui sur ces résultats incertains de l'enquête analytique. L'an dernier, M. Laforgue exposait à la Conférence de Genève ses idées sur le rôle de l'attraction œdipienne envers la mère, dont il déduisait presque tout le schéma de l'évolution sexuelle, considérée, si l'on veut, dans son rythme digestif. Et avec M. Codet il a écrit que l'anxieux était suffisamment *sevré* (au sens propre) pour accepter la réalité au prix d'une angoisse alors que l'obsédé ne l'était pas assez pour éviter de compenser chaque essai de sacrifice *oblatif* par une intériorisation forcée. Je crois que la grande difficulté en pareille matière est de préciser ce qu'il y a de métaphorique dans ces notions psychanalytiques et, par contre, ce qu'on peut y trouver de réellement propre à l'instinct.

*
* *

M. Hesnard ajoute ensuite quelques réflexions au sujet de la *conception psychanalytique de l'hystérie*.

Il y a (à son avis de psychanalyste-clinicien), deux écueils à éviter lorsqu'on transpose à ce sujet les conceptions allemandes en psychanalyse française :

I. — Le premier est d'assimiler à tort à l'hystérie la névrose de nature toute différente qu'est la *phobie*, que M. Freud appelle « *hystérie d'angoisse* » sous prétexte qu'il y a trouvé une psychogénèse ! Il y a une psychogénèse à toutes les névroses et à toutes les psychoses et ce n'est pas là une raison suffisante. On devrait appeler la phobie-hystérie d'angoisse « phobie psychogénétique » ou « systématisée » (comme les auteurs français : Arnaud, Séglas, Pitres et Regis, Hartenberg, etc.). M. Hesnard rappelle la principale différence avec l'hystérie : L'hystérique se sépare du surmoi et s'en remet à l'inconscient pour tout résoudre, ce qui le préserve de toute angoisse tant qu'on n'analyse pas son symptôme ; *c'est un anxieux qui guérit de son angoisse par le symptôme*. Tandis que le phobique étale son angoisse qui lui sert à épancher sa libido dans sa vie consciente. Et M. Hesnard revient à la définition clinique de l'hystérie proposée par M. Pichon en spécifiant, comme M. Pichon lui-même l'avait nette-

ment fait, que la *simulation des maladies* d'origine hystérique est inconsciente et de bonne foi ; la définition psychanalytique de cette même hystérie sera la *conversion,* qu'il s'agit alors de préciser.

II. — Là gît le deuxième écueil. C'est de confondre sous le nom de *conversion* tous les troubles somatiques de la névrose. Or l'hystérique convertit de façon très spéciale : au lieu d'être malade, comme l'anxieux et l'hypochondriaque, par ses organes internes et par la voie du système *neurovégétatif,* il est malade par son système nerveux *de relation,* par ce que M. Hesnard a appelé le *système neuropsychique d'expression émotionnelle :* crises à grand fracas (alors que subjectivement le malade reste calme), manifestations théâtrales, contractures et paralysies qui *signifient* quelque chose pour le public et qui ont *besoin du public* pour se manifester. C'est là, à l'avis de M. Hesnard, l'essence de l'hystérie, et aussi un caractère aussi bien clinique que psychanalytique ; c'est sur ce caractère qu'est basée toute la conception babinskienne : faire comprendre au malade que son symptôme n'est pas intéressant et est artificiel, c'est le faire disparaître... jusqu'à ce qu'il soit remplacé par un autre !

En conséquence il faut distinguer soigneusement la *plasticité corporelle* de l'hystérique qui fait du sujet un mime qui joue son inconscient avec le sourire, de *l'excitabilité neurovégétative* de l'anxieux et de l'hypochodriaque, qui fait du sujet un intériorisé, concentré sur sa souffrance intérieure. Et cette distinction est essentielle dans la pratique, car, dit M. Hesnard, « si vous considérez comme hystériques tous les intellectuels qui souffrent de malaises digestifs névropathiques, vous allez nous considérer tous comme des hystériques, ce que l'observation de tous les jours et l'expérience médicale la plus sûre contredisent formellement. »

En conclusion, M. Hesnard propose de réserver le mot de *conversion* au mécanisme hystérique de matérialisation plastique qui actionne les *accidents pithiatiques* cliniquement définis par Babinski et d'employer pour désigner les éréthismes neurovégétatifs communs aux autres névropathes des termes différents tels que : angoisse viscérale, irradiation ou dérivation neurovégétative, etc.

*
* *

M. Hesnard fait enfin une dernière remarque : à son avis, il ne faut pas employer le mot *impulsion* pour désigner les actes obsédants — manies mentales, cérémonial obsédant, tics de défense, etc. — L'*impulsion* est un symptôme tout différent, témoin d'une tare mentale grave ou d'un déficit mental de nature psychopathique (schizophrénique ou autre) ; c'est la *tendance au réflexe,* plus ou moins irrésistible. La différence est surtout frappante dans ce qu'avec Régis, M. Hesnard a appelé la *phobie d'impulsion* de l'anxieux, qui aboutit à un acte innocemment symbolique (toucher un couteau — pal-

per timidement le cou de sa victime) : Chez les névropathes purs, le surmoi est trop puissant pour laisser passer une impulsion !

En terminant, M. Hesnard renouvelle à *M. Odier* ses compliments les plus chaleureux pour l'œuvre bienfaisante et féconde qu'il a inaugurée par ses deux rapports de 1926 et de 1927. Et il ne saurait trop
surmoi est trop puissant pour laisser passer une impulsion !

*
* *

M. Lœwenstein prend la parole ensuite. Le surmoi paraît exister, dit-il, chez les sujets normaux et les besoins de morale ne sont pas forcément *tous* conscients. D'autre part, la tendance à l'identification avec un modèle n'est pas obligatoirement totale. Le plus souvent, il y a un véritable « *découpage* ». Il est à noter que le surmoi ne copie pas nécessairement les parents.

On peut observer des phénomènes d'anxiété incompréhensibles pour le sujet, car « l'homme ne comprend jamais les raisons profon-
« des pour lesquelles il renonce à telle ou telle satisfaction ».

Le phobique se défend relativement bien, en particulier, à l'aide de tout son rituel. Chez l'obsédé, au contraire, la satisfaction n'est qu'indirecte et l'on voit reparaître, de façon durable, les états affectifs qui, au début, ont provoqué le refoulement.

Enfin, à côté du désir d'identification, il est possible d'en observer la crainte ; le malade « *n'ose pas* » être identique à l'un de ses parents.

*
* *

M. de Saussure voudrait demander à M. Odier si sa malade n'a pas progressé dans l'analyse après la confession des obsessions (dans le deuxième mois) jusqu'au sixième mois. De son côté, il a remarqué, chez une obsédée, une longue période de stagnation, dûe au fait que tous les symptômes étaient ambivalents. Cette ambivalence se retrouve chez la malade de M. Odier : d'une part, elle désire l'enfant, comme substitut du pénis et, d'autre part, elle a des réactions agressives contre lui.

M. de Saussure pense qu'il y a là un point de technique intéressant à élucider et il serait heureux de connaître, par M. Odier, le résultat de l'expérience personnelle de ce psychanalyste à ce sujet.

*
* *

M. Codet présente enfin quelques intéressantes considérations. Il avait eu l'intérêt de discuter avec M. Odier quelques points de son rapport. Tout d'abord, il doit reconnaître combien il a été séduit par

la qualité de la fine observation, d'ordre purement clinique, de M. Odier. Diverses remarques, concernant la suprématie de la pensée, la « *mise en quarantaine* » de certains éléments, « *l'annulation rétroactive* » des faits indésirables avaient vivement frappé M. Codet.

D'autre part, dans la partie purement analytique du travail de M. Odier, la façon dont il présente les conflits entre le moi et le surmoi ont semblé à M. Codet d'une application diagnostique et thérapeutique fort appréciable. La mise en évidence des *procédés propitiatoires* de l'un vis-à-vis de l'autre, la discrimination des mécanismes punitifs d'apparence moraux et, de faits, pseudo-moraux, paraissent à M. Codet du plus grand intérêt.

Enfin, il pense que M. Odier aborde résolument et utilement le problème si important d'une classification des névroses. Très modestement, M. Odier prétend n'apporter ici qu'un plan de travail. Ce plan est déjà un grand progrès dans la recherche. Après la vaste synthèse des états névrotiques, il devenait désirable de distinguer les variétés, au moins, dans les formes typiques. Le projet de classement qu'apporte M. Odier est séduisant, avec le mérite de partir de notions cliniques. Le rapporteur fait voir, par une étude analytique sincère que des mécanismes inconscients profonds, révèlent des différences parallèles aux distinctions de surface.

Il paraît souhaitable d'aboutir, dans ce sens, à une délimitation claire d'états voisins, quoique souvent intriqués chez le même malade. Cette étude ne peut que faciliter le travail des analystes. De plus elle écarte une objection trop fréquente des adversaires ou des ignorants de l'analyse, qui pourraient la croire en opposition avec les données d'observation clinique, c'est-à- dire avec les faits.

Cette orientation de recherches semble également à M. Codet fort intéressante, pour la confronter, de façon pragmatique autant que doctrinale, avec la notion, actuellement à l'étude, de la schizoïdie.

*
* *

Le Rapporteur, en quelques mots, remercie de l'intérêt suscité par son travail et de la discussion animée qu'il a provoquée. Il s'associe pleinement au désir, déjà exprimé par lui-même, de voir apporter la plus grande précision possible dans les termes employés. La compréhension réciproque ne peut qu'y gagner et certaines critiques ou controverses, trop purement verbales, pourraient ainsi être évitées.

Commission Linguistique
pour l'Unification
du vocabulaire psychanalytique français

Séance du 24 juillet 1927.

La Commission Linguistique a tenu séance le 24 juillet 1927, à Blois. En l'absence de son président, le Dr Pichon, elle a offert la présidence à Madame Marie Bonaparte.

Les traductions suivantes ont été arrêtées :

Angsthysterie. — **Syndrome phobique.** (Hystérie d'angoisse de FREUD).

Conversionhysterie. — **Syndrome de conversion.** (Hystérie de conversion de FREUD).

Angstneurose. — **Névrose d'angoisse.**

Zwangshandlung. — **Acte obsédant.**

Zwangsvorstellung. — **Idée obsédante.**

Zwangsdenken. — **Pensée obsédante.**

Zwangsgrübeln. — **Rumination mentale** [obsédante].

Zwangsonanie. — **Onanisme obsédant.**

Zwangsceremoniell. — **Cérémonial obsédant.**

Zwanghaft. — **Compulsif.**

Erregung. — **Excitation ; émoi.**

Abfuhr. — **Déversement.**

Abreagiren. — **Abréaction.**

Reizquelle. — **Excitant** (substantif).

Somatisches Entgegenkommen. — **Complaisance somatique ; plasticité corporelle.**

Besetzungenergie. — **Energie d'investissement.**

Rückbesetzung. — **Investissement régressif.**

Reaktionsbildung. — **Formation réactionnelle.**

Wiederholungzwang. — **Contrainte de répétitlon.**

Primar Vorgang. — **Processus primaire.**
Isolierung. — **Isolation.**
Ungeschehenmachen. — **Annulation rétroactlve.**
Triebmischung. — **Intrication des pulsions.**
Triebentmischung. — **Désintrication des pulsions.**

AVIS

L'Institut Psychanalytique de Berlin (29, rue de Potsdam, Berlin W. 35), a fixé comme suit son programme de cours pour le trimestre d'hiver 1928 :

Cours obligatoires : Ire année.

M. Alexandre Rado. — Introduction à la psychanalyse. — Le jeudi, à 20 heures, à partir du 12 janvier.

M. Charles Müller-Braunschweig. — La sexualité infantile, l'étude des pulsions, la théorie de la libido. — Le mercredi, à 21 heures, à partir du 11 janvier.

IIe année.

M. François Alexander. — L'analyse du moi. — Le vendredi, à 20 heures, à partir du 13 janvier.

M. Jenö Harnik. — Applications de la psychanalyse à la littérature et à l'art. — Le lundi, à 21 heures, à partir du 9 janvier.

M. Hanns Sachs. — La technique psychanalytique. — Le lundi, à 20 heures, à partir du 9 janvier.

Vétérans.

MM. Karen Horney et Alexandre Rado. — Colloque technique. — Le jeudi, à 21 heures, à partir du 12 janvier.

M. Max Eitingon. — Exercices de pratique thérapeutique. (Suivant les circonstances).

Cours facultatifs.

M. Sigefroy Bernfeld. — Entretiens psychanalytiques sur des questions de pratique pédagogique :

a) Commençants : le mercredi, à 21 heures.

b) Elèves plus avancés : le mercredi, à 20 heures.

M. Harald Schultz-Henke: — Etude de l'ouvrage de Freud : « Le moi et le ça ». — Le vendredi, à 21 heures, à partir du 13 janvier.

Xe Congrès International de Psychanalyse (Inspruck)

Séance du 1er septembre 1927, (matin).

Dr Paul Federn (Vienne) : LE NARCISSISME ET LA STRUCTURE DU MOI. — Les recherches psychanalytiques sur les états de dépersonnalisation ont montré que dans toute dépersonnalisation, même dans celles qui ne concernent apparemment que le monde objectif, il s'agit d'un trouble narcissique. Chez l'homme normal, les limites du moi sont entièrement chargées de libido narcissique. Il y a trouble du sentiment du moi lorsqu'une limite du moi en est chargée faiblement, lorsque le narcissisme lui est retiré. La partie des perceptions extérieures ou intérieures qui est enregistrée par une de ces limites du moi faiblement chargées ou dépourvues de libido narcissique, acquiert ce sentiment spécifique de dépersonnalisation.

On peut en conclure, vice versa, que des fonctions où un individu non-assujetti à la dépersonnalisation manifeste un sentiment de dépersonnalisation, ne sont pas d'ordre libidinal. C'est surtout le cas pour les fonctions de la volonté.

Nunberg a déjà constaté que tous les états de dépersonnalisation constituaient le début de toute psychose névrotique. La dépersonnalisation, en tant que psychose actuelle. (Aktualpsychose) doit être rangée parmi les névroses actuelles (Aktualneurosen). Dépourvue de symptômes physiques il faut, dans le domaine psychique, la leur opposer. Les preuves à l'appui de ces thèses sont fournies par l'observation du sentiment du moi dans l'état qui précède le sommeil ou le réveil, dans l'état de dépersonnalisation et de rêve.

Dr *Théodore Reik* (Vienne) : LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ INCONSCIENT EN TANT QU'ÉLÉMENT LIBIDINAL.

Le sentiment de culpabilité est un élément psychique essentiel dans les processus de la libido. Il joue un rôle important dans la fixation secondaire de l'objet et dans la régression libidinale, ainsi que dans la « viscosité » (Klebrigkeit) de la libido en général. Le sentiment de culpabilité intensifie dans beaucoup de cas la jouissance en y introduisant la notion de ce qui est défendu, provenant du temps de l'enfance. L'épanouissement des pulsions n'est pas seulement facilité par un adoucissement du sentiment de culpabilité, mais aussi par sa collaboration latente. L'orgie (la noce) est une éruption de pulsions dont l'intensité dépend en partie du sentiment de culpabilité. Le remords est une réaction morale qui doit sa résonnance profonde au fait de revivre quelque chose qui était interdit dans le souvenir. Les religions favorisent et approfondissent les jouissances sexuelles par la prohibition et l'inhibition. Le refoulement ne représente pas uniquement un effet d'instances morales, il est également caractérisé par l'acceptation et la reprise de jouissances interdites. Le retour de ce qui est refoulé est un processus psychique qu'il ne faut pas confondre avec l'immersion de ce qui refoule dans ce qui est refoulé. Dans les processus terminaux des névroses obsessionnelles, le commandement est transposé sur l'exécution des actions interdites. Ces points de vue sont importants pour la technique de la psychanalyse, parce que la jouissance intensifiée par le sentiment de culpabilité (jouissance perverse, rêveries etc.) est plus difficile à enfreindre que la jouissance normale.

Dr *Edouard Glover* (Londres) : QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE MÉCANISME DU SUICIDE.

Remarques sur les rapports de la théorie et de la pratique en psychanalyse, illustrées par des observations concernant le problème du suicide. Deux questions sont mises en lumière : *a*) l'influence de la psychologie du moi sur le fonctionnement du mécanisme de suicide; *b*) jusqu'à quel point des discussions sur la nature du surmoi peuvent être mises en corrélation avec des découvertes cliniques.

Dsse *Hélène Deutsch* (Vienne) : AU SUJET DE LA SATISFACTION, DU BONHEUR ET DE L'EXTASE.

L'auteur essaie d'expliquer en se basant sur des expériences psychanalytiques) par quel moyen l'homme peut réussir à se créer une philosophie positive de la vie qui le rende « heureux » et jusqu'à quel point cela paraît possible. Les tendances vitales générales peuvent être réparties en tendances positives (celles qui rendent heureux) et en tendances négatives (celles qui s'opposent à la réalisation du bonheur). Ces deux tendances agissent l'une à côté de l'autre, l'une

contre l'autre, l'une avec l'autre. Quoique dans la vie individuelle la tendance négative-destructive se trouve, quant au résultat final, être victorieuse, — par la mort de l'individu —, la puissance de l'Eros, créatrice de vie toujours renouvelée, prévaut toutefois en tant que principe de vie affirmatif. Mais la tendance affirmative s'avère normalement comme victorieuse même dans la vie individuelle en tant qu'expérience purement psychique : notre connaissance de la mort est d'ordre intellectuel, car la vie psychique de l'individu est basée sur le sentiment de l'éternité ; elle nie, en dépit de l'expérience, qu'il soit nécessaire et logique que le sujet doive lui-même jamais mourir.

Les tendances positives et négatives correspondent à la classification dualiste freudienne des pulsions en pulsions sexuelles et pulsions de mort. Un trait leur est commun et ce trait commun semble être le principe primitif de toutes les tendances vitales : la réalisation d'un état primitif. La soif de situations dispensatrices de satisfaction et de joie s'assimile toujours à la soif de réaliser une unité.

Etude analytique de deux cas. Les deux malades souffrent d'une dépression chronique, de *tædium vitæ*. La malade A. ne connaissait qu'une seule interruption de sa nostalgie : sa vie conjugale étant monotone et peu satisfaisante elle éprouvait chaque fois à l'état d'extase sensuelle la plus extrême l'orgasme dans le coït. Entre deux actes sexuels, elle avait des sentiments de tristesse et de vide. La malade B., à la sexualité complètement refoulée, connaissait également les dépressions entre deux états extatiques. Ces extases étaient à la différence de celles de la malade A, dépourvues de toute excitation sexuelle. C'étaient des actes extatiques de sublimation, se manifestant spontanément, et de contenu divers : c'était ou une idée politique, ou une idée philosophique ou religieuse à laquelle la malade s'intéressait au point d'atteindre, complètement détachée du monde, à la félicité suprême. Chez la malade A. l'unité entre le moi et le monde objectif était réalisée dans l'acte sexuel par une duperie (surprise) du surmoi censurant, suivie ensuite par des sentiments de culpabilité dans la dépression. La malade B. revivait chaque fois dans les situations extatiques cet état dont nous avons pris connaissance à la fin de la période sexuelle infantile : l'introjection de l'objet libidinal dans la formation de l'Idéal, dans l'acte de sublimation. La félicité, qui accompagnait son état, était due à la réalisation de l'unité entre le moi et la partie du monde objectif sublimée, représentée dans l'idée.

La vie se meut perpétuellement dans le cercle suivant : tension de déplaisir — effort pour supprimer ces déplaisirs de façon réjouissante — acte de jouissance — commencement d'une nouvelle tension de déplaisir, placée déjà au seuil de l'acte de jouissance. Toute jouissance serait donc un état passager.

Les états de bonheur passagers se réalisent là où l'unité entre le

moi et le monde est atteint. Il y a confrontation dans le mécanisme psychique entre le moi et le monde intérieur ; ce dernier se compose de pulsions et d'instances du moi. L'harmonie intérieure, c'est-à-dire l'unité entre le moi et le monde intérieur est cet état qui crée le sentiment de bonheur intérieur et qui enfin rend l'individu véritablement et sûrement capable de réaliser des actes heureux.

Dr Alexandre Rado : Le problème de la mélancolie.

Essai d'appronfondir les connaissances sur la mélancolie en se basant sur les données de Freud et d'Abraham et en utilisant l'analyse du moi (Narcissisme). Résumé : Les résultats jusqu'à présent obtenus dans l'étude de la mélancolie. On a réduit la mélancolie à l'état de faim du nourisson. Une série d'expérience infantiles et leur assimilation psychique postérieure. Les rapports entre « la faute », « l'expiation » et « le pardon ». Quelques connaissances sur la genèse du sentiment du moi et du besoin narcissique du moi. La relation objectale ambivalente du moi infantile. Quelques caractères des fonctions archaïques du moi et leur signification pour le processus d'introjection. Conditions pour la suppléance narcissique de l'objet. L'introjection dans la mélancolie. Le sens du mécanisme propre à la mélancolie. Les conditions qui la font aboutir à la manie, c'est-à-dire à un type caractéristique d'obsession névrotique. Quelques directives pour la conception du surmoi. La racine narcissique de la fonction de la conscience.

Dr K. Landauer (Francfort-sur-le-Main) : Quelques réflexions sur la psychologie de la manie.

A. Matériel : La psychanalyse approfondie : 1° de deux cas de folie maniaco-dépressive, au cours de l'intervalle, c'est-à-dire pendant la dépression ; 2° de deux états maniaques passagers pendant l'analyse d'une « hystérie d'angoisse », c'est-à-dire d'une dépression psychogène en tant que manifestation de résistance (d'opposition).

B. Symptômes : 1° mauvaise humeur se manifestant par des accès d'hilarité. Le rire. La signification de la récognition.

2° Besoin moteur : envie d'agir ; à un degré plus avancé, envie de bouger. Temps parallèle : la première enfance jusqu'au « *Peitschreflex* ».

3° Besoin de parler dégénérant finalement en une volubilité de paroles et de sons. Crachements de mots. Salivation. Temps parallèle : la dentition.

4° Fuite des idées, associations superficielles. Facilité à se laisser détourner et surexciter par des excitations actuelles. Temps parallèle : celui où le moi n'est pas consolidé et où il n'y a pas encore de rapports étroits entre lui et la réalité, donc après le sevrage et avant la période anale.

C. Quelques caractères du temps de l'excrétion orale : l'entêtement oral.

D. L'utilisation de la manie en tant que réaction d'opposition.

Dr Karen Horney (Berlin) : AU SUJET DES PROBLÈMES SOULEVÉS PAR L'INSTITUTION DE LA MONOGAMIE.

Les tendances sexuelles directes ont coutume de rétrograder dans le mariage monogame, tôt ou tard, en faveur des tendances inhibées. Il ne s'agit pas là seulement d'un relâchement naturel de la tension sexuelle, déterminée par sa décharge normale mais d'une manifestation due à l'interdiction de l'inceste conservant sa puissance même vis-à-vis du mari. La libido ainsi libérée peut se tourner vers d'autres objets, mais se heurte aux barrières que lui oppose l'institution de la monogamie. La monogamie provient d'un désir infantile tendant à l'affection exclusive du père ou de la mère. Elle devient, par la voie de la régression anale, une exigence de possession du partenaire, et est sanctionnée sous cette forme pour des raisons d'utilité publique, La solution des nombreux conflits possibles qui résultent de cette situation, dépend de la manière et de l'intensité des renforcements que les désirs polygames ont tirés de sources subconscientes.

Dr E. Jones (Londres) : LE DÉVELOPPEMENT DE LA SEXUALITÉ FÉMININE.

En se basant sur l'analyse très poussée de cinq femmes homosexuelles, nous essaierons de passer en revue nos connaissances en ce qui concerne le développement de la sexualité infantile de la femme et de mettre nos découvertes en rapport avec celles faites par Horney, H. Deutsch, Abraham et Freud. Nous distinguons entre la castration prise dans son sens restreint, c'est-à-dire ayant pour but le pénis et celle prise dans un sens plus large, visant la privation totale de tout plaisir sexuel. Cette dernière conception est la plus fondamentale, quoique constamment exprimée par les hommes, et souvent par les femmes dans les termes de la première. Discussion sur l'importance relative de l'envie du pénis et des sentiments de culpabilité œdipienne et sur les rapports chronologiques de ces deux phénomènes.

Dr J. Harnik (Berlin) : LES RAPPORTS ÉCONOMIQUES ENTRE LE SENTIMENT DE CULPABILITÉ ET LE NARCISSISME FÉMININ.

Dans son étude sur « Les destins du narcissisme chez l'homme et la femme » l'auteur a essayé, en se basant sur les travaux de Freud et de Ferenczi, de faire découler l'orgueil physique narcissique de la femme du complexe de castration (manque de pénis). Un autre problème est celui des rapports qu'il y a entre ce résultat, tiré pour ainsi dire des profondeurs psychobiologiques, et le complexe d'Œdipe et encore entre ce résultat et la conformation structurale du méca-

nisme psychique conditionnée par la liquidation du complexe œdipien. L'auteur a été incité à s'occuper de ce problème par l'observation d'une femme qui — habituellement de comportement très narcissique — manifesta pendant l'analyse, à la suite d'une très grande amélioration de sa sensibilité vaginale, des sentiments de laideur (folie de la laideur). L'analyse montra que cette intensification de jouissance était condamnée par son inconscient (c'est-à-dire par le surmoi) comme étant trop considérable et ramena ce sentiment de culpabilité à des expériences incestueuses survenues à l'époque de la puberté. Le fait que le sentiment de culpabilité s'exprimât juste par celui de devenir laide, put, grâce à une analyse approfondie, être déduit de la situation œdipienne infantile. La mère était « laide », parce qu'elle était d'une sensualité « sale », et à cause de sa menstruation. Si l'enfant arrivait à renoncer à la réalisation de ses désirs spécifiquement féminins, elle pouvait s'estimer pure, belle, digne d'admiration et de désirs ; sinon, le contraire. Cette relation économique garde également sa valeur pour les rapports avec le monde objectif, qui résultent de la position narcissique de la libido.

Le narcissisme secondaire de la femme provenant de la disparition du complexe d'Œdipe, est en corrélation avec son complexe de virilité, mais d'ordre positif quant au moi, parce qu'il se subordonne plus facilement à la tendance fondamentale du moi : unifier dans le sens de la féminité. Mais ceci nous montre justement que le mécanisme décrit ci-dessus se sert d'une régression à la source, plus profonde, du narcissisme féminin ; cette régression provient d'un phénomène antérieur : *l'envie du pénis* (c'est-à-dire : haine et désir dudit). La vanité féminine est donc une de ces conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes qui ont été mises en évidence par Freud. Ces résultats peuvent être considérés d'autre part comme des confirmations médiates des données freudiennes sur l'origine de la féminité et le complexe œdipien féminin.

Dr *Hanns Sachs* (Berlin) : LES BASES DE LA FORMATION DU CARACTÈRE.

L'auteur essaie d'expliquer la différence de caractère entre l'homme et la femme par le fait que l'influence de la formation du moi due au développement de la libido a lieu chez les deux sexes à des étapes différentes de l'organisation libidinale.

Dr *François Alexander* (Berlin) : LE CARACTÈRE NÉVROTIQUE, SA PLACE DANS LA PSYCHOPATHOLOGIE ET LA LITTÉRATURE.

La notion des névroses dépourvues de symptômes. Son importance pratique dans la thérapeutique psychanalytique. Un aperçu schématique de toute la psychopathologie basée sur les notions dynamiques et topiques du conflit psychique. Restriction de la validité de schémas

en psychologie. Mise en lumière des rapports entre le caractère névrotique et les névroses, et autres manifestations psychopathologiques. Les diverses formes des caractères névrotiques. Le caractère névrotique en tant que problème médico-psychologique. L'étude du caractère névrotique comme moyen conduisant à la psychologie du conscient et de la personnalité totale. Le caractère névrotique en tant que problème littéraire. Les types névrotiques dans les œuvres de Balzac. Le caractère névrotique en tant que trait d'union entre la littérature et la médecine.

Dr Guillaume Reich (Vienne) : AU SUJET DE L'ANALYSE DU CARACTÈRE.

1° La notion de l'analyse du caractère. L'analyse du caractère n'a rien à voir avec l'éducation et la psychagogie. La clinique nous force de distinguer entre les résistances du caractère et d'autres résistances ; elles dépendent du caractère, des particularités du malade. Le problème consiste à montrer que la forme des réactions se laisse ramener, ainsi que le contenu des symptômes, à des expériences infantiles. L'analyse est donc une analyse d'attitudes, de manières, de comportement.

2° Différence entre le symptôme névrotique et le caractère névrotique. La distinction entre névroses de caractère et névroses symptomatiques est sans importance, car toute névrose symptomatique est déterminée par un caractère névrotique. On peut seulement distinguer entre névroses avec ou sans symptômes névrotiques. La différence entre le symptôme et le trait de caractère névrotique consiste en ceci :

a) Que le trait de caractère est, contrairement au symptôme, bien rationalisé ; *b*) Que le symptôme est un corps étranger (intrus) et qu'il suscite par conséquent un sentiment de maladie ; le trait de caractère névrotique, au contraire, fait partie de la personnalité ; il ne comporte donc pas de conscience de la maladie.

c) Que le symptôme est de structure relativement simple et peut se produire brusquement ; le trait de caractère, au contraire, est un résultat du passé entier et nécessite toujours des années pour se former.

3° La résistance du caractère : le caractère particulier de tout malade devient, avec le temps, une résistance. Cette résistance du caractère a une origine et un sens définis ; elle est, en principe, analysable, et ceci par la manière dont le malade fait ses communications, apporte ses explications, raconte ses rêves, bref par le « comment ». Le même malade communique les contenus les plus divers, accompagnés toujours de la même résistance du caractère ; des malades différents rapportent les mêmes contenus de façon différente. Suivent quelques exemples. Il en résulte, pour la technique, que dans tous les cas le « comment » doit être pris en considération aussi bien que

le « quoi » ; mais dans les cas qui exigent en première ligne une analyse du caractère, l'analyse du « comment » est plus importante que celle du contenu. La résistance du caractère doit être dégagée de la richesse des matériaux communiqués et interprétée autant que possible. L'analyse du caractère consiste en ceci, que le trait de caractère qui détermine la résistance cardinale, est dégagé du niveau de la personnalité, isolé et objectivé. On le rend ainsi propre à l'analyse. L'analyse du caractère est comme, toute analyse de la résistance, avant tout un travail fourni par l'analyste.

4° Quelques détails de l'analyse du caractère et quelques exemples de résistances de caractère typiques.

5° Quelques problèmes envisagés par l'auteur :

Jusqu'à quel point une modification du caractère est-elle nécessaire dans l'analyse ? Réponse : Une modification est nécessaire si le caractère névrotique forme la base des symptômes et entrave la puissance d'aimer et de travailler. Dans quelle mesure une modification peut-elle être obtenue ? En guise de réponse, il faut attirer l'attention sur les nombreuses lacunes de la charactérologie analytique. Avec les moyens dont nous disposons, l'on n'obtient que des modifications quantitatives. Le trait fondamental du caractère, la note personnelle ne se perdent jamais.

Séance du 3 septembre 1927 (matin).

Dr *S. Ferenczi* (Budapest) : LA FIN DE L'ANALYSE.

Coup d'œil rétrospectif sur l'évolution de la technique psychanalytique. Analyse des symptômes et analyse du caractère. Passivité et activité. Le problème de la fixation du terme. Reconstruction et souvenir. L'élément quantitatif. Terme final du transfert et de la résistance. Liberté d'émotion et d'association. Analyses thérapeutiques et analyses didactiques.

Dr *I. Sadger* (Vienne) : SUCCÈS ET DURÉE DU TRAITEMENT PSYCHANALYTIQUE DES NÉVROSES.

Dr *René Laforgue* (Paris) : AU SUJET DE LA THÉRAPEUTIQUE PSYCHANALYTIQUE ACTIVE OU PASSIVE.

Préambule. — La question des résultats thérapeutiques de la psychanalyse est pour nous Français, d'une importance capitale, car ce n'est que grâce à ces résultats favorables que nous avons pu conquérir la place que nous occupons actuellement dans le mouvement scientifique français.

Il est vrai que les travaux de Freud à eux seuls avaient éveillé dès le début un intérêt immense, mais surtout théorique, et prin-

cipalement limité à certains milieux littéraires guidés ou par une intuition supérieure ou par l'espoir de trouver dans la psychanalyse un frisson nouveau pour un public avide de raffinement psychologique.

En France les milieux scientifiques ont une tendance à se méfier des théories nouvelles, des leurs propres, aussi bien que de celles venant de l'étranger, et cela d'autant plus qu'une théorie est présentée de façon particulièrement séduisante en ce qui concerne la forme et les idées. C'était plus ou moins l'attitude de la plupart des médecins, non pas que cette attitude ait toujours été dictée par des idées préconçues, mais en ce qu'elle semblait s'imposer à eux en attendant que la psychanalyse ait fait les preuves de sa valeur thérapeutique et de son intérêt social. Voilà pourquoi nous avons trouvé cette réserve prudente même chez des amis qui depuis ont rendu des services considérables à notre cause et qui, comme Hesnard par exemple, ont été séduits dès le premier jour par les idées de Freud.

Il fallait que l'analyse fît ses preuves et cela malgré toute la bienveillance, toute la sympathie avec lesquelles nous avons été reçus dans les milieux de Sainte-Anne par le Professeur Claude ou par nos amis, dont quelques-uns ont épousé depuis notre cause et sont même ici présents.

Nous avons dû commencer la plupart de nos traitements sous le contrôle du médecin traitant ; et cette situation, quoique parfois désagréable, a certainement été très utile au point de vue de l'objectivité scientifique. Mais elle nous imposait également le devoir de montrer coûte que coûte ce que la psychanalyse était capable de faire, non seulement chez les névrosés, mais également chez des schizophrènes ou chez de pauvres créatures que Claude, un jour, désignait sous le nom de loques humaines, considérées comme perdues.

Dans cette situation, nous eussions parfois été heureux d'avoir sous la main un livre exprimant certains principes de traitement tels que, dans des conversations privées, je les ai entendu formuler par le Dr Ferenczi.

Il est vrai que nous avions pour nous soutenir l'optimisme inébranlable de Madame Sokolnicka — mais à part cela nous entendions encore d'autres sons de cloche : par exemple : « Un traitement de malade est une lessive de nègre. On remue le fond et dès qu'il s'est déposé de nouveau, l'état ancien réapparaît » (1) ; bref, sans entrer trop dans les détails, nous pouvons vous assurer que nous ne pouvions pas ne pas avoir l'impression que dans les milieux les plus autorisés à parler des résultats de l'analyse, les avis étaient partagés.

Puis vint la discussion passionnée concernant l'attitude active ou passive de l'analyste, et tout ce qui s'y rattache.

Cette discussion avait pour nous l'avantage de préciser quelques points de vue peu certains, que nous avons essayé de mettre à l'étude.

(1) Krankenbehandlung ist eine Mohrenwäsche. Der Grund ist aufgerührt und nachdem er sich wieder gesetzt hat, ist es wie vorher.

Ce sont les impressions de ces études que nous voudrions vous soumettre aujourd'hui.

Nous avouons avoir fait rapidement l'expérience que l'analyse seule, tout en nous montrant souvent clairement la situation affective, une activité.

Il faut un élément de plus qu'on serait tenté d'appeler le facteur personnel de l'analyste, mais qu'on voudrait quand même voir préciser davantage, parce que nous avons des raisons pour soupçonner que ce facteur personnel pourrait bien, à un degré plus ou moins considérable, être à la portée de tout analyste, à condition qu'il soit en une activité.

Résumé des idées maîtresses de la communication. — 1° L'analyse pure et simple ne suffit par toujours à résoudre complètement les problèmes du transfert. Pour obtenir du malade le sevrage de ses satisfactions anormales, une intervention très énergique, impitoyable même, de la part de l'analyste, est souvent nécessaire. Mais cette dureté doit pouvoir ensuite se transformer en compréhension humaine, pour permettre le sevrage des satisfactions névro-psychotiques d'abord, de celles que le malade trouve dans l'analyste ensuite. L'analyste peut, en donnant l'exemple de la sincérité et de la véracité, obtenir du malade beaucoup plus que ce dernier ne donnerait par intérêt pour lui-même. La passivité même, qui ne peut-être que le résultat de la supériorité morale effective de l'analyste, devient une activité. Sont effleurés à la suite :

2° La question des conflits centrés autour d'un autre noyau que la situation œdipienne,

3° Le problème concernant la répercussion du traumatisme de la naissance sur l'évolution psychique d'un individu.

4° La question du rôle important que joue dans les cas psychotiques le manque d'oblativité. L'arriération affective du malade lui rend difficile l'acceptation d'un sacrifice imposé. Il n'est donc pas étonnant de constater que le détachement d'avec l'analyste peut avoir parfois pour lui la signification d'une véritable castration. Ceci nous amène à un autre problème :

5° La fixation d'un terme. L'acceptation de la fin de l'analyse ne peut être de la part du malade qu'un don libre. C'est si l'identification avec l'analyste le conduit jusque là qu'il y arrive le mieux. Il faut que le malade ait la conviction que l'analyste est capable de faire ce qu'il lui demande de faire. La date choisie pour le terme de l'analyse ne peut pas toujours être rigoureusement maintenue.

6° Il ne suffit pas que l'analyste soit capable de travail scientifique; il faut qu'il ait de la force de caractère pour faire accepter aux autres son propre idéal.

Conclusions. — La thérapeutique active serait dangereuse, si le psychanalyste ne l'appliquait pas avec tout le tact que lui impose la

situation difficile. Mais, sous cette réserve, il faut penser qu'une attitude franchement active est utile dans les cas difficiles qu'une analyse pure n'arriverait pas, à elle seule, à débrouiller et à redresser complètement.

Dr Ernest Simmel (Berlin) : DES POINTS DE VUE DE PRINCIPE AU SUJET DE LA MISE EN PRATIQUE DU TRAITEMENT PSYCHANALYTIQUE DANS LES CLINIQUES.

Examen du problème qui consiste à savoir dans quelle mesure un changement de milieu, c'est-à-dire une influence de milieu, entrave ou facilite la thérapeutique psychanalytique. Cet examen tient compte du point de vue de principe qui se donne pour but de chercher dans quelles conditions une régularisation active des rapports entre le monde objectif et le monde psychique est favorable à l'analyse.

Mélanie Klein (Londres) : PREMIERS STADES DU CONFLIT D'ŒDIPE.

Des constatations que j'ai faites, à savoir que le conflit d'Œdipe se plaçait à un âge beaucoup plus tendre qu'on ne l'admet en général, résultent une série de détails, qui mettent plus en lumière le tableau complet de l'évolution œdipienne.

D'après les résultats que j'ai obtenus, le renoncement imposé à l'enfant par le sevrage prépare le garçon à abandonner la position orale pour la position génitale, dirigée vers le même objet d'affection, la mère. Il prépare la fille à l'abandon de la mère en faveur du père. A mon avis le complexe d'Œdipe se manifeste dès le début de la seconde année, mais en même temps apparaissent aussi des sentiments de culpabilité, sorte de défense contre celui-ci, donc la première intervention du surmoi. Cette constatation ne semble pas contredire les assertions du professeur Freud, d'après lesquelles le surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe, par la disparition duquel l'introjection des objets s'accomplit. Mes constatations complètent simplement les siennes, en ce sens que toute l'évolution œdipienne et la formation du surmoi se manifestent très tôt et s'étendent sur un laps de temps très considérable. Se manifestant à un âge très tendre, le complexe d'Œdipe se soumet fortement à la puissance des pulsions orales et anales, mais sous le poids du sentiments de culpabilité qui accompagne le complexe d'Œdipe.

Anna Freud (Vienne) : QUELQUES RÉFLEXIONS A PROPOS DE L'ANALYSE INFANTILE.

Marie Chadwick (Londres) : NOTES SUR LA PEUR DE LA MORT.

1° Couches conscientes et superficielles : sentiment de culpabilité.

2° Racines dans la peur de l'enfant d'être séparé de sa mère, sa détresse et sa peur qu'elle ne revienne plus jamais. (Freud).

3° Stade hystérique de la peur de la mort (le surmoi combiné avec 1.) (Freud).

4° Stade obsessionnel de la peur de la mort. (Le moi en conflit avec le surmoi, comme avec les parents et le monde extérieur).

5° Peur de la mort et désir de la mort. (Conflit entre le moi et le monde extérieur avec l'impulsion de la mort à l'intérieur du ça).

6° Peur de la mort — désir de la mort (Stade du ça, stade du nirvâna végétatif). Impulsion à la destruction .

1° *Dr S. Weyl* (Rotterdam) : QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA PSYCHOLOGIE DE L'ALCOOLISME.

Petit aperçu des écrits psychanalytiques sur l'alcoolisme. Deux analyses achevées, l'une d'un cas de delirium tremens, et l'autre d'un cas de névrose obsessionnelle alternant avec des crises d'alcoolisme, ont confirmé les connaissances qu'on avait pu obtenir jusqu'à présent de l'alcoolisme et ont ouvert d'autres vues. L'alcool sert à liquider le conflit d'Œdipe au stade oral de l'évolution de la libido. Grâce à ses vertus chimiques, l'alcool représente symboliquement aussi bien le père que la mère. Le père est supprimé d'une manière cannibalistique et en même temps il y a identification avec lui et prise de possession de mère par introjection.

Ce mécanisme révèle des rapports étendus entre les mœurs bachiques, les rites de puberté, les coutumes totémiques d'une part, et la psychologie de la psychose maniaco-dépressive d'autre part.

Les analyses ont fait découvrir dans l'ivresse une tentative de suicide partiel, régulièrement répétée.

L'origine de la ferveur politique d'anciens alcooliques, l'influence de l'éducation sociale des foules et de l'activité sportive sur la diminution de l'alcoolisme deviennent ainsi compréhensibles.

Le rapport entre l'alccolisme et la névrose obsessionnelle provient de ce que les mêmes conflits sont à leur origine. La différence résulte du fait que la liquidation des conflits s'accomplit à des étapes d'évolution disposant de moyens de réaction différents. L'influence de l'hérédité est, pour les alcooliques, moins importante que celle de leur milieu infantile et des impressions traumatiques qu'ils y reçoivent.

L'alcoolisme est une névrose sociale et rituelle. Le désir de mourir et l'obsession de la répétition sont ses composantes biologiques.

Dr John Rickman (Londres) : LA POLARITÉ ÉGO-GÉNITALE.

La polarité de l'appareil psychique : égo-génitale. La polarité de l'instinct : Répulsion — Attraction. — Les caractères des deux instincts comparés entre eux. — Le contraste des comportements résultant de leur action comparée. — Réaction traumatique. — « Dysutraquisme ». — Application à la perte psycho-névrotique ou psychotique du contact avec la réalité.

Dr *Othon Fenichel* (Berlin) : AU SUJET DES SYMPTÔMES ACCOMPAGNATEURS ORGANICO-LIBIDINAUX DE LA RÉSISTANCE AUX PULSIONS.

1° Certaines légères limitations de fonction, très répandues, et certaines modifications de forme de la musculature se montrent dépendantes de la résistance aux instincts du moi. Le caractère du refoulement comme instance servant à écarter de la motilité certaines représentations d'actes sexuels permet que la lutte de refoulement entre la pulsion et le moi se reflète dans des modifications physiologiques fonctionnelles de la musculature.

2° Dans les fonctions limitées de cette musculature est engagé un quantum de libido sans exacte appropriation au but. Les actes sont remplacés par des modifications de tonus, c'est-à-dire des innervations dirigées vers l'intérieur du corps.

3° Un fait analogue se présente dans le domaine de la sensibilité. Les données de la sensibilité profonde peuvent comme d'autres perceptions intérieures (ou extérieures) être entravées par d'actives mesures défensives du moi. « L'aliénation » de sensations physiques ou d'organes, telle qu'elle est nettement manifeste dans les troubles hystériques de la sensibilité ou dans la frigidité, est, à un degré moins extrême, très répandue, ce qui est d'une grande importance pour la formation du moi.

L'organe « aliéné » n'a pas toujours été simplement privé de l'investissement libidinal. On peut souvent montrer qu'une rétention libidinale d'un organe ne peut être empêchée de se manifester que par une quantité proportionnelle d'investissement contraire. C'est alors que les organes fortement chargés de libido disparaissent précisément du sentiment que le patient a de son propre corps. Des « aliénations » localisées semblent plutôt correspondre à une privation de libido, une « aliénation » somatique générale (l'intériorisation des névrosés obsessionnels) à une rétention libidinale paralysée par l'investissement contraire.

Le passage de « l'aliénation » à la « dépersonnalisation » dans laquelle le sentiment psychique du corps est troublé lui aussi par l'arrêt des perceptions intérieures, est insensible. Il s'agit ici aussi de privation simple de libido (perte de la libido) et de rétention de la libido (perte de la jouissance) fixée et exaltée par l'investissement contraire.

4° Les crampes musculaires, les modifications du sentiment du corps, les sentiments de dépersonnalisation peuvent être secondairement « libidinisés » et trouver un emploi dans des amusements masturbatoires.

Dr *J. M. Eisler* (Budapest) : UN POINT DE VUE NOUVEAU DANS LA SCIENCE DES RÊVES.

Il n'y a pas seulement les destinées de l'évolution libidinale qui comptent parmi les contenus de l'inconscient, il y a également les

formations du moi, « le complexe d'Œdipe complet ». C'est un des devoirs fondamentaux du traitement psychanalytique de pénétrer et de comprendre en particulier l'organisation du surmoi. Les connaissances ainsi acquises constituent alors un appui sûr de la thérapeutique. A la lumière de plusieurs exemples, l'auteur essaie de montrer que le processus de la formation du moi et son caractère individuel se reflètent clairement dans les matériaux oniriques.

Dr Géza Roheim (Budapest) : SUR LA RELIGION DES ANDAMANES-PYGMÉES.

L'ethnologie moderne attache beaucoup d'importance aux matériaux que lui fournissent les Pygmées. Tentative d'utiliser la méthode psychanalytique pour l'investigation de ces peuples.

L'infantilisme des Pygmées. Les prohibitions rituelles, élément essentiel de leur religion et de leur mythologie. Explication de ces prohibitions comme étant des interdictions d'inceste transposées. La lutte des tribus primitives, la peur de la castration et de l'inceste dans les légendes. La divinité, symbole du père et de la mère. Surmoi et projection.

Dr Imre Hermann (Budapest) : QUELQUES RÉFLEXIONS CONCERNANT LA LOGIQUE.

La science logique et ses tendances. Le penser formaliste. La personnalité de quelques logiciens. La réapparition du refoulé dans les systèmes logiques. La continuation intellectuelle du totémisme dans la logique. Création des concepts. Négation, évidence.

H. HŒSLI.

(*D'après la rédaction du Dr Eitingon.*)

CORRESPONDANCE

Réponse aux critiques des notions de sursoi et de pseudo-morale, formulées par M. Hesnard dans le premier numéro de la Revue française de Psychanalyse.

Qu'on me permette ici une courte réplique aux objections soulevées par notre ami Hesnard avec toute la délicatesse de style et de pensée, d'ailleurs, qu'on lui connaît. Elles n'auront pas été inutiles puisqu'elles me fournissent l'occasion de préciser certains points.

1° *Obscurité de la notion de sursoi.*

Pour la comprendre, il importe avant tout de s'en tenir aux faits cliniques analytiques. Et, parmi eux, il en est un qui ne comporte vraîment aucune obscurité : c'est le phénomène en vertu duquel le sujet éprouve une jouissance à se punir, ou plus exactement une détente à se faire souffrir. On parle alors d'une « érotisation » de l'auto-punition ou de l'auto-persécution, sous quelque forme d'ailleurs qu'elle se manifeste. Or, c'est précisément pour définir ce mécanisme si fréquent et si important que j'ai proposé l'acception de sursoi. Celle-ci s'applique donc à *l'auto-punition dès l'instant où s'y mêle un élément libidinal* (masochisme). Ce terme peut prêter à la critique mais la notion qu'il définit, on ne peut le nier, est parfaitement claire et très familière à tout psychanalyste entraîné.

2° *Obscurité de la notion de pseudo-morale.*

On a décrit jadis en neurologie un syndrome moteur qu'on a dénommé « bulbaire ». Puis, en l'étudiant plus à fond, on a découvert qu'il relevait, non pas de lésions bulbaires comme on l'avait supposé, mais bien de lésions corticales ou sous-corticales. On l'a baptisé alors pseudo-bulbaire pour rappeler qu'il s'agissait de ce syndrome particulier rattaché jusque là à une affection du bulbe. Il ne viendrait cependant à l'idée d'aucun neurologue, bien que tous emploient couramment ce terme, de prétendre qu'il exprime autre chose qu'une erreur historique ; ou encore de proclamer : « il n'y a pas de phénomènes pseudo-bulbaires... il n'y a que des phénomènes bulbaires ou des phénomènes corticaux ».

Même remarque peut être faite au sujet du terme pseudo-morale. Il ne vise qu'à rappeler en effet une confusion historique opérée entre

la punition, en tant que phénomène moral, et le masochisme en tant que phénomène pervers ; confusion due au fait que le second prend si souvent la forme apparente du premier, ou mieux qu'il se dissimule derrière lui.

Même remarque au sujet du terme de sursoi. Bien qu'il ne me plaise qu'à moitié, je l'ai pourtant choisi à dessein pour mieux faire comprendre son application à une fonction attribuée jusqu'ici au surmoi moral. Le masochisme moral en effet repose presque toujours sur l'érogène, lequel, tout le monde s'accorde sur ce point, émane du soi. C'est pourquoi je ne comprends pas très bien cette question de M. Hesnard: « en quoi le sursoi diffère-t-il du soi? »

On trouvera la réponse dans mon article sur le surmoi où je me plaçai surtout, il ne faut pas oublier, au point de vue du problème moral. Tentant de le poser de façon analytique, je m'appuyai sur un cas masculin de masochisme dans lequel l'analyse avait révélé une identification à la mère sévère, et prohibitrice de la sexualité virile. J'en ai d'ailleurs observé d'autres, Mme Dupont par exemple, cette obsédée dont j'ai rapporté l'observation à Blois, où pareille identification au parent méchant avait déclenché pareille réaction; c'est-à-dire donné en quelque sorte un coup de fouet au sadisme et favorisé en même temps son retournement contre le moi. C'est là la base bien connue de la cruauté ou de l'hypercritique futures du surmoi. Et c'est précisément parce qu'il s'agit là d'un phénomène libidinal au premier chef que j'ai proposé de le disjoindre des autres fonctions du surmoi, de le différencier du phénomène moral, et de le rapporter enfin à une organisation dont l'appellation, tout en rappelant l'origine et la nature de la pulsion en question (pulsion primaire provenant du soi), indiquerait en même temps *qu'un phénomène nouveau et acquis est intervenu : une identification.* Ce phénomène résulte donc d'un rapport établi avec le monde extérieur et les objets. Mais cette réponse au principe de réalité est négative ; impliquant une révolte, *elle correspond à une non-acceptation du principe moral.* Telle est la genèse, et serait la légitimation du terme de sursoi. De même qu'une identification non sadogène, — ou si vous voulez une introjection morale, c'est-à-dire réussie: celle-là même qui préside au vrai refoulement du complexe d'Œdipe et concourt à le liquider dans les cas normaux —, engendre le surmoi.

En résumé, le sursoi, ou l'auto-punition érotisée, répond par conséquent au retournement contre la propre personne d'une pulsion agressive à laquelle s'est adjoint un courant libidinal. Cette pulsion est donc d'origine tout ce qu'il y a de plus individuelle, quand bien même une identification, non par amour mais par haine, est venue lui conférer une modalité et une intensité particulières. Je ne comprends donc pas très bien M. Hesnard quand il dit que le sursoi « est cependant resté au cours de l'évolution, entièrement en dehors de l'individu psychique ».

Ou plutôt, c'est lui qui sans doute ne m'a pas compris. Comment peut-on dire que cette pulsion mixte « n'a contracté aucun lien d'origine ni de nature avec le moi » et qu' « elle reste en dehors de sa pathologie » quand elle émane au contraire du psychoïde primitif de l'individu, et quand elle constitue le mécanisme dynamique fondamental de son développement ou de sa névrose ? L'incorporation d'une agression étrangère n'est-elle pas un phénomène individuel alors même que, du fait de la régression sadique, elle s'éloignera du moi et se rapprochera du soi? A l'origine en effet *une identification est toujours opérée par le moi.* C'est là un fait établi auquel la distinction du sursoi ne porte aucune atteinte.

3° *Le sursoi réduirait à néant la conception féconde du narcissisme.*

Telle est, enfin, l'objection que M. Hesnard estime la plus grave. Elle me paraît pourtant la moins justifiée. Sans connaître la conception personnelle qu'il se fait du narcissisme, je m'en tiendrai, jusqu'à plus ample informé, à celle adoptée par Freud et ses élèves. Laissant de côté l'obscur problème du narcissisme primaire, je rappellerai que le secondaire, plus favorable à notre investigation, consiste précisément dans ce retournement des pulsions érotiques sur le moi; ou, à la suite de l'introjection des objets, sur le surmoi; ou encore dans leur déversement dans les symptômes, etc. Eh bien, qu'est donc que le sursoi sinon la définition même de l'une des formes les plus fréquentes qui peuvent prendre ces dits mécanismes? A ce titre il est l'expression la plus pure du narcissisme. Et, bien loin de menacer en quoi que ce soit la notion freudienne du surmoi, il ne vise qu'à en préciser ou en délimiter avec plus de rigueur l'une des fonctions ou l'un des états pathologiques les plus importants. Si d'autre part Freud dénomme cette instance tantôt « idéal du moi », tantôt surmoi, voyant en lui tantôt un idéal moral, tantôt une fonction pulsionnelle, je me rangerais pour ma part plus volontiers aux côtés d'Alexander qui distingue, lui, ces deux fonctions l'une de l'autre et réserve alors le terme d'idéal à la première et de surmoi à la seconde. En ce qui me concerne, je conserve surmoi pour la première et propose sursoi pour la seconde, et cela simplement parce qu'elle correspond à une fonction libidinale secrètement alliée au soi. Mais à vrai dire cette question de terminologie est bien secondaire. Les faits cliniques seuls importent, et l'essentiel est de savoir de quoi l'on parle.

L'on voit donc qu'on ne saurait reprocher à ces nouvelles conceptions de réduire à néant les notions de surmoi et de narcissisme. Il s'agit d'ailleurs beaucoup moins de « conceptions nouvelles » que d'une simple distinction opérée au sein d'un trop vaste chapitre entre deux de ses éléments principaux, distinction qui en vérité, loin d'annihiler ce chapitre fondamental comme le pense M. Hesnard, contribuerait plutôt à l'élargir.

Mais à lire les critiques de ce psychiâtre si distingué, une supposition s'impose à mon esprit. Il semble qu'il ait confondu le sursoi avec cette notion d'un instinct biologique que je proposai à titre d'hypothèse pour tenter d'éclairer l'origine si obscure du phénomène moral ; sorte d'instinct héréditaire, qui aurait été créé peu à peu au sein de l'individu par la nécessité de conserver et de perpétuer l'espèce, et qui aurait tendu avec une rigueur croissante à réprimer les tendances opposées ou défavorables à une saine procréation. A ce point de vue, et je m'y tenais strictement, ma classification, ou mieux, ma nomenclature était irréprochable. Cet instinct préformé serait donc bien *surindividuel* en tant que préexistant à la formation du moi, au même titre d'ailleurs que nombre d'autres instincts dits héréditaires dont la notion admise partout ne choque en rien l'esprit scientifique des biologistes. Et le fait, en outre, qu'un instinct soit atavique n'implique nullement, tous les neurologues l'ont appris, « qu'il reste en dehors de la pathologie du moi », bien au contraire. Il constituait en outre, toujours dans mon hypothèse, la base ou le germe latent du phénomène moral, mais un germe seulement que l'identification acquise viendrait développer au cours de l'existence en lui conférant une forme concrète et réelle.

Ne serait-ce donc pas en fin de compte cet instinct racial, ou mieux cette notion d'une fonction répressive surindividuelle que M. Hesnard viserait quand il reproche au sursoi « de n'avoir aucun rapport d'origine et de nature avec le moi et de s'édifier sur une complication de l'élément anonyme et extra-personnel de l'esprit. » ? Cette confusion semble plausible. Et dans ce cas, sa critique ne s'adresse donc aucunement au sursoi, mais bien à ce qu'il a cru que je considérais comme une sorte de surmoi biologique racial. Et cependant je n'ai pas parlé de notion pareille.

J'ai insisté au contraire (voir § 10 de mon article) sur *l'introjection morale* de l'objet. J'y insistai d'autant plus que je m'appliquai à la différencier de l'introjection libidinale (hédonique), celle-là même qui fait régresser le sujet aux stades sadiques prégénitaux. Les deux peuvent répondre ainsi aux deux faces différentes d'un même phénomène complexe. Et, de plus, j'ai énoncé clairement, fidèle en cela aux conceptions de Freud et de son élève Alexander, que cette identification présidait à la formation du surmoi, « lequel, en tant qu'instance ou censure morale inconsciente, est indispensable, de quelque manière qu'on retourne le problème, à la compréhension des faits fondamentaux de la névrose ». On ne saurait être plus clair, me semble-t-il.

Or, dès qu'il s'agit d'identification, il s'agit d'un phénomène individuel, opéré par le moi ; et c'est l'identification que j'ai toujours envisagée comme le fait essentiel, l'instinct racial par contre comme une simple prédisposition à renforcer le sentiment de culpabilité, et partant la répression.

D'après mon expérience en effet, au cours de toute analyse suffisamment prolongée de pervers, on finit toujours par découvrir quelque part, à un moment quelconque, très tardif parfois, et sous une forme variable, un sentiment inconscient de culpabilité. Tel est le fond du débat. M. Hesnard, à ce propos, assure que certains pervers, des homo-sexuels en particulier, réalisent des élections parfaites sur un objet — mais de quel objet s'agit-il ? — et qu'en outre, ils arrivent à une phase sociale élevée. Ici toutefois, il faut prendre garde. *Sous l'état de bonheur, d'équilibre et de santé que certains invertis se plaisent à afficher se dissimulent souvent une souffrance, un déséquilibre ou des symptômes profondément cachés.* Et quant à l'élévation de la phase sociale où ils peuvent parvenir, c'est un fait indéniable mais en dehors de la question clinique qui nous occupe. Une perversion forte, de même qu'une névrose grave, n'exclut pas forcément une réalisation sociale, ni même familiale, parfaite, en apparence du moins. Mais seule une psychanalyse sérieuse est à même de décider de la présence, ou non, de complexes inconscients de culpabilité ou de symptômes. C'est pourquoi nous aimerions que M. Hesnard, utilisant le beau matériel dont il dispose, nous livrât des documents et des arguments étayés sur ses analyses personnelles, à condition qu'il les eût poursuivies pendant dix à quinze mois au moins. Nous nous inclinerons alors devant les faits qu'il versera au débat.

Car enfin, il me paraît licite de chercher à expliquer cette réaction inhibitrice, si remarquable et si générale, qui sévit contre toute pulsion menaçant la conservation de la race (i. e : perverse) ou sa qualité (i. e. : incestueuse) ; et, comme je le disais, de hasarder quelque hypothèse. La mienne d'ailleurs ne concernait que cet *instinct phylogénique inhibiteur,* tandis que toute ma construction clinique reposait en fait sur la notion du *surmoi ontogénique,* le surmoi freudien. Mais Freud lui-même a parlé d'une « Urverdrängung » antérieure au complexe d'Œdipe et à tout surmoi. Je ne suis donc pas si révolutionnaire que le croit mon distingué contradicteur.

Or, je le répète ici, ce n'est pas dans mon idée cet instinct phylogénique qui ferait le surmoi, *c'est l'identification.* La meilleure preuve en est ce soin que j'ai mis à distinguer cette identification morale de l'hédonique (libidinale) — savoir les situations punitives vraies des masochistes (pseudo-morales) — et cela en me basant sur un cas longuement analysé, dans lequel la castration par la mère introjectée (surmoi-moral), en tant que sanction morale de toute sexualité masculine, cachait, en s'associant à lui, un pur *désir* masochiste de castration (1). Désir pervers émanant, selon la nomenclature freu-

(1) Cela intéressera ceux qui ont lu ce cas de savoir que, selon des renseignements reçus en juillet 1927, les idées de persécution et le fétichisme ont complètement disparu. Rappelons à ce sujet que le complexe de persécution était allé, à certains moments, jusqu'à développer des hallucinations auditives.

dienne du surmoi sadique, et selon la mienne du sursoi. C'est là la seule différence, laquelle ne touche en rien la doctrine du surmoi. Et l'insistance sans doute exagérée, cette exagération même tournant en témoignage à ma décharge, avec laquelle j'ai tenté ainsi de mettre en relief deux aspects différents du phénomène de l'introjection ne démontre-t-elle pas toute l'importance que je lui attribuais ?

En résumé, M. Hesnard semble avoir fondé ses critiques sur une double croyance : 1° que, dans mon hypothèse le surmoi était racial ; 2° que je l'appelais le sursoi. Cette double erreur provient sans doute du manque de clarté de mon rapide exposé oral, à Genève. C'est pourquoi j'ai saisi cette occasion de rétablir les faits.

Telles sont les principales remarques que les critiques obligeantes de notre éminent ami m'ont suggérées. Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce sujet si intéressant et si complexe. Mais je m'en tiendrai là afin que ce qui ne voulait être qu'une réplique ne tourne finalement pas en un nouvel article. De toute façon, personne ne saurait me reprocher d'avoir audacieusement commis quelque théorie subversive si sa discussion devait déterminer M. Hesnard à nous donner bientôt l'un de ces remarquables travaux dont il a le secret, et dans lesquels il sait allier avec tant de talent la perfection de la forme à la clarté de la pensée.

CH. ODIER.

BIBLIOGRAPHIE

IMAGO, t. XIII, fasc. II, III et IV, 1927.

I. — DALY (Quetta, Indes) : *Mythologie hindoue et complexe de castration.* — Après avoir rappelé le travail de Berkeley-Hill sur « Le facteur anal érotique dans la religion, la philosophie et le caractère hindous », Daly se demande pourquoi la race à laquelle il appartient a eu tant de peine à sublimer les tendances anales. Il pense que la réponse à cette question trouve sa solution dans le fait que chez les Hindous le complexe de castration a joué un rôle considérable.

1. *La dispersion.*

Tandis que le rêve se sert surtout de la condensation, nous voyons dans la mythologie se produire le phénomène contraire : le peuple tend à projeter sur un dieu ou une déesse chaque attribut d'un objet libidinal. On peut, grosso modo, les diviser en deux catégories : les dieux qui représentent la tendance primaire d'agressivité et de haine, et ceux qui représentent le surmoi et le désir de rapprochement des parents. La dispersion qui, selon Jones, représente un stade ultime du refoulement, se traduit par le fait que chaque dieu a deux natures et que chacune de ces natures se divise encore en diverses autres natures.

2. *Brève analyse de quelques points essentiels de l'hindouisme dans le complexe parental des Hindous.*

Il n'y a rien de neuf à dire sur le rôle du père. Par contre le rôle de la mère, représentée par la déesse Kali, offre quelque intérêt. Remarquons d'abord le mépris pour la femme qui se manifeste dans la coutume de tuer les fillettes, de brûler les veuves sur le bûcher de leurs maris et, en cas de guerre, de sacrifier les femmes pour avoir la victoire. La première de ces coutumes vient surtout de la honte d'avoir mis au monde un être soi-disant châtré. Les deux coutumes suivantes viendraient, d'après Daly, de la peur qu'éprouvent les Hindous de voir leurs femmes souillées après eux ; mais derrière cette crainte se cacherait l'idée plus primitive du fils qui prend la mère et le désir de soustraire celle-ci à celui-là.

3. *Le retour et la fixation à l'intérêt anal comme conséquences de la peur de la castration.*

Ganesh, le dieu du bien-être, qui est représenté avec une tête d'éléphant, a été créé par les impuretés du corps d'Uma (projection du surmoi). Elle lui a donné le jour en le mouillant avec les eaux du Gange. Ganesch devait garder la grotte de la déesse pendant qu'elle se baignait. Un jour vint Çiva. Il désirait entrer dans la grotte ; Ganesh s'y opposa et Çiva lui coupa la tête. Uma pleura et reprocha à Çiva d'avoir tué son fils. Le dieu suprême le rappela à la vie, mais il revint avec une tête d'éléphant.

Ce mythe contient :

1. La conception anale de la naissance.
2. Le fils prend la place du père pour protéger la vertu de la mère.
3. Le fils est châtré par le père.
4. Il reçoit par compensation un symbole phallique paternel.

A remarquer que Ganesch est le dieu de la richesse et du bien-être, ce qui nous reporte aussi vers les préoccupations anales.

4. *Attitude ambivalente à l'égard des organes féminins.*

Cette attitude avait été signalée par Abraham chez l'enfant à l'égard de sa mère. Elle est liée à la peur de la destruction et de la mort, peur qui est éveillée par les menstruations de la femme.

5. *La déesse hindoue Kali.*

Kali, la déesse mère, est aussi l'épouse de Çiva. Elle est la déesse de la peur, de la destruction, de la nuit et du chaos. Son attribut est le yoni. Comme tous les dieux importants du panthéon hindou, elle a deux natures, l'une active et l'autre passive. Sa représentation la plus terrifiante est la Kali-Ma, ou Mère noire. Elle est représentée avec un pied sur le corps du géant, une main tient la tête du géant, l'autre un gobelet qui recueille le sang coulant de la tête, une troisième tient un sabre et la quatrième montre l'œuvre destructrice. Elle a un collier fait de têtes coupées et sur les hanches une ceinture de mains où l'on voit toujours la partie saignante. Elle danse sur le cadavre de son mari. Kali a un grand nombre d'attributs dans le détail desquels nous ne pouvons entrer ici. Elle a son pendant, dans le panthéon thibétain, dans la déesse Lha-Mo.

Cette représentation de Kali est une illustration bien nette du désir du pénis et des tendances agressives éveillées par la jalousie à l'égard du pénis paternel. Elle symbolise également de nombreuses fantaisies de castration.

Daly nous donne ensuite le rêve d'une Européenne qui exprime les mêmes complexes avec des symboles analogues, et il le rapproche de l'intéressant rêve qu'Henry Flournoy a publié dans son article « Çiva androgyne » (Archives de Psychologie, 1922). On lira

dans le travail que nous analysons ici l'interprétation d'une foule de détails que nous ne pouvons reproduire dans ce résumé.

Daly discute ensuite la théorie freudienne du désir du pénis chez la femme. Cette envie n'est pas primaire pour lui. Il pense que toute femme souffre d'un complexe d'infériorité dont l'origine doit être cherchée dans le fait que l'homme la délaisse au cours de ses règles. Secondairement cet abandon momentané provoquerait le désir du pénis. A première vue cette conception éveille bien des objections, mais il faut reconnaître que certains faits cliniques avancés par Daly semblent lui donner raison. A ce propos, l'auteur cite une intéressante observation de Karen-Horney (Sur la genèse du complexe de castration chez la femme. *Zur Genese des weiblichen Kastrationkomplexes*. Internationale Zeitschrift f. Psychoanalyse, T. IX). Une fillette de deux ans, à la naissance de son frère, fait une névrose que l'on crut d'abord devoir rattacher au désir du pénis. L'analyse resta stationnaire sur ce point jusqu'au moment où la malade comprit qu'avant ce désir, il y avait le désir d'avoir eu cet enfant de son père, à la place de sa mère.

Le dernier chapitre de ce travail étudie quelques aspects de la peur de la mort chez les Hindous. Kali représente la punition que le père voudrait infliger au fils pour ses sentiments incestueux. Les Hindous sont restés fixés à ce stade et, pour cette raison, restent dans une terreur constante de la mort. Le sang étant lié à l'idée de mort, la menstruation est également un objet de peur. A ce propos Daly insiste de nouveau sur le caractère primaire du complexe de menstruation.

II. — Ernest JONES : *Le droit maternel et l'ignorance sexuelle chez les sauvages*. — L'auteur décrit les différentes formes d'organisation du régime matrimonial. Il passe ensuite en revue les diverses théories qui ont prétendu expliquer ce régime. Chemin faisant il démontre leur insuffisance. Il rapporte ensuite l'avis de plusieurs auteurs récents qui nient l'ignorance que le sauvage prétend avoir des phénomènes sexuels et il pense que la connaissance de ces phénomènes est simplement refoulée. Jones formule l'hypothèse qu'une même cause doit expliquer le droit maternel et l'ignorance sexuelle. Cette cause est la haine que l'enfant grandissant éprouve à l'égard de son père. C'est pour déplacer cette haine que la puissance paternelle a été reportée sur l'oncle maternel. C'est également pour ne pas réveiller la jalousie œdipienne que l'acte sexuel est scotomisé et que la conception est attribuée aux mânes (substitut éloigné du père) plutôt qu'au père lui-même.

Jones étaye son hypothèse sur une quantité de faits qu'il emprunte à l'intéressant travail de Malinowski publié dans le Tome V de « Psyché ». Tous les attributs du père sont dispersés pour rendre sa figure moins hostile.

Jones combat ensuite la théorie de Malinowski selon laquelle, dans les organisations matrimoniales, le complexe refoulé essentiel ne serait pas le complexe d'Œdipe, mais le complexe incestueux du frère pour la sœur. Jones pense plutôt que génétiquement le complexe d'Œdipe refoulé est à la base de cette organisation, mais il est déplacé sur le complexe incestueux frère-sœur, parce que celui-ci est beaucoup moins tabou que le premier.

III. — Erik FROMM : *Le Sabbat.* — L'institution d'un jour de repos semble une chose toute naturelle au point de vue hygiénique, mais si l'on considère les ordonnances de l'Ancien Testament qui règlent la célébration de ce jour, on voit qu'il a autant le caractère d'un jour de deuil et de pénitence que d'un jour de repos. Il n'est pas permis de cueillir un épi, ni de porter un objet d'un côté à l'autre de la rue. Le rapport sexuel est également interdit le jour du Sabbat. Enfin, la célébration de ce jour est une caractéristique du peuple juif dans l'antiquité, il ne répondait nullement à un besoin de tous les peuples.

Ce qui frappe, c'est la conception du travail. Ce qui est interdit n'est pas un moment de fatigue, ni le gagne-pain, mais toute action tendant à modifier la nature ou l'arrangement des choses que l'homme a imposé à la nature. En d'autres termes, le sabbat est un jour où la nature est tabou. Il est à remarquer que les ordonnances qui touchent à la terre sont particulièrement détaillées, et Fromm pense qu'une fois de plus la terre doit être prise comme un symbole de la mère. Le caractère primitif du sabbat n'aurait pas été positif, mais aurait au contraire eu le sens d'un renoncement. Au reste, le sabbat implique des privations. Mais il y a plus, ce jour sacré ne représente pas seulement une renonciation aux tendances incestueuses, on pourrait encore y trouver une survivance du meurtre du père par le fils.

La légende babylonienne veut que Bel ait ordonné de trancher la tête à un des dieux et, en mélangeant le sang avec la terre, ait créé les êtres humains et les animaux. Du meurtre du père, il ne reste plus rien dans la mythologie hébraïque, si ce n'est que dans le langage enfantin comme dans le langage primitif le repos signifie mort. Or le repos du Créateur le septième jour pourrait être une allusion déguisée au meurtre que l'on retrouve dans la mythologie babylonienne. Le Sabbat représenterait la célébration de cette mort, car si d'une part — et ceci à cause des tendances incestueuses — un rigorisme extrême est exigé pour la renonciation au travail, nous voyons le prophète Isaïe et d'autres réclamer que le jour du Sabbat soit un jour de fête.

La joie a du reste une autre origine. Adam, chassé du paradis, est obligé de travailler. Cette légende est un symbole de la naissance. Rétablir l'harmonie entre l'homme et la nature, abolir le travail, c'est revenir au paradis, soit au sein maternel. De même le côté repen-

tance et renonciation du Sabbat peut être interprété comme le repentir d'avoir mis à mort le père le septième jour de la création. Il importe du reste de remarquer qu'historiquement le côté joyeux du Sabbat n'est apparu que secondairement. Dans le christianisme, la célébration du dimanche se fait en souvenir de la résurrection du fils de Dieu ; c'est là un jour de joie qui, au point de vue dynamique, garde la même signification que l'ancienne célébration du Sabbat, puisqu'elle représente l'adoration du Fils à la place du Père.

IV. Frida Fromm.-Reichmann : *Le rituel du repas judaïque.* — L'auteur remarque que les Juifs délaissent les prières quotidiennes bien avant les repas rituels et elle pense qu'il ne s'agit pas là simplement d'un phénomène social qui permette à l'individu de renoncer aux pratiques religieuses qu'il exerce dans la solitude avant de se soustraire aux rites qu'il pratique en commun avec ses coreligionnaires. Il lui semble que la raison primordiale de cette succession dans l'abandon des exercices religieux a sa racine dans les complexes profonds. Voici tout d'abord les commandements qui établissent le rituel de ces repas :

1. Les animaux qui doivent être mangés doivent être tués par des personnes qualifiées et selon des rites précis. On fera particulièrement attention à ce que les animaux soient parfaitement saignés. L'acte par lequel l'animal sera abattu servira de culte. Il est interdit non seulement de manger un animal qui n'est pas abattu selon les rites, mais encore de le toucher.

2. On ne peut manger que des espèces d'animaux dites pures (suit la liste de ces espèces).

3. Le lait ou les produits lactés ne peuvent être consommés avec la viande et il doit y avoir un temps déterminé entre l'absorption de ces deux aliments.

4. Les aliments ne peuvent être mangés que s'ils ont été préparés par des gens appartenant à des lignées juives.

La parenté de ces rites avec ceux des repas totémiques saute aux yeux. Quelques détails sont intéressants à noter, ainsi l'interdiction de regarder le prêtre pendant qu'il abat l'animal. On retiendra aussi que les Juifs n'ont le droit de manger que les animaux totémiques, à l'encontre de ce qui se passe chez les autres peuples qui mangent tous les animaux à l'exception du totem.

L'auteur remarque ensuite que les animaux dits purs sont ceux qui portent des cornes (la Bible ne le spécifie pas ou ne le spécifie pas de cette façon), et il y a là probablement une allusion à la puissance phallique paternelle. A ce propos il est intéressant de remarquer que les jours de travail, le Juif doit mettre chaque matin un chapelet à son bras gauche et un autre sur le front, à la racine des cheveux. Ce rite serait une survivance de l'identification avec l'animal à cornes qui sert de totem aux Juifs. Ces chapelets sont en cuir et représentent

la peau de l'animal. On comprend aussi pourquoi il est interdit de manger de la viande avec du lait, puisque la viande représente le totem père et que le lait est au contraire un produit maternel, qu'en mangeant la viande on s'identifie au père, en mangeant le lait on s'identifie à la mère, et le mélange serait un symbole de l'inceste.

Si une personne étrangère à la race juive préparait la nourriture, on ne serait pas certain qu'elle n'ait pas mêlé des éléments étrangers qui pourraient avoir un caractère hostile.

M[me] FROMM nous rapporte ensuite deux observations dans lesquelles les malades, qui étaient de race juive, avaient depuis longtemps abandonné leurs pratiques religieuses, mais éprouvaient de violentes excitations sexuelles chaque fois qu'ils prenaient de la viande qui n'avait pas été consacrée par les rites. L'auteur y voit une preuve de l'origine tabouique des prescriptions judaïques. Selon elle, l'intensité de cette excitation viendrait de ce que l'acte symbolise dans l'inconscient un rapprochement incestueux.

TH. REIK : *Le dogme et les idées obsessionnelles.* (Etude psychanalytique sur le développement de la religion). — Jusqu'ici les investigations psychanalytiques dans le domaine religieux se sont attachées à déterminer la signification inconsciente de certains rites ou de certains symboles religieux. Changeant de point de vue, l'auteur s'efforce de déterminer la valeur psychanalytique du dogme lui-même.

Les définitions du dogme sont assez nombreuses et tout en en citant un certain nombre, Reik ne s'y attarde pas. Pour lui le dogme est une vérité essentielle d'une religion. Son étude se limitera du reste au christianisme.

Comment naît un dogme ? Prenons l'exemple de la divinité du Christ formulée pour la première fois au synode de Nicée, en 325, Nous allons l'étudier d'un point de vue psychanalytique, tout en sachant qu'il appartient à l'Eglise de l'étudier sous ses autres aspects.

Reik rappelle d'abord les polémiques multiples des premiers siècles, où le Christ est considéré tantôt comme un prophète, tantôt comme le fils de Dieu, tantôt comme Dieu lui-même. Au moment où commençait à fleurir l'arianisme, dix-huit croyances différentes étaient en vogue sur les rapports du Christ et de la divinité. On peut distinguer quatre principaux groupes parmi ces croyances :

1. Le Christ est Dieu.
2. Le Christ est égal à Dieu.
3. Le Christ est semblable à Dieu.
4. Le Christ est dissemblable de Dieu.

De tous ces caractères théologiques est sorti le dogme que le Christ a existé de tout temps, qu'il a de tout temps été avec le Père et, quoiqu'il soit un être différent de lui, fait partie de l'unité appelée la Trinité.

Après cet exposé historique, nous pouvons aborder le nœud du

sujet, c'est-à-dire démontrer que le dogme n'est que l'expression d'idées obsessionnelles collectives. Nous allons l'étudier sous différents aspects.

1. *Le dogme en tant que compromis des représentations refoulantes et des représentations refoulées.* — L'ambivalence que les hommes ont héritée au sujet du complexe d'Œdipe s'est manifestée dès l'origine de l'humanité dans l'ambivalence qu'ils ont témoignée à l'égard de Dieu. Reik rappelle d'abord l'attitude ambivalente du Christ à l'égard du Dieu d'Israël et l'on peut voir dans des phrases telles que celles-ci : « Le Père et moi nous sommes un » un double sens : d'une part une tendre identification consciente et d'autre part, cachée derrière, la tendance agressive du fils qui veut se mettre à la place du père. Ce complexe du Christ se retrouvera parmi les membres de la chrétienté qui d'abord se disputeront puis extérioriseront dans un dogme l'ambivalence de leurs sentiments. L'absurdité même du dogme marque le compromis entre deux tendances contraires. Le dogme représente l'idée obsessionnelle de surmonter le doute. Le dogme du Christ uni à la Trinité a surgi comme une défense contre la nouvelle église qui voulait renverser l'Ancien Testament, réduire tout à un démiurge renversé par un nouveau dieu qui aurait été le Christ. D'une part la Genèse veut renverser le Dieu-père, tandis que les Pères de l'Eglise s'efforcent de le réintégrer dans les dogmes. Les deux tendances ont un caractère obsessionnel, parce qu'elles répondent à des complexes profonds de l'individu, mais à la longue l'agressivité manifestée contre le père se manifeste aussi contre le fils, usurpateur du père, et cette double attitude permet de trouver plus facilement un compromis.

De même que le nerveux penche alternativement vers une solution qu'il pousse jusqu'à l'extrême pour ensuite se porter vers la solution opposée, l'Eglise poussait jusqu'au bout la solution du Dieu-père et du Dieu-fils, en sorte que chacun finissait par craindre d'être dans le doute. Le dogme vient alors comme une défense contre ce doute. On a coutume de voir dans l'idée obsessionnelle, malgré toutes les transformations secondaires, l'expression d'une compensation, d'une représentation refoulée. Son caractère de manifestation réactionnelle n'empêche pas de voir qu'en elle les pulsions primaires trouvent une satisfaction partielle. De même dans le dogme, malgré les efforts des forces réactionnaires, les tendances révolutionnaires restent en grande partie maîtresses et derrière toutes les précautions avec lesquelles le dogme de la divinité du Christ a été formulé, on retrouve le désir de substituer le fils au père.

2. *Le déplacement sur les détails.* — Les mécanismes de la généralisation, du déplacement, de l'isolement servent à soustraire au conscient le sens latent de l'idée obsessionnelle ou du dogme. Par cette

dispersion, l'idée obsédante est détachée du complexe originel et le doute est repoussé sur des détails qui sont sans importance apparente. C'est ainsi que l'Eglise, oubliant le centre du problème, va s'attacher à une simple différenciation de formules et ses adeptes vont se séparer sur ces différences : Gloire au Père par le Fils et le Saint-Esprit ! Gloire au Père et au Fils dans le Saint-Esprit ! Gloire au Père dans le Fils et le Saint-Esprit !

3. *Doute et ironie dans la formation des dogmes.* — Chez les obsédés, on trouve cette tendance inconsciente à écarter toute certitude qui se heurte continuellement avec la tendance opposée. C'est pour cela que les malades s'intéressent toujours avec prédilection aux sujets où la certitude est hors d'atteinte et c'est là un nouveau point commun entre l'obsession et la religion.

De même que les obsessions sont absurdes, l'ironie de l'inconscient s'introduit dans l'élaboration des dogmes, ce qui permet aux critiques de tirer l'ironie inconsciente pour donner libre cours aux tendances agressives refoulées dans le dogme. Cette ironie inconsciente, on la retrouve dans toutes les questions absurdes et sans réponses possibles que se sont posées les Pères de l'Eglise. Songez par exemple que de grands scolastiques tels que Scot, Lombard, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand (1) se sont demandés sérieusement si Dieu aurait également pu se manifester dans un âne, un bœuf ou même le diable !

Reik cite ici une multitude de questions absurdes tirées des livres sacrés.

4. *Dogme et anathème, idées obsessionnelles et mécanismes de défense.* — Le dogme, comme l'idée fixe, apparaît à celui qui l'accepte comme une vérité éternelle dégagée de toutes les contingences du temps et de l'espace. Il s'ensuit que l'individu, troublé par la contradiction que comportent la plupart des dogmes, jongle sans cesse avec eux pour essayer de les accorder avec ses autres croyances ou avec la réalité. On voit que le dogme résiste à toute critique tant qu'on ne recherche pas ses origines historiques, de même que l'idée obsédante ne cède que si l'on découvre sa genèse psychologique. Mais pour pouvoir se débarrasser des doutes qui à leur tour deviennent obsédants, il faut renforcer le dogme, d'où l'institution de l'anathème.

Si l'on y regarde de plus près, on peut dire que le dogme est en

(1) Duns Scott, dit le Docteur Subtil (1274-1308), professeur de théologie à l'Université de Paris à partir de 1304. — Pierre Lombard (1100-1160), théologien italien ayant professé à Paris et mort évêque de cette ville. — Saint Thomas d'Aquin (1226-1274), génial théologien italien dont la *Somme théologique* est encore aujourd'hui la base de l'enseignement dogmatique de l'Eglise. — Albert le Grand (1193-1280), célèbre érudit allemand, dominicain, dont saint Thomas d'Aquin fut le disciple. (Note de la Rédaction. E. P.)

somme une vue hérétique qui a été transformée et transposée dans son sens contraire. C'est à peine un paradoxe de dire que le dogme est un blasphème érigé en règle de croyance. Cette affirmation trouve son point d'appui soit dans le caractère ambivalent du dogme, soit encore dans le fait que ce qui est hérésie aujourd'hui deviendra dogme demain, et vice versa. Reik en donne divers exmples et il rappelle que l'on voit un phénomène analogue dans l'obsession, où les processus de défense et de protection deviennent à leur tour des états obsessionnels. Tout ceci devient relativement compréhensible si l'on se souvient que le dogme contient à la fois la défense et la satisfaction. Le contre-sens du dogme est conditionné par le fait que les tendances agressives se sont introduites dans son expression même, Christ est un dieu, et Christ est un homme. Il est la seconde personne de la Trinité, mais aussi le fils de Marie. Il a deux natures, mais il est formé de trois substances (logos, corps et âme). L'hérésie est latente dans toutes ces affirmations de la foi et l'ironie de l'inconscient va jusqu'à faire dire à saint Athanase que le Christ crachait en tant qu'homme mais que sa salive était remplie par la divinité.

5. *Les transformations secondaires de la théologie rationnelle.* — On peut voir dans la dogmatique de toutes les religions qu'on s'en tient toujours à la même méthode de rationalisation. Faisant un travail apparemment historique, la théologie, au lieu de rechercher l'origine des dogmes, s'en réfère à d'anciens textes pour conclure que le dogme a existé de tout temps et qu'il est une vérité essentielle. En somme, il ne s'agit jamais réellement d'apporter des preuves, mais il importe de motiver et de rationaliser le dogme.

6. *La foi et la raison, les deux formes de conviction.* — Tous les théologiens ont essayé d'aplanir les contradictions de la foi et de la raison. Saint Thomas affirme que la croyance devient la connaissance du divin. Siger de Brabant (1), au XIIIe siècle, prétend que ce qui est vrai pour la philosophie peut être faux pour la théologie, etc. Ceci nous montre bien que les dogmes comme les idées obsessionnelles, émanent de notre inconscient, qu'ils s'opposent à toute explication de la raison et comme le malade veut cependant les expliquer par des motifs rationnels, il se fait une dissociation de la personnalité, comme chez l'obsédé qui raisonne juste sur tout ce qui n'est pas son obsession.

7. *Le tabou du dogme.* — Le dogme représente l'inspiration divine ; il est tabou. Douter de lui, c'est offenser Dieu ; le nier, c'est

(1) Siger de Brabant (+ 1284), l'un des collaborateurs de Robert de Sorbon lors de la fondation de la Sorbonne, condamné en 1278 par la Cour de Rome pour son opposition aux doctrines thomistes. (Note de la Rédaction. E. P.)

blasphémer. Il ne faut donc pas toucher à lui. En somme il y a là un déplacement de la sainteté de Dieu sur la sainteté du dogme et l'on peut retrouver un phénomène analogue chez certains individus atteints de névroses obsessionnelles qui cherchent à éviter le contact de certains objets taboués. L'analyste sait aussi que par défense l'obsédé ne parle pas de certaines pensées qui lui tiennent le plus à cœur, parce qu'il s'oppose aux reproches du surmoi. L'interdiction de penser se retrouve d'ailleurs souvent chez les obsédés. Le tabou du dogme est du reste reporté sur tout le clergé.

Il y a encore une analogie entre la censure de l'Eglise et la censure que le névrosé oppose à certaines idées qui doivent rester inconscientes.

Le fait que l'incrédulité entraîne les peines de l'enfer montre bien que croire représente un acte d'amour tandis que ne pas croire marque un acte d'hostilité. Le sentiment de culpabilité de l'incrédule se rapporte justement à ses tendances agressives inconscientes contre Dieu le Père. Il y a une analogie complète entre la peur de l'incrédule qui craint les feux de l'enfer, et la peur des nerveux.

8. *Le côté obsédant du dogme.* — La croyance est devenue dans l'Eglise une vraie discipline. C'est un acte d'obéissance et c'est dans cette soumission que se montre le caractère obsessif du dogme. Ce caractère est une réaction de compensation au doute. Le christianisme a mis en avant la foi, l'espérance et la charité, la foi en tant que réaction au doute, l'espérance en tant que compensation des sentiments de culpabilité et la charité en tant que compensation des tendances agressives sous-entendues dans le dogme même.

9. *Le contenu latent du dogme.* — Ce qui donne une valeur si générale au dogme, c'est que derrière son expression si sèche, on peut toujours retrouver un mythe qui a été refoulé. Le dogme du Christ par exemple, n'est rien d'autre que le mythe du fils qui s'est insurgé contre le père et qui a été puni par la mort. Le judaïsme s'était efforcé de le refouler, mais il est réapparu avec le christianisme. L'Eucharistie n'est-elle pas une résurrection du totémisme ? De même que l'obsédé renferme dans ses idées maladives des événements de son enfance, le dogme contient des mythes primitifs ; il émane directement d'eux.

10. *Le miracle.* — Après avoir analysé la pièce de Carl Vollmöller intitulée « Le miracle », Reik distingue dans ce phénomène trois éléments :

1° Une situation donnée.
2° Le retour d'un désir inconscient surtout du refoulé.
3° La projection de ce désir sur le monde extérieur.

Il y a là un retour au stade infantile où l'on croit à la toute-

puissance des parents, mais avec cette différence que Dieu ou les saints ont été substitués aux parents.

11. *Le retour du refoulé.* — Après avoir montré ce retour dans l'observation d'un obsédé, Reik constate que dans la nature des dogmes apparaît constamment le blasphème. Ainsi par exemple dans les fantaisies gynécologiques de Paschase Robert (1) et de saint Jérôme (2), où il est discuté comment Marie devint enceinte et accoucha. Le dogme représente un stade terminal de la religion; celle-ci commence par des mythes, elle est alors avant tout affective, mais plus la rationalisation se développe, plus aussi l'intérêt historique s'accroît. La religion devient alors une science.

12. *Quelques différenciations.* — Après avoir vu les analogies nombreuses qui existent entre le dogme et l'idée obsessionnelle, il importe de mettre au point ce qui les différencie. Le dogme est un produit collectif, l'idée obsessionnelle au contraire émane de l'individu. Si la névrose obsessionnelle montre que l'obsession provient d'un combat de défense contre les pulsions sexuelles, on peut aussi reconnaître que le dogme se constitue comme une institution de défense contre les pulsions agressives. On peut aussi observer que le caractère individuel de l'obsession permet l'élaboration de formes d'obsessions très diverses, tandis que la production collective du dogme lui impose une forme stéréotypée et monotone.

L'article de Reik, long de 140 pages, contient une foule d'exemples intéressants que nous n'avons pu relater ici. On y trouvera également l'observation d'un malade qui était atteint d'obsessions blasphématoires ; cette observation mérite d'être lue.

VI. — Mary CHADWICK : *Le fantasme d'être Dieu chez les enfants.* — La psychanalyse nous a appris que l'on retrouve dans les fantaisies des enfants le même matériel que celui que contiennent les mythes. On retrouve chez beaucoup d'entre eux le désir d'être Dieu. L'auteur nous rapporte deux observations, l'une d'un garçon, l'autre d'une fillette, qui ont en commun qu'ils sont tous deux orphelins de père, qu'ils sont obsédés et qu'ils ont essayé l'un et l'autre de trouver une issue à leur maladie dans l'expression artistique.

1° Guy a perdu son père alors qu'il avait trois ans. Il ne se souvient plus de lui (il a maintenant vingt ans).

A la fin de l'analyse, il a revécu une scène où son père se dressait devant lui après l'avoir grondé. Son père lui semblait immense. Il sait qu'il avait coutume de lui piétiner les doigts de pied avec

(1) Paschase Robert ou Radbert, né vers 780 près de Soissons, mort abbé de Corbie en 865. (Note de la Rédaction. E. P.)

(2) Saint Jérôme (331-420), célèbre père et docteur de l'Eglise latine. (Note de la Rédaction. E. P.)

bonheur et que, dès que son père partait, il grimpait sur le fauteuil de celui-ci. Il a encore le souvenir de lui avoir porté des livres qui lui semblaient très lourds. Lorsque son père tomba malade et fut obligé de s'aliter, il fut bon pour lui. Il n'a pas de souvenir de la mort de son père mais par contre il se rappelle avoir vu sa mère pleurant. Il lui demanda pourquoi elle était triste et elle de répondre : parce qu'ils l'ont emmené. Il s'est alors demandé ce que font les gens dans des cas semblables, puis il prit son mouchoir et essaya de sécher les larmes de sa mère, mais elles coulaient toujours. Il se mit à s'intéresser à tout ce qui était conduites d'eau, robinets, etc. Il rêvassait parfois qu'il dirigeait une grande usine hydraulique et qu'à cause de lui, un terrible accident pourrait survenir. Parfois même il croyait à la réalité de cet accident en tirant la chaîne des cabinets. Il s'enfuyait alors épouvanté.

Toutes les forces qui lui échappaient l'effrayaient. Il faisait souvent de la sorcellerie. S'il trouvait le temps trop pluvieux, il prenait un morceau de papier représentant la pluie et le brûlait ou le déchirait. D'autres fois, prenant un arbre comme symbole des forces qui s'opposent à lui, il le frappait (arbre = symbole du père).

Vers cinq ans, il s'amusait avec des billes coloriées qu'il considérait comme des mondes et il pensait qu'au milieu d'elles il représentait le dieu qui les manœuvrait. Lorsqu'une ombre venait sur une des billes qu'il plaçait au soleil, il se représentait que c'étaient des peuples en révolte et il heurtait ses billes les unes contre les autres pour leur montrer qu'il était le maître. Lorsque le chat avait fait une sottise, il lui mettait les pattes contre le fourneau jusqu'à ce qu'il criât. Il voulait que le châtiment appelât un repentir. Après il l'absolvait et le laissait repartir.

A sept ans il fut mis dans une école, mais ses maîtresses lui disaient toujours qu'il était plus petit et moins capable qu'un de ses camarades et au bout d'un an il dut quitter à cause de sa santé et de tous les actes obsessionnels qu'il commençait à accomplir. Il ne jouait plus seulement à être Dieu, mais c'était une idée obsédante dans ses rêvasseries. Il pensait être un dieu grec ; il voulait courir nu dans les bois. Quoique très jeune encore il était déjà très doué pour la musique. Il avait été très impressionné des sons qu'il pouvait produire en urinant dans son vase. Plus tard il s'adonna à l'onanisme. Comme il n'en éprouvait aucun sentiment de culpabilité, il pensa de nouveau être d'essence divine. Il avait l'impression qu'il grandirait infiniment (son père était très grand) et qu'il dirigerait un orchestre. Il s'imaginait parfois que personne n'existait si ce n'était lui. Les autres n'étaient que des produits de sa pensée. Dieu non plus n'existait pas. Dans les moments où il se représentait que Dieu existait, il se demandait s'il ne pourrait pas devenir la puissance derrière le trône. Il s'identifiait aussi souvent à des personnages qu'avait tués un roi et il partageait leurs sentiments de culpabilité.

Ses symptômes se composaient entre autres de l'obsession de toucher certains objets, du désir de se jeter par la fenêtre d'un train parce qu'il n'avait pas la puissance d'arrêter ce train. Il s'identifiait à un de ses yeux (en anglais je = I qui se prononce presque comme eye = l'œil), et identifiait souvent son cerveau à celui qui gisait dans la boîte crânienne de son père mort. Sa mère, très musicienne, était liée également à son complexe divin.

2° Le cas suivant est celui d'une fillette qui ne vit pas souvent son père. Celui-ci était un journaliste très affairé, qui bientôt se sépara de sa femme. Elle avait des frères et sœurs très turbulents et tous plus âgés qu'elle. Elle ne pouvait faire tout ce qu'ils faisaient et elle se mit à compenser ses sentiments d'infériorité en pensant être Dieu. Elle s'imaginait créer des êtres. Un peu plus tard, elle alla chez son grand-père où elle apprit que ni lui ni son père ne croyaient en Dieu. Elle en eut un grand choc. Plus tard elle perdit elle-même sa foi et elle pensa qu'en punition il allait lui arriver un grand malheur. Son grand-père mourut peu de temps après et elle pensa que son incrédulité en était cause.

Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'elle entreprit une analyse, prétextant du reste que ce n'était que par intérêt scientifique. Elle se plaignit alors de certaines pensées obsédantes : le besoin de toucher certains objets, la peur d'influencer autrui par sa propre pensée, surtout la peur de faire du mal. Elle avait une grande crainte de tout ce qui touchait à la sexualité, notamment de donner naissance à un enfant. Néanmoins elle s'était fiancée, ce qui donnait lieu à de graves conflits. Elle adorait créer des pièces de théâtre, parce qu'elle pouvait les diriger comme elle l'entendait. Les personnages devenaient ses poupées. Elle se sentait leur dieu.

Elle obtint finalement un poste de maîtresse d'école et fut ravie à l'idée de pouvoir former de jeunes âmes.

Ces deux malades avaient peur de la mort et craignaient d'exposer leurs créations artistiques aux yeux du public. L'enfant qui s'effraye d'être tué est un enfant qui a eu des désirs de mort à l'égard de son père et attend en retour d'être anéanti par celui-ci. L'une et l'autre ont peur que Dieu les anéantisse parce qu'ils ont joué à être Dieu d'une façon blasphématoire.

VII. — RORSCHACH : *Deux fondateurs de sectes d'origine suisse.* — 1° *Johannes Binggeli* est né le 15 août 1834 à Schwarzenbourg (canton de Berne). Il appartient à une famille dont les membres faisaient partie de différentes sectes. Sa mère mourut lorsqu'il avait quatre ans, son père se remaria peu après. Il ne put s'entendre avec sa belle-mère. Après avoir été un élève médiocre, il devint un tailleur sans talent. Il eut des hallucinations dès son enfance. En 1870 il publia un ouvrage intitulé : « Histoires rares et tout à fait nouvelles d'esprits et de prodiges ». A cette même époque il se maria et il com-

mença à avoir des crises épileptiques. Sa conduite ne fut pas sans reproches même à l'égard de sa fille.

Cette vie indisciplinée s'accentua surtout depuis 1890, où il fonda une secte dans laquelle les participants devaient adorer ses organes. Son urine était employée pour toutes sortes d'opérations magiques. Enfermé dans un asile, Binggeli sortit quelques années plus tard et se remaria à passé 70 ans. Il publia encore quelques brochures et, en plus de cela, nous a été conservée une tradition orale. Nous sommes donc en possession de documents suffisants pour pouvoir éclairer par la psychanalyse ce curieux délire érotico-mystique.

Nous ne pouvons songer à entrer dans le détail de cette analyse, mais à titre d'échantillon, nous voudrions résumer son voyage en rêve qui a eu, dit-il, sur sa vocation une action décisive. Je laisse la parole à Binggeli :

« A la bifurcation d'un chemin, au début de l'automne 1871, je vois mon père décédé qui devient mon guide. Il me conduit premièrement à la cathédrale de Berne où il y avait des chants superbes exécutés par de ravissantes femmes. L'ensemble était si beau qu'il ne peut être décrit. Puis mon père m'emmena à Strasbourg. La ville avait encore des portes. J'avais un parapluie. Mon père m'ordonna de le laisser contre la porte. Je lui obéis et il me conduisit dans une belle maison de la ville. Il s'y trouvait trois jeunes filles ravissantes habillées de blanc ; celle du milieu était plus grande que les deux autres, elle avait une ceinture d'or. Devant elles j'ai dû me mettre entièrement nu. Elles ont pris de l'eau dans un gobelet et m'ont lavé. J'ai aussi dû boire de cette eau. Ensuite j'ai dû dormir auprès d'elles. J'ai passé ainsi cinq jours, puis elles m'ont prédit l'avenir, m'annonçant que ma femme mettrait au monde une fille en 1875 et que celle-ci serait attaquée par de mauvais esprits à l'âge de quinze ans. Ensuite mon père m'emmena, me donna un verre que je dus du reste payer. Arrivé à la porte de la ville, j'ai retrouvé mon parapluie. Peu après je me suis éveillé et je suis rentré chez moi. »

Tel est le récit que Binggeli fit à Rorschach et plus tard il ajouta encore ce qui suit :

« L'eau avec laquelle elles me lavèrent était en réalité un mélange de leur lait, de leur urine et de leur sang. Avec ce liquide magique elles oignirent particulièrement mes organes génitaux. Elles trempèrent dans ce mélange des boutons de mon habit et ma chaîne de montre; tout s'est fondu et a été transformé en or. Elles me recommandèrent de garder précieusement ces objets, car c'est dans leur éclat que résidait la puissance de chasser les démons et de conquérir l'amour des femmes. »

Nous pensons inutile d'insister sur le symbolisme très net de cette scène. De même nous sommes obligés de renoncer à donner d'autres textes.

2° *Unternährer*. — La pensée de Binggeli n'est pas originale. Rorschach a retrouvé chez lui plusieurs des écrits d'Unternährer, mystique bernois qui a vécu à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècles. Il y a du reste beaucoup d'analogies entre la vie du maître et celle de son disciple. Tous deux eurent des visions, instituèrent un culte de l'acte sexuel, etc.

La vie d'Unternährer est mieux connue que celle de Binggeli. Nous signalons qu'il vient de paraître sur ce mystique un autre article important de H. Bänziger (1).

VIII. — Geza ROHEIM : *Mythologies et religions de la lune*. — Cet article ne se laisse guère résumer, car il a pour point de départ quarante variations de légendes sur la lune. Cette comparaison des mythologies orientales et occidentales offre un grand intérêt, et comme toujours Roheim y fait preuve d'une érudition prodigieuse. On y trouvera des documents précieux sur la psychologie urinaire et la psychologie de la menstruation.

IX. ZULLIGER : *Repas totémique d'un enfant de cinq ans et demi*. — Un enfant du village de Z... s'est intitulé boucher des coqs. Il en est encore maintenant très fier. Il est craint de ses frères et sœurs autant que de ses camarades, et malgré cela, peut-être même à cause de cela, il joue un rôle de meneur. Les parents sont pauvres et peu instruits.

Ils se disputèrent un après-midi et à la suite de cette scène, quittèrent l'un et l'autre la maison. Notre garçon courut derrière la maison et se mit à pleurer. Tout à coup il vit un coq forniquer avec une poule. Il ne fit ni une ni deux, saisit le coq, l'emmena au bûcher, lui coupa la tête et lui arracha les entrailles, rentra à la cuisine, mit la graisse dans une casserole et en avant sur le feu ! Les plumes furent brûlées et lorsque le coq fut rôti, il rassembla ses plus jeunes frères et sœurs et commença le repas. On jeta les os sur le fumier. Lorsque les parents rentrèrent, ils ne tardèrent pas à savoir ce qui s'était passé, fessèrent notre gamin et punirent également les cadets.

Lorsque Zulliger demanda au héros de cet exploit pour quelle raison il avait contraint ses cadets à participer au repas, il répondit :

1. « Ils devaient être fautifs avec moi, ainsi ils devenaient mes complices et ne risquaient pas de me trahir auprès de mes parents ».

2. « Je n'aurais pas pu manger tout le coq à moi seul avant le retour de mes parents et cependant pour cette heure tout devait avoir disparu ».

Il n'est pas douteux que l'enfant identifiât le coq à son père. L'un taquinait sa mère, l'autre la poule. Il commit cette action sans réflé-

(1) H. BÆNZIGER: « La question de la schizophrénie, à propos d'un disciple d'Unternährer ». Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie, T. 110, Fasc. 3 et 4, Berlin, Springer, 1927.

chir à ses conséquences. Ce n'est qu'en face des taches de sang que le problème des conséquences se posa. L'acte sexuel qu'il avait surpris chez ses parents lui paraissait un acte sadique envers sa mère. La décapitation du coq est une façon de châtrer son père, mais c'est aussi tuer l'imago de son père (repas totémique). Le repas devient un repas totémique. Malgré la fessée, notre gamin est enchanté de son exploit et le raconte à qui veut l'entendre. A cet égard le besoin de faire partager la faute à toute la communauté (comme c'est le cas dans l'exécution de l'animal totem) est bien caractéristique. Il est également intéressant de remarquer que cet exploit lui a donné parmi ses camarades la situation d'un chef. De même que le clan s'honore du nom de l'animal totem, notre garçon se vante de son surnom.

*
* *

Ce volume contient encore un appendice à l'étude que Freud a faite sur le Moïse de Michel-Ange. Nous n'en parlons pas ici car cet article a paru en français dans le n° 1 de notre revue.

R. de Saussure.

TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES ORIGINAUX

(*Partie médicale*)

MÉMOIRES ORIGINAUX

(*Partie appliquée*)

COMPTES RENDUS

CORRESPONDANCE

BIBLIOGRAPHIE

IMPRIMERIE SAINT-DENIS. — NIORT.
18-4-1928

Le Gérant : V. CHAPELLE.